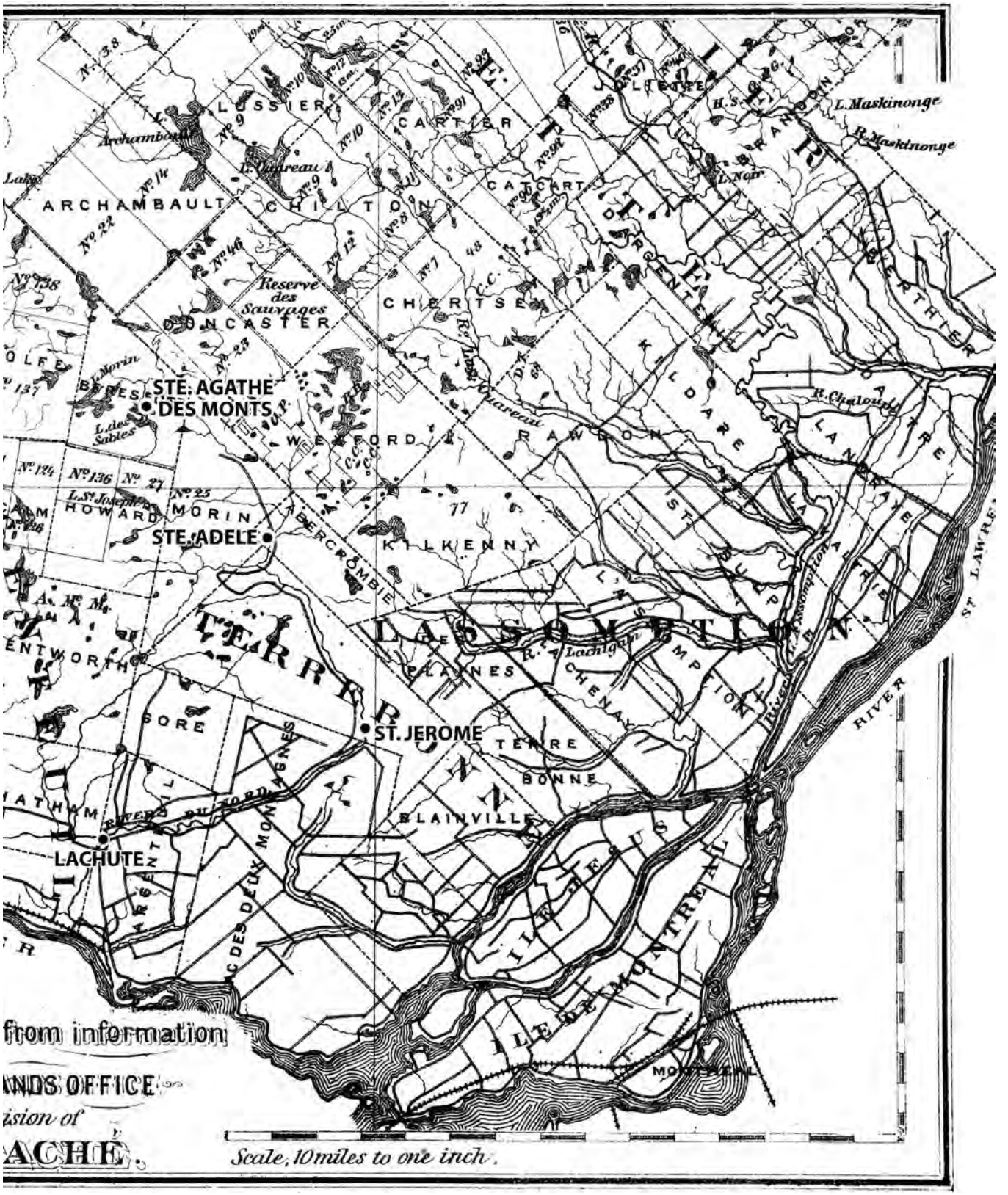
Nommer les Laurentides

12 semaines sur la liste des best-sellers de la Gazette dans l'édition anglaise

La petite histoire des Cantons du Nord

Joseph Graham

Traduit de l'anglais par Michelle Tisseyre



from information

ANDS OFFICE

ision of

ACHE.

Nommer les Laurentides

La petite histoire des Cantons du Nord

Joseph Graham

main street

© Joseph Graham 2008
Tous droits réservés.
Traduction par Michelle Tisseyre
Maquette de couverture et préparation des cartes géographiques: Rita Bauer
Mise en pages: Sarah Robinson
Cartes postales reproduites avec la permission de Patty Brown

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, graphique, électronique ou mécanique, y compris par photocopie, enregistrement audio, visuel ou audiovisuel, ou par tout système informatique de mise en mémoire ou de récupération, est interdite sans la permission écrite de l'auteur ou, dans le cas de la photocopie ou d'un autre procédé de reproduction reprographique, sans un permis de Access Copyright.

Publié par Les Éditions Main Street Inc.
614, rue Robert, Lachute, Québec J8H 1P5
(819) 326-4963 naming@doncaster.ca
Imprimé au Canada par Marquis Imprimeur

Dépôt légal:
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Graham, Joseph, 1949-
Nommer les Laurentides : La petite histoire des Cantons du Nord/Joseph Graham
Traduction de Michelle Tisseyre.

Traduction de: Naming the Laurentians: A history of place names 'up north'
Comprend des réf. bibliogr. et un index.

ISBN 978-0-9739586-1-4

1. Laurentides, Région des (Québec) - Histoire.
2. Noms géographiques - Québec (Province) - Laurentides, Région des.
3. Laurentides, Région des (Québec) - Ouvrages illustrés. I. Titre.

FC2945.L387G7414 2007 971.4'24 C2007-942295-0

pour Sheila

Table de matières

Liste des cartes	8
Avant-propos	10
Introduction	12
Les Laurentides	15
La rivière du Nord	19
Le Petit lac Nominingue	25
Le mont Tremblant	31
La rivière des Outaouais	37
La lac Sir-John, Lachute	45
La réserve de Doncaster, Sainte-Lucie-des-Laurentides	53
La province géologique de Grenville	59
Le Canada	63
Le Québec	67
La rivière du Diable	71
Le canton d'Abercrombie	77
Saint-Adolphe-d'Howard	83
Rawdon	89
Lachute ou comment le lac Barron reçut son nom	95
Sainte-Adèle, Morin-Heights et Val-Morin	101
Le canton de Beresford	111
La rue Pine Tree, lac Écho, Morin-Heights	117

Brownsburg 123
Shawbridge 127
Arundel 131
Labelle 137
Saint-Faustin et Saint-Jovite 141
Le lac Louisa, Wentworth 147
Les chutes Wilson, Saint-Jérôme 151
Mont-Rolland 155
La Pointe Greenshields, Sainte-Agathe-des-Monts 159
Ivry-sur-le-lac 165
Le chemin SirMortimer-B.-Davis, Sainte-Agathe-des-Monts 171
Le chemin Renaud, Sainte-Agathe-des-Monts 179
Mont-Laurier 185
Val-David 191
Le chemin Wheeler, Mont-Tremblant 197
Le mont du Rabbin-Stern, Val-des-lacs 203
Le chemin Palomino, Sainte-Agathe-des-Monts 209
La Maple Leaf ou la Piste de la feuille d'érable 215
Bibliographie 222
Index 228
Remerciements 240
Au sujet de l'auteur 242

Liste des cartes

La plupart des cartes contenues dans ce livre proviennent de l'ouvrage Atlas of the Dominion of Canada, publié en 1875 à Montréal et à Toronto par G.N. Tackabury Publisher. La carte dessinée par Jules Taché était utilisée en foresterie, mais indique aussi les cantons et les autres caractéristiques du territoire, telles qu'elles étaient connues à l'époque. Des informations pertinentes ont été ajoutées, afin de permettre au lecteur d'identifier plus facilement les lieux par rapport aux points de repère qui nous sont familiers aujourd'hui.

Carte historique des Laurentides	Frontispice
Sainct Laurens	14
La rivière du Nord, avec la moraine Saint-Narcisse	18
Le Petit lac Nominingue	24
Le mont Tremblant	30
La rivière des Outaouais	36
L'alliance des Outaouais	42
Le lac Sir-John	44
La Confédération iroquoise	47
La réserve Doncaster	52
La province géologique de Grenville	58
Le Canada	62
Le Québec	66
La rivière du Diable	70
La moraine Saint-Narcisse	72
Le canton d'Abercrombie	76
Saint-Adolphe-d'Howard	82
Rawdon	88
Lachute et le lac Barron	94
Sainte-Adèle, Morin-Heights et Val-Morin	100
Le canton de Beresford	110

La rue Pine Tree, lac Écho, Morin-Heights 116
Brownsburg 122
Shawbridge 126
Arundel 130
Labelle 136
Saint-Faustin et Saint-Jovite 140
Le lac Louisa, Wentworth 146
Les chutes Wilson, Saint-Jérôme 150
Mont-Rolland 154
La Pointe Greenshields, Ste-Agathe-des-Monts 158
La résidence de Raoul Ogier d'Ivry 164
Le chemin Sir-Mortimer-B.-Davis, Sainte-Agathe-des-Monts 170
Le chemin Renaud, Ste-Agathe-des-Monts 178
Mont-Laurier 184
Val-David 190
Le chemin Wheeler, au Mont-Tremblant 196
Le mont du Rabbin-Stern, à Val-des-Lacs 202
Le chemin Palomino, à Ste-Agathe-des-Monts 208
Portion de la carte des pistes de ski du Canadien Pacifique 214

Avant-propos

Il faut savoir gré à Joseph Graham d'avoir écrit un ouvrage sur les noms de lieu dans les Laurentides, une région à laquelle se sont attaché un grand nombre de communautés d'origines différentes, qui ont laissé dans le paysage des traces importantes de leur passage ainsi que de leur occupation. Premières parmi les nations qui firent des Laurentides leur patrie, il convient de mentionner les peuples autochtones, dont on sait aujourd'hui que leur présence dans la région est plusieurs fois millénaire. Dès la fin de la dernière glaciation, des humains ont commencé à s'installer peu à peu sur les hauteurs au nord de la vallée du Saint-Laurent proprement dite, où ils ont vécu essentiellement de chasse et de pêche. Parfois déformés, parfois plutôt intacts, plusieurs toponymes actuels témoignent de cette occupation très longue, notamment celle des Algonquins qui se nomment selon leur langue le peuple Anichinabé. De nombreuses légendes reprises par les autochtones forment dans certains coins du pays le socle sur lequel se sont appuyé nos façons de nommer l'espace et de le comprendre. Souvent on ignore à quel point les nombreuses tribus qui se partageaient le vaste territoire des Laurentides circulaient, selon les saisons, du nord au sud et d'est en ouest, toujours en quête de lieux d'échange et de nouvelles ressources. Leur empreinte sur le réseau hydrographique et sur les grands carrefours naturels est manifeste et très bien expliquée dans l'ouvrage que vous vous apprêtez à lire.

Sont ensuite venus, au cours du XIXe siècle et au début du XXe, en de nouvelles vagues de peuplement, des immigrants issus des îles britanniques et des Canadiens français qui, contrairement aux premiers occupants, étaient en quête de terres à cultiver. Là où la toponymie se trouvait jusque-là surtout utilisée pour décrire les parcours et les lieux de passage, une nouvelle manière de comprendre le paysage se développa qui décrivait des lieux fixes, bourgs, paroisses, rangs et concessions. Les vastes richesses sylvicoles, minières et hydrographiques des Laurentides attirèrent aussi des exploitants qui pour la première fois ouvrirent des routes, bâtirent des scieries, érigèrent des moulins à moudre et utilisèrent les rivières à des fins autres que d'y faire descendre des canots. Attachés à leur pays d'origine et à la religion de leurs pères, ces habitants donnèrent à leur coin de pays des noms usités en Écosse, en Irlande, dans le pays de Galles ou en Angleterre, avec parfois un désir de rappeler une figure dominante de leur Église. Se superposèrent

à ce réseau tout britannique les noms doux et évocateurs des saints que vénéraient les francophones catholiques, qui eux se trouvaient en Amérique depuis si longtemps qu'ils avaient parfois oublié les patronymes de leur région d'origine en France.

L'histoire n'allait pas s'arrêter là puisque des immigrants venus d'encore plus loin ne tardèrent pas à prendre à leur tour le chemin des Laurentides, une fois leurs communautés fixées de façon un peu plus stable dans la métropole québécoise. Arrivés des confins de l'empire russe ou de la Méditerranée, Juifs yiddishophones, Italiens catholiques, Grecs et Slaves orthodoxes, Arabes de plusieurs dénominations chrétiennes et d'autres encore, montèrent à leur tour dans la région située au nord de Montréal, cette fois le plus souvent pour tirer profit de ses beautés naturelles et de son air frais à la saison d'été.

Avec ce livre, Joseph Graham nous lègue un portrait vivant de plusieurs siècles d'une occupation fort complexe et formée de divers étagements historiques. Le lecteur y découvrira une région parmi les plus diversifiées au Québec et que sa proximité à la grande ville a rendue ouverte à de multiples influences culturelles et religieuses, sans oublier une documentation photographique parmi les plus riches qui ait été assemblée sur ce sujet. Il en ressort une image d'un Québec ouvert à la diversité, où de nombreuses communautés ont pu vivre en paix à proximité les unes et autres. Fidèle à ces traditions, les Laurentides sauront à n'en pas douter puiser dans leur histoire les énergies et la volonté pour accueillir cette fois de nouveaux arrivants issus de traditions encore plus lointaines.

Pierre Anctil

Introduction

Aux moments les plus chauds de la fièvre indépendantiste des dernières décennies, il m'est arrivé de me faire dire qu'il y avait une collectivité qui estimait que le Québec lui appartenait, une collectivité dont je ne faisais pas partie. Et soudain, en regardant les lieux où j'étais né, je me suis senti exclu et atteint d'un malaise semblable à celui qu'ont exprimé tout ceux à qui l'on a fait sentir, à un moment ou à un autre, qu'ils étaient «de trop». Heureusement, dans les faits, je n'ai rencontré personne, au Québec, qui fît partie d'une telle collectivité. Personne à qui j'ai parlé ne m'a jamais dit que je n'étais pas chez moi, ici, ou que ma présence y était indésirable. Dans un pays moderne comme le nôtre, en effet, chaque citoyen est chez lui.

Néanmoins, en regardant grandir la jeune génération d'Anglophones des Laurentides sous la loi 101, j'ai constaté leur sentiment d'exclusion. À mesure que les noms de lieu changeaient pour honorer la mémoire de nouveaux patriotes québécois, j'ai voulu partager ce que je savais de la signification des anciennes désignations, car elles montrent bien que nous avons tous une place ici, et que nos racines et notre histoire communes sont à ce point enchevêtrées qu'elles sont indissociables. Il nous incombe donc de protéger ce patrimoine, en préservant de l'oubli nos noms de lieux de jadis. Car en apprenant d'où viennent ceux-ci, nous pouvons en même temps nous réjouir de nos origines communes et démontrer notre respect les uns pour les autres.

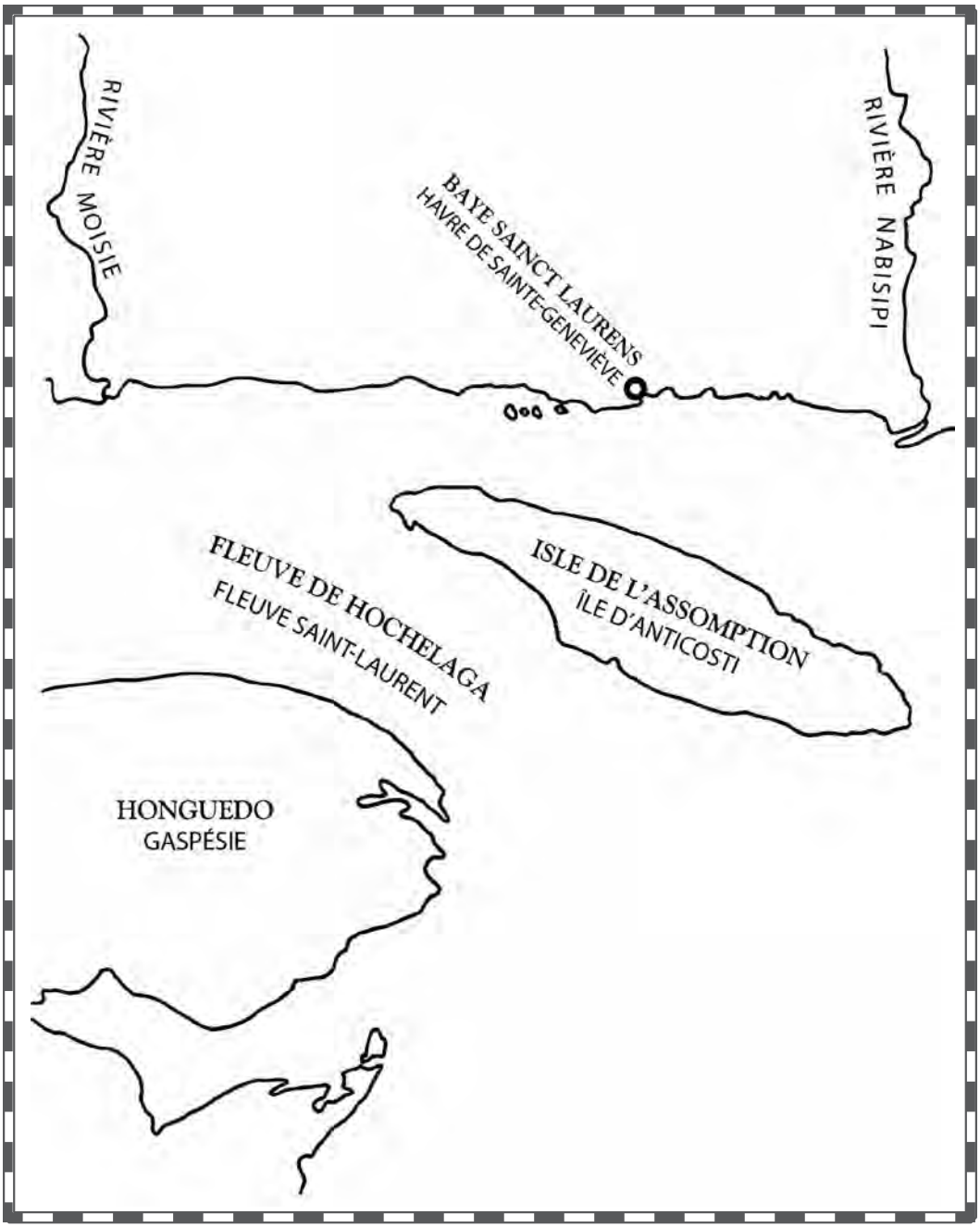
L'aspect narratif de mon travail est un élément que je n'avais pas anticipé mais que j'ai découvert avec plaisir. Les héros de mon histoire sont des personnages qui reviennent au cours du récit, car ils jouèrent souvent un rôle de premier plan dans la vie les uns des autres. Aussi, bien que chaque histoire peut être lue séparément des autres, certains passages en sembleront difficiles à comprendre pour ceux qui n'auront

pas lu les histoires précédentes. D'abord rédigées pour paraître dans le journal Main Street, elles ont été considérablement retouchées, non seulement parce que Judith Isherwood, de Shoreline Press, m'encouragea à les développer davantage, mais aussi pour éviter les répétitions et pour respecter le fil narrateur.

Les illustrations sont une autre paire de manches. L'historienne Patty Brown a généreusement mis à ma disposition sa collection de photos et de cartes postales d'époque des Laurentides, qui est considérable. Elle porte un intérêt tout spécial à notre région, étant elle-même issue d'une famille qui a joué un rôle important dans son développement. Son arrière-arrière-grand-père est le héros de l'histoire des Chutes Wilson, à Saint-Jérôme, et en tant que fondateur de la compagnie J.C.Wilson Paper, exerça une grande influence à Lachute, en son temps. La famille de Patty Brown a maintenu une résidence secondaire à Sainte-Agathe pendant la majeure partie du vingtième siècle et, bien que Patty elle-même habite Toronto, elle éprouve souvent le besoin de revenir dans les Laurentides, comme un plongeur qui remonte à la surface pour prendre une respiration.

Les photos de Val-David proviennent de la Société d'histoire et du patrimoine de Val-David et, si le magazine *Quebec Heritage News* m'a gracieusement fourni la plupart de celles qui figurent au chapitre sur Sir John Johnson, l'illustration qui dépeint les funérailles de ce dernier est une photo d'un tableau appartenant à la collection de Marilyn Adams. Pour sa part, David Chandler, le propriétaire de Ptolémée Plus, nous a rendu un fier service en nous aidant à trouver les cartes qui reflétaient mon propos, tandis que la famille Lortie nous a généreusement prêté les photos d'Osias Renaud, autant celles où il apparaît que celles qu'il a prises lui-même.

Joseph Graham


RIVIÈRE MOISIE
BAYE SAINCT LAURENS
HAVRE DE SAINTE-GENEVIÈVE
RIVIÈRE NABISIPI
ISLE DE L'ASSOMPTION
ÎLE D'ANTICOSTI
FLEUVE DE HOCHELAGA
FLEUVE SAINT-LAURENT
HONGUEDO
GASPÉSIE

Les Laurentides

François-Xavier Garneau, dans son *Histoire du Canada*, fut le premier à employer le mot «laurentien» en 1845, pour désigner la chaîne de montagnes qui traverse les régions de l'Outaouais, des Laurentides, de Lanaudière et de la Mauricie, au nord du fleuve Saint-Laurent. Garneau, qui était notaire, avait une passion pour l'histoire. Son livre, le premier à raconter en français l'histoire de ce pays, a été réédité huit fois et est encore vendu aujourd'hui. Par la suite, les mots «Laurentide» et «Laurentien» furent appliqués à d'autres caractéristiques du relief, tels que le bouclier et le glacier laurentien, ainsi qu'à la région qu'on appelle les «Pays d'en-Haut», au nord de Montréal. Le nom, bien sûr, vient du fleuve Saint-Laurent, mais son histoire est plus ancienne.

Quand Garneau écrivit son histoire du Canada, notre pays n'était encore qu'un regroupement de colonies. Garneau écrivait pour un lectorat francophone, dans le but d'établir l'histoire de la population de langue française. Garneau était, à bien des égards, un nationaliste au sens moderne, et le point de vue qu'il exprimait a même nourri le nationalisme québécois des dernières années. Mais si les termes «laurentien» et «Laurentide» lui ont été inspirés par le fleuve, leur usage remonte au premier voyage de Jacques Cartier en 1534. À son arrivée dans le golfe, un 10 août, jour de la fête de Saint Laurent, Cartier nomma de nombreux points de repère mais n'attribua le nom du saint qu'à une seule anse au nord de l'île d'Anticosti. Aujourd'hui, cette petite baie, qu'il désigna Baye Sainct Laurens, est connue sous le nom de Havre Sainte-Geneviève. Sur la carte employée par Cartier le fleuve apparaît sous le nom de Fleuve Hochelaga, mais les Montagnais (Innu) le nommaient *Wepistukujaw Sipo* et d'autres nations autochtones le connaissaient sous d'autres noms encore.

Le nom Saint Laurent pour désigner le fleuve se retrouve pour la première fois dans une traduction espagnole de l'ouvrage de Cartier, datée de 1552. On ignore la raison qui a poussé le traducteur à rebaptiser le fleuve ainsi, si ce n'est que, de tous les noms choisis par Cartier pour identifier ses différents points de repère, celui de Saint Laurent avait une connotation espagnole, le saint en question étant originaire de Huesca, en Espagne. Le livre de Cartier fut par la suite traduit en italien (vraisemblablement de l'espagnol), puisque la version italienne mentionne le fleuve «Saint-Laurent» également. Sir Hum-

phrey Gilbert, le fondateur de Terre-Neuve, lorsqu'il parle du fleuve Saint-Laurent en 1583, s'inspire probablement aussi de la traduction espagnole. À l'époque, l'Espagne, qui possédait les plus importantes colonies du monde, était reconnue comme une autorité sur tous les aspects du Nouveau Monde. Les Français, pour leur part, continuèrent à désigner le fleuve par d'autres noms. Samuel de Champlain, le fondateur officiel de la Nouvelle-France, fait d'abord mention de la Rivière de Canadas en 1603, avant de la renommer Grande Rivière de Sainct Laurens, l'année suivante. On pourrait ainsi arguer que le nom du fleuve, dont Garneau s'inspira pour nommer nos montagnes, nous vient de l'espagnol, ou même de l'anglais, puisque Cartier lui-même ne l'employa jamais.

Cette façon de passer d'une langue à l'autre remonte aussi loin que nos langues-mêmes. D'ailleurs, par chez nous, l'anglais et le français se font concurrence depuis toujours. Le mot anglais *Laurentians*, traduit du terme introduit par Garneau, l'historien nationaliste, fut d'abord repris par les vacanciers anglophones pour décrire la région que les francophones appelèrent initialement les Cantons du Nord et plus tard les Pays d'en-Haut. Pour les anglophones, les «Laurentians», avec leurs lacs nourris par l'eau pure des montagnes, étaient un lieu de villégiature, alors qu'aux yeux des francophones, ceux qui décidaient d'aller s'établir dans les Cantons du Nord étaient considérés comme des pionniers, des colons, contraints de se mesurer à une terre sauvage et inoccupée. Plus tard, après que l'œuvre de Claude-Henri Grignon eût popularisé l'expression «Pays d'en-Haut» pour désigner les Laurentides, les francophones l'adoptèrent pour la région. Cet usage particulier du terme n'apparaît pas dans les écrits antérieurs à Grignon, bien que l'appellation remonte très loin dans l'histoire des Canadiens-français, alors qu'elle signifiait l'équivalent de ce que les Américains appelaient *Indian Territory* ou *Out West*, c'est-à-dire tout le territoire compris entre le nord de la Louisiane et la région des Grands lacs. Entre la notion d'altitude et l'usage français du mot «Nord», il n'est pas étonnant que les Montréalais anglophones se soient mis à appeler la région *Up North*.

Saint Laurent, un martyr du début de l'ère chrétienne, était chargé de la sauvegarde des biens de l'Église, à Rome. Quand, en 258, l'empereur Valérien fit décapiter les chefs de l'Église, Saint Laurent, le gardien des trésors religieux, devint du jour au lendemain le plus haut dignitaire ecclésiastique. Il liquida rapidement le trésor, en confiant les archives à des personnes compétentes et en distribuant les objets précieux parmi les pauvres. Sommé de rendre compte des biens dont

il avait la charge, il fit venir les aveugles, les infirmes et les malades, en déclarant qu'ils étaient les trésors de l'Église. Sa témérité lui valut d'être brûlé vif.

Le mot Laurentides, au pluriel, décrit bien l'image que nous avons d'une région aux multiples facettes, une région de montagnes, de lacs et de petits villages. En anglais, la forme *Laurentian Mountains* apparaît dans les premières annonces publicitaires mais avec le temps l'abréviation *Laurentians* est passée à l'usage. Même les termes Laurentides et *Laurentians* datent de l'époque du Petit Train du Nord, il fallut attendre 1987 avant qu'on en délimite le territoire et que la forme française Laurentides ne soit adoptée officiellement.

ST. NARCISSE MORAINE
ST. JOVITE
STE. AGATHE DES MONTS
STE. ADELE
ST. JEROME
LACHUTE
RIVIÈRE DU NORD
ARCHAMBAULT
CHILTON
CARTIER
CLYDE
DESALABERRY
GRANDISON
CONCASTER
CHERTSEY
WEXFORD
AMHERST
ARUNDEL
MONTCALM
HOWARD
MORIN
ABERCROMBIE
KILKENNY
PONSONBY
HARRINGTON
WENTWORTH
GORE
GREENVILLE
CHATHAM
BLAINVILLE
Lake Papineau
L. des Isles
L. Makaza
Trembling Mtn. Lake
L. des Sables
L. St. Joseph
Petit L. Nomeningue
Rouge Bche. of Petite Nation
RIVER ROUGE
RIVER
APS. Compiled and Drawn from information
IN THE
CROWN TIMBER LANDS OFFICE
Under the supervision of
JULES TACHÉ.

La rivière du Nord

Des milliers de tributaires, de sources, de ruisseaux et de petits lacs alimentent la rivière du Nord, la plupart surgis du sol comme s'ils dataient de la Création, et forment un réseau hydrographique qui relie et nourrit toute la région des Basses Laurentides. Ironiquement, la Nord coule plus au sud que toutes les autres rivières des Laurentides. Elle est aussi moins navigable et creuse son lit à plus haute altitude.

Aujourd'hui la route la plus fréquentée pour atteindre le bassin de la Nord est l'autoroute des Laurentides, qui part de Montréal et traverse Laval. À mesure que l'on s'éloigne du Saint-Laurent, on voit apparaître les contreforts des Laurentides, comme un rempart à l'horizon. À Saint-Jérôme, en quittant la plaine pour monter en altitude, un pont enjambe la rivière du Nord, dont le cours tranquille serpente vers l'ouest en direction de Lachute. Après quoi la route se met à grimper, traversant Prévost, Piedmont et d'autres villages en amont, vers les nombreuses sources qui alimentent la rivière.

Un méandre de la rivière du Nord, bordée de terres agricoles, aux alentours de Piedmont. À mesure que le tourisme a gagné en popularité, les terres, trop pauvres pour soutenir l'agriculture, ont été peu à peu abandonnées et recouvertes par la forêt.

Le village de Sainte-Adèle s'élève à 600 pieds au-dessus

du niveau de la mer, aussi les cours d'eau qui le traversent forment-ils des cascades. Plus loin au nord-ouest, à 600 pieds plus haut, dans la région de Sainte-Agathe, ils s'étalent et s'éparpillent, formant une multitude de lacs, avant de dévaler vers le sud, se transformant en rapides à Val-Morin et à Sainte-Adèle. En continuant vers Saint-Faustin, la route monte encore de 300 pieds. À cette altitude, la rivière a disparu et l'on ne trouve plus que des ruisseaux, alimentant de grands lacs clairs. C'est ici que s'élève la moraine Saint-Narcisse, au nord du bassin de la rivière du Nord, selon un axe est-ouest vers Québec et Ottawa.

La rivière du Nord dégringole de 600 pieds entre Sainte-Agathe et Sainte-Adèle.

Plus au nord, le terrain s'affaisse rapidement, formant les vallées de deux rivières, la Rouge et la Diable, dont les sources sont distinctes de celles de la Nord. On approche alors de Saint-Jovite, à 900 pieds plus bas, pour se trouver de nouveau à peu près à la même hauteur que Sainte-Adèle. On vient de franchir la zone de partage des eaux qui sépare le bassin de la rivière du Nord de celui de la Rouge. De ces hauteurs, les eaux s'écoulent dans deux directions, alimentant d'une part les lacs de montagne où la rivière du Nord prend sa source, et de l'autre, dévalant rapidement les versants des vallées de la Rouge et de la Diable.

Pendant plus de 60 000 ans, le glacier laurentien a rabotté et aplani les monts Laurentides, arrondissant les plus escarpés, sous le poids écrasant de ses deux kilomètres d'épaisseur. Il y a 11 000 ans, le glacier avait commencé à se retirer, libérant de son emprise toute la région des basses Laurentides, quand un refroidissement le fit avancer à nouveau. Suivit une période de 500 ans, pendant laquelle l'énorme glacier hésit, tantôt avançant, tantôt reculant, un peu au sud de la vallée de la Rouge, avant de se retirer et disparaître, laissant la moraine Saint-Narcisse le long des sommets qui dominent la vallée. Les eaux retenues de l'autre côté de ces hauteurs durent tracer un autre parcours pour aller rejoindre la rivière des Outaouais et, ce faisant, s'accumulèrent dans les bassins rocheux qu'elles rencontraient, avant de dévaler les collines vers le sud-ouest en formant des détours sinueux.

La haute crête qui démarque si clairement le versant sud de la vallée de la rivière Rouge fait également obstacle aux vents du nord-ouest. Ceci force les systèmes nuageux, en se déplaçant vers le sud-ouest, à grimper dans les montagnes, déchargeant leur fardeau de précipitations sur les hauteurs rocheuses du bassin de la Nord, dont les eaux claires s'écoulent de lac en lac, en traversant les collines. De Val-Morin à Sainte-Adèle, la rivière se précipite en chutes pittoresques et en rapides tourbillonnants, en contournant des pans de montagnes, avant d'accueillir son tributaire, la rivière Doncaster, à Mont-Rolland et, de là, poursuivre son cours jusqu'à Saint-Jérôme.

Les premiers humains à s'installer dans la région après le retrait

L'auberge appelée Camp Maupas s'élevait au bord de la voie ferrée, à la sortie du lac Raymond. Construite par Émile Maupas, celle-ci était située dans une très large entaille pratiquée à flanc de montagne, aux environs de Val-Morin. Maupas perdit la vie accidentellement lors d'une opération de dynamitage, mais le camp demeura sous son nom, accueillant les vacanciers pendant des années. Aujourd'hui seule l'entaille faite au roc subsiste, comme un monument à sa mémoire.

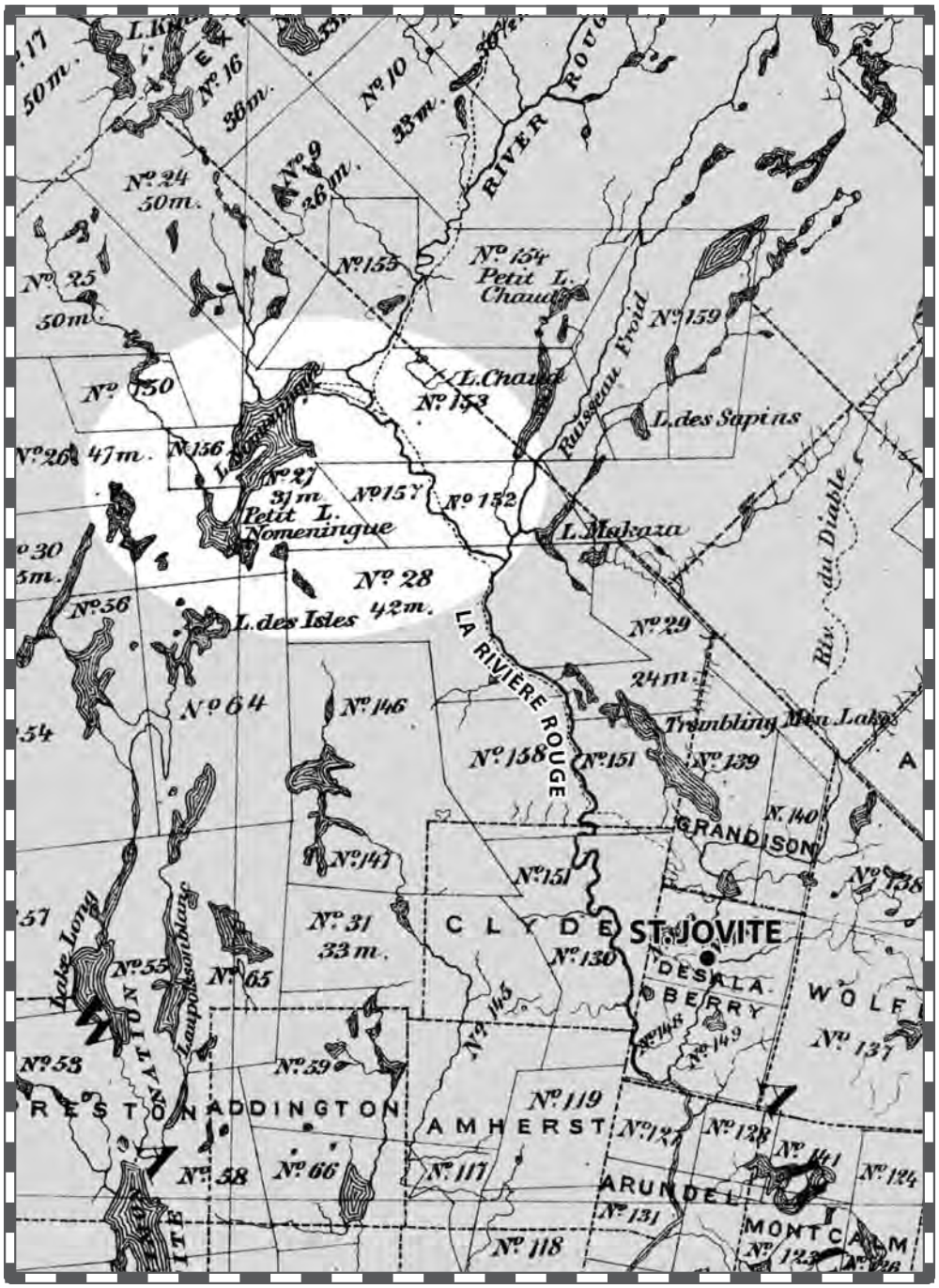
Les constructeurs du chemin de fer choisirent un tracé qui suivait la vallée de la rivière du Nord. Les ruines d'un moulin, au bord des rapides au sud de Sainte-Agathe, sont visibles du chemin de la Rivière, qui traverse le district de Préfontaine.

On a peine à réconcilier cette image du moulin de Préfontaine, du temps où il était en opération, avec les ruines qu'on voit dans la photo précédente.

du glacier, en l'occurrence les Weskarinis, du peuple algonquin, arrivèrent en suivant la rivière des Outaouais ainsi que ses tributaires plus au nord. La rivière du Nord n'étant pas suffisamment navigable pour leur avoir permis d'atteindre les hauteurs où elle prend sa source, on croit plutôt qu'ils y sont parvenus en suivant la vallée de la rivière Rouge. Mais ils ne devaient pas s'aventurer souvent dans les hauteurs au-delà de la moraine Saint-Narcisse, préférant chaque été retourner dans la vallée de l'Outaouais où la nourriture était abondante.

Aujourd'hui, la Nord est jalonnée de ponts, là où jadis s'élevaient des moulins et des barrages. Désormais, c'est par la route qu'on parvient aux villes et aux nombreux villages qui se succèdent dans la vallée et c'est de la route qu'on aperçoit pour la première fois la rivière en venant de Montréal. Les premiers Européens, quant à eux, l'ont découverte de la même façon que les Algonquins avant eux, c'est à dire en remontant son embouchure à partir de la rivière des Outaouais. C'étaient probablement des arpenteurs, engagés par Charles Joseph d'Ailleboust, qui était originaire d'Argenteuil, près de Paris, pour délimiter la nouvelle seigneurie d'Argenteuil au début du XVIIe siècle. En remontant la Nord depuis l'Outaouais, ils sont parvenus à l'Isle aux Chats, au-delà de laquelle la rivière coule en droite ligne vers le nord-est pendant une dizaine de kilomètres. Arrivés à une grande chute d'eau, ils en notèrent l'emplacement sur la carte, en la nommant La Chute, simplement. En découvrant, un peu plus loin, un nouveau tributaire venant de l'ouest, ils désignèrent sous le nom de rivière du Nord le cours d'eau sur lequel ils naviguaient et appelèrent l'affluent la rivière de l'Ouest. Au cours du siècle suivant, à mesure que les colons érigèrent des moulins le long des rives, chaque nouvelle municipalité reprit la désignation de rivière du Nord et personne depuis n'a cherché à en changer ni à remettre le nom en question.

Près de Lachute, la rivière du Nord est navigable et a servi au transport des occupants de la vallée depuis bien avant que son nom soit officialisé.


RIVER ROUGE
Nº 16
36m.
Nº 10
33m.
Nº 24
50m.
Nº 9
26m.
Nº 155
Nº 154
Petit L. Chaud
Nº 159
Ruisseau Froid
L. Chaud
Nº 153
L. des Sapins
Nº 150
Nº 26
47m.
Nº 156
Nº 27
31m.
Nº 157
Nº 152
Petit L. Nomeningue
L. Makaza
Nº 28
42m.
Nº 56
L. des Isles
LA RIVIÈRE ROUGE
Nº 29
24m.
Riv. du Diable
Nº 64
Nº 146
Trembling Min. Lake
Nº 158
Nº 151
Nº 139
Nº 140
GRANDISON
Nº 147
Nº 151
Nº 31
33m.
CLYDE
ST. JOVITE
Nº 130
DESALABERRY
WOLF
Nº 137
Lake Long
Nº 55
Nº 65
Nº 145
Nº 53
Nº 59
RESTON
ADDINGTON
Nº 119
AMHERST
Nº 127
Nº 128
Nº 141
Nº 124
Nº 58
Nº 66
Nº 117
ARUNDEL
Nº 131
MONTCALM
Nº 118

Le Petit lac Nominingue

Quand les premiers Européens arrivèrent en sol d'Amérique, ils n'avaient aucune conception de ce qu'ils allaient y découvrir et, dans leur incompréhension, ils entraînèrent la destruction des civilisations autochtones du Nouveau Monde. Ces peuples en effet, sans résistance contre les maladies répandues par les nouveaux-venus, qui s'étaient propagées depuis longtemps dans les sociétés européennes par les animaux dont elles faisaient l'élevage, n'avaient aucune défense. Car les Européens, vivant depuis des siècles en symbiose avec leurs troupeaux de moutons, de boeufs et de porcs, avaient acquis une immunité aux maladies, les plus résistants ayant survécu aux épidémies et les plus susceptibles mourant en plus grand nombre, alors que les premiers peuples, ne connaissant pas l'élevage, avaient domestiqué très peu d'animaux. C'est ainsi que des communautés autochtones entières ont péri, dès leur premier contact avec les Européens, et qu'à mesure que les forêts et les savanes se dépeuplaient, les survivants de grandes nations ont assisté, impuissants, à l'invasion d'humains et d'animaux, qui bientôt déferla sur leurs territoires.

Le Grand lac Nominingue, en arrière-plan, avec, en avant-plan, un champ récemment labouré et une lisière boisée, le long de la rive. Les originaux des cartes postales qui figurent dans ce chapitre sont imprimés en blanc et bleu, ce qui suggère l'usage d'un procédé photographique appelé cyanotype, qui a cédé le pas aux techniques modernes vers le début du XXe siècle.

Plutôt que de domestiquer les animaux, les Amérindiens s'étaient consacrés à cultiver les plantes et à cet égard étaient très en avance sur les Européens. Aujourd'hui, notre alimentation de base consiste non pas en denrées natives d'Europe, mais en variétés de plantes cultivées par les Amérindiens pendant des millénaires. Personnellement, quand je me mets à table, j'essaie de réfléchir à la provenance de la nourriture sur mon assiette. Je m'imagine mal la monotonie du régime alimentaire des Européens avant que les Amérindiens ne leur aient

fait découvrir la pomme de terre, la patate douce, le blé d'Inde, la courge, le chocolat et les tomates – bref, au total, plus de la moitié des aliments cultivés que nous consommons aujourd'hui dans le monde entier. Si les premiers peuples avaient pu se protéger contre les maladies européennes, les Amériques auraient peut-être connu une évolution comparable à celle de la Chine ou de l'Inde, et leurs civilisations auraient survécu jusqu'à aujourd'hui.

Les Algonquins étaient une nation nordique, très éloignée d'Amérique centrale, où battait le cœur de leur civilisation, mais ils échangeaient des biens comestibles avec d'autres peuples, dont les Iroquois, et dépendaient de produits cultivés tels que le blé d'Inde, les courges et le tabac, qui avaient été développés plus au sud, et en échange desquels ils offraient de la viande séchée – autre innovation amérindienne – ainsi que des fourrures. Leur méthode particulière de sécher la viande, qui donne le pemmican, est antérieure aux techniques de salaison européennes. On croit que les Algonquins sont arrivés dans la vallée de l'Outaouais environ 2000 ans avant Jésus-Christ et même avant, ailleurs dans la région. Au cours des millénaires, ils développèrent un système d'agriculture tellement différent de celui des Européens que ceux-ci furent incapables d'en reconnaître la valeur, au point que nous commençons seulement aujourd'hui à comprendre toute l'importance du savoir qu'ils avaient acquis et qui s'est perdu. Les premiers colons, habitués à des paysages de collines verdoyantes où paissaient des troupeaux de moutons, devaient percevoir les forêts du Nouveau Monde comme des terres hostiles, qu'il importait de défricher au plus vite. Et certes, si on sait relativement moins de choses sur le genre de vie des Algonquins, il reste que les Iroquois, qui vivaient plus au sud, étaient connus pour défricher la forêt selon des méthodes qui aujourd'hui nous paraîtraient «durables», et qui consistaient notamment à brûler avec soin les sous-bois sans détruire les arbres mûrs, afin d'engraisser la terre avec la cendre et de stimuler la repousses de la forêt. Ils pouvaient ensuite chasser sélectivement les espèces qui se nourrissaient des jeunes pousses ainsi obtenues. Cette méthode de gestion des forêts permettait aux Iroquois d'en extraire les protéines, les graines et la verdure dont ils avaient besoin pour se nourrir.

Les Algonquins répartissaient les ressources de la forêt en se partageant le territoire, chaque famille ayant droit à un espace de

Les lacs Sainte-Marie et Saint-Joseph apparaissent dans la même série de reproductions cyanotypées.

chasse, que les autres familles respectaient. La règle était qu'on ne posait pas de trappes sur le territoire du voisin. Par contre, nul ne refusait à un voisin dans le besoin le droit de tuer du gibier pour se nourrir. La survie de tous reposait sur une saine gestion des espèces qui vivaient dans la forêt. On peut presque aller jusqu'à dire que les animaux ne se «cachaient» pas du chasseur Algonquin, dans la mesure où ils vivaient de son bon-vouloir. Le respect de ce peuple pour la forêt en préservait l'équilibre pour les générations à venir.

Le nom «Algonquin», provenant du mot «Algoumequin», fut d'abord employé par Samuel de Champlain, le fondateur de la Nouvelle France, pour décrire le peuple qui venait de la rivière des Outaouais en 1603. Il s'inspira probablement du terme montagnais *Algoumekuot*, qui signifie «ceux qui se colorent la peau en rouge». Champlain nota que les Algonquins se peignaient le visage en rouge ou en cramoisi, à l'aide d'un colorant extrait d'une racine poussant en sol sablonneux. Les Algonquins qu'il rencontra appartenaient peut-être aux Weskarinis, qui habitaient jadis la région des Laurentides, mais qui périrent lors des guerres entre les Français et les Anglais. Les Algonquins, quant à eux, se donnent le nom d'*Anichinabé*, ce qui veut dire «peuple» dans leur langue. Les Weskarinis étaient un clan parmi beaucoup d'autres, dont les Kichespirinis, les Matouweskarinis et les Ononchataronons, qui au début du XVIIe siècle occupaient tous des territoires contigus, de part et d'autre de la rivière des Outaouais. Tous faisaient partie de la nation algonquine, ou *Anichinabé*, et parlaient divers dialectes d'une langue commune. Bien que leur langue diffère du cri, du mi'kmaq, de l'abénaki et du montagnais, tous ces peuples appartiennent à la même famille culturelle et linguistique, appelée l'algonquienne, ce qui parfois porte à confusion.

Ce sont les Algonquins, soit Weskarinis ou Kichespirinis, qui nommèrent le lac Nominingue. Le mot «Nominingue», de l'anichinabé Onamani, désigne l'argile rouge qu'on trouve au fond du lac et qui a peut-être aussi

La communauté de Nominingue à ses débuts. À noter, les grosses souches d'arbre laissées dans les champs et l'absence complète de fils électriques.

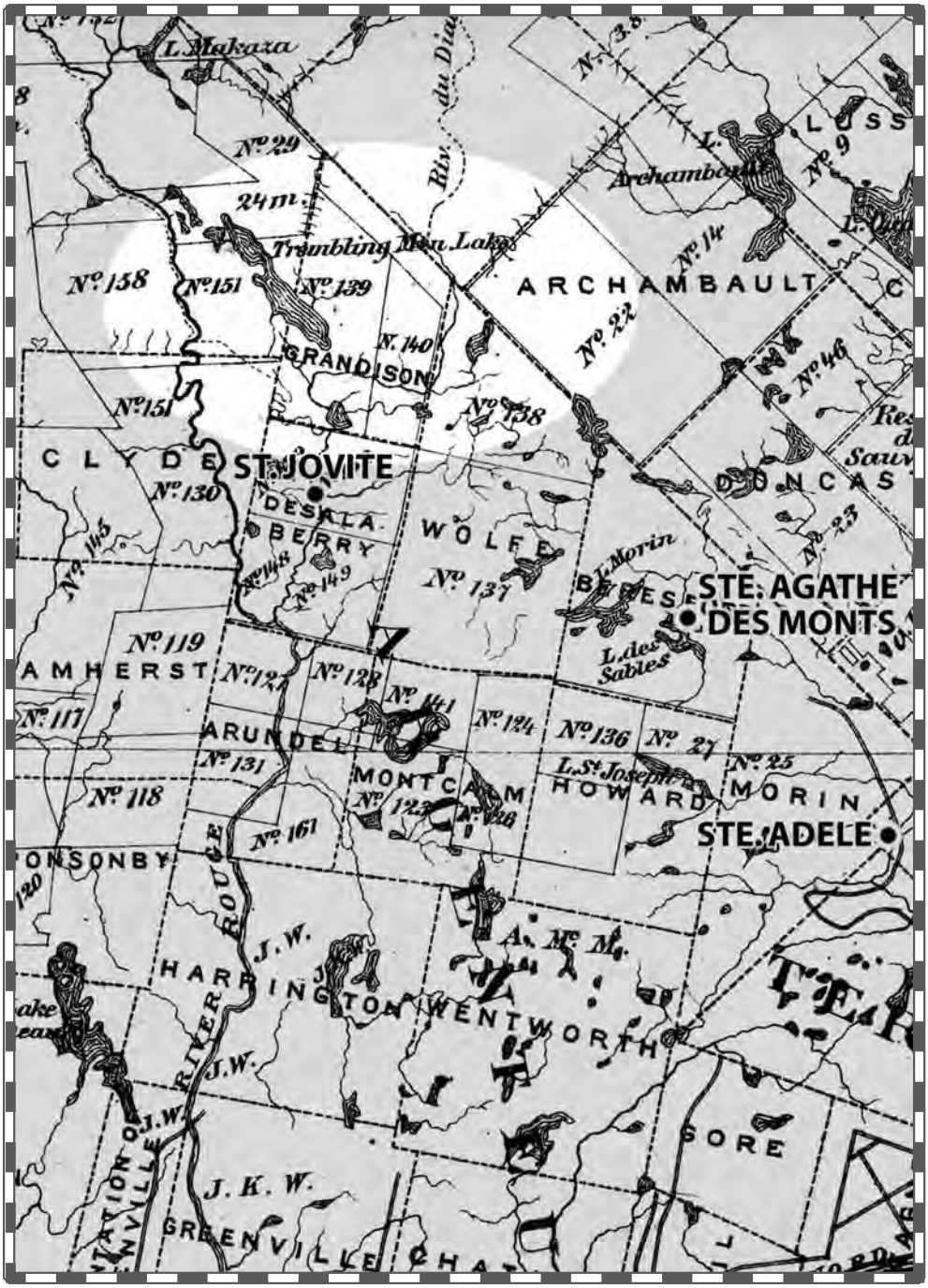
donné son nom à la rivière Rouge. Pour les Weskarinis, le lac Nominingue et le Petit lac Nominingue, dont la rivière tire sa source, étaient vraisemblablement le lieu le plus sûr et le plus protégé de tout leur territoire. Ici, leurs plus proches voisins étaient aussi leurs plus proches parents, et leurs ennemis étaient loin, à plusieurs jours de distance le long des rivières. Ils se servaient de l'argile du fond du lac pour se peindre le corps lors de leurs cérémonies traditionnelles. Il se peut que le colorant qu'utilisaient les Algonquins rencontrés par Champlain provenait également de la région du lac Nominingue.

Une légende nous est parvenue, qui s'inspire du lac Nominingue ou d'un autre lac qui lui ressemble. «Les couleurs du soleil couchant» raconte l'histoire d'un petit garçon qui se mettait à pleurer chaque soir, au coucher du soleil. Comme sa famille ne parvenait pas à le consoler, Kisisokôe, la Femme Soleil, leur expliqua que l'enfant était triste de voir les couleurs se retirer du ciel à la fin du jour. Elle leur indiqua d'aller chercher les couleurs du couchant au fond d'un certain lac. L'histoire ne nomme pas lequel mais décrit néanmoins la couleur vermillon de l'argile qui se trouvait au fond de ce lac.

Le père du petit garçon, poursuit la légende, trouva le lac gardé par des sentinelles. L'un des gardes était un têtard nommé Podonch. Le père parvint à l'attraper et lui scella les lèvres avec de la colle afin qu'il ne puisse pas avertir les autres sentinelles. Puis il plongea

au fond du lac et en recueillit la vase, qui contenait les couleurs du soleil couchant. L'histoire explique que pour punir Podonch d'avoir manqué à ses devoirs, il fut condamné pour toujours à respirer par des ouïes et que depuis, tous les têtards naissent pourvus d'ouïes et de petites bouches aux lèvres pincées.

Bien caché aux confins de leur territoire, le lac Nomininguе devait sembler aux Weskarinis l'endroit le plus sûr du monde. C'est pourtant ici, sur les bords du Petit lac Nomininguе, où ils étaient établis depuis plus de mille ans, que les Weskarinis, poussés dans leurs derniers retranchements par des Iroquois supérieurement armés, disparurent définitivement.


L. Makaza
Nº 29
24 m.
Trembling Mtn. Lake
Nº 158
Nº 151
Nº 139
ARCHAMBAULT
Nº 22
Nº 14
Nº 9
Nº 46
GRANDISON
N. 140
Nº 151
Nº 138
CLYDE
ST. JOVITE
Nº 130
DESALABERRY
WOLFE
Nº 137
DONCAS
Nº 23
Nº 145
Nº 148
Nº 149
L. Morin
STE. AGATHE DES MONTS
L. des Sables
Nº 119
AMHERST
Nº 127
Nº 128
Nº 141
Nº 124
Nº 136
Nº 27
Nº 117
ARUNDEL
Nº 131
MONTCALM
L. St. Joseph
HOWARD
Nº 25
MORIN
Nº 118
Nº 123
Nº 126
STE. ADELE
Nº 161
ONSONBY
120
RIVER ROUGE
J. W.
A. Mc. M.
HARRINGTON
WENTWORTH
J. W.
J. W.
GORE
J. K. W.
GREENVILLE

Le mont Tremblant

Plusieurs des noms de lieu qu'on retrouve dans les Moyennes et Hautes Laurentides nous viennent de ces mêmes Weskarinis, qui vécurent principalement sur les bords de l'Outaouais et de ses tributaires dans les Laurentides – en l'occurrence la Lièvre, la Petite Nation et la rivière du Nord. Aujourd'hui on peut imaginer qu'ils vivaient en petits groupes, dans un quotidien coloré par des mythes anciens, et organisés hiérarchiquement selon des traditions ancestrales. L'été pour eux devait être une saison d'abondance et de réjouissance, quand les familles s'assemblaient en grande nombre et laissaient leurs enfants courir en liberté. C'était l'occasion pour les jeunes de se rencontrer, pour les garçons de courtiser les filles, pour les couples de se fiancer et de se marier. C'était le moment de conclure des alliances et de formuler des projets.

En été, l'Outaouais fournissait une nourriture abondante mais à l'automne, dès le retour du gel, les réserves s'épuisaient rapidement à mesure qu'on mangeait les fruits de la récolte. Alors les familles, adaptées à cet environnement saisonnier, repartaient par petits groupes, en remontant les rivières, et s'en allaient chasser sur un vaste territoire. Si tout allait bien, une famille pouvait se retrouver à ses quartiers d'hiver avec une des filles nouvellement mariée, les cadets de celle-ci, leurs parents et leurs grand-parents vieillissants, et assez de gibier pour leur permettre à tous de survivre au plus froid de l'hiver. On les imagine

L'auberge du mont-Tremblant apparaît au bas du remonte-pente. Aménagés par Joe Ryan dans les années 1930, le centre de ski et l'hôtel doivent beaucoup à cet Américain qui vint y investir une grande partie de sa fortune, fruit d'un héritage considérable, pour réaliser un rêve qu'il entretenait depuis longtemps. Cependant, ce ne fut pas lui qui introduisit le ski au mont Tremblant. La première compétition Kandahar eut lieu bien avant que quiconque eût l'idée de construire un remonte-pente. Auparavant, les skieurs escaladaient la montagne en skis et la redescendaient à travers bois.

La montagne attire les visiteurs en toute saison. Dominant de très haut la vallée à ses pieds, elle créé une impression de majesté et offre une vue magnifique sur toute la région.

à la fin de l'été, revenant à leur site traditionnel, qu'ils avaient laissé aux bons soins d'un vieil oncle, trop âgé pour descendre la rivière, au printemps précédent.

Pendant les longs mois de froidure, la famille avait de nombreux récits à partager et un tas de nouvelles à échanger. Réfugiés entre eux, bien au chaud pour l'hiver, ils passaient le temps à se raconter des fables, des contes fantastiques hérités de leurs ancêtres, où figuraient des Esprits et s'entrechoquaient les forces prodigieuses de la nature. La culture autochtone ne distinguait pas entre l'âme et le corps. L'esprit se trouvait en toutes choses — les pierres, les ruisseaux — et pas seulement dans les êtres vivants. Le Manitou était le Grand Esprit et ne résidait en un lieu plutôt qu'un autre. La conception qu'avaient les Algonquins de l'univers était si différente de celle qui prévaut aujourd'hui que nous pouvons mal nous imaginer comment ils voyaient le monde.

Dans leur mythologie figurait une histoire, qu'ils s'étaient probablement transmise en la racontant, les soirs d'hiver, au cours de générations sans nombre, et qui concernait une haute montagne où le Grand Esprit était particulièrement présent. Ils l'appelaient la Montagne Tremblante et les aînés avertissaient les jeunes que si les humains bouleversaient un jour l'ordre naturel des choses, le Grand Esprit ma-

Cette petite chapelle, appelée Saint-Bernard du Mont-Tremblant, a accueilli des générations de visiteurs, qui allaient à la messe avant de partir pour une journée de ski sur les pentes. À l'entrée de la chapelle, il y avait des supports où les skieurs pouvaient laisser leur équipement.

nifesterait sa colère en faisant trembler cette montagne. Les aînés croyaient que les humains avaient en leur pouvoir de perturber la nature mais qu'il était dangereux de le faire. Ils possédaient là une sagesse que nous avons perdue.

Si nous pouvions nous rapprocher des Weskarinis, nous comprendrions peut-être mieux notre propre héritage religieux, car la tradition judéo-chrétienne-musulmane dont la plupart d'entre nous sommes issus situe aussi ses lointaines origines autour d'une montagne. Le mont Sinaï, la montagne où Moïse reçut les Dix Commandements, a peut-être fait l'objet d'une tradition orale de la même espèce. Malheureusement, nous n'en savons pas plus sur les Weskarinis, car cette tribu, qui vivait en équilibre précaire tant avec ce qui la nourrissait qu'avec ses ennemis iroquois, était vouée à l'extinction, à cause de l'ingérence irréfléchie des régimes français et britannique, et des rivalités entre les puissances coloniales.

La Nouvelle-France prônait la coopération avec les peuples autochtones, qu'elle encourageait à se convertir au catholicisme et à commercer avec elle, même si au début elle ne leur fournissait pas d'armes.

Les Algonquins, les Innus et les Hurons devinrent les partenaires commerciaux des Français pour la traite des fourrures. Les Anglais cependant ne partageaient pas la même philosophie et leurs colons échangeaient des fusils contre les fourrures de leurs partenaires des Six Nations Iroquoises, qui étaient particulièrement bien organisés.

Quand Champlain rencontra des Algonquins pour la première fois, les deux parties s'entendirent pour échanger des hommes, afin de pouvoir apprendre leurs us et coutumes respectifs. Des volontaires français et algonquins acceptèrent d'aller vivre les uns chez les autres, les Algonquins en France et les Français parmi la nation algonquine. Inversement, avec l'exception notoire de Sir William Johnson, dont l'histoire suit, les Anglais eurent tendance à considérer les Indiens comme un obstacle à leur expansion et à l'implantation de nouvelles communautés agricoles. Dès le début, les colonies anglaises se peuplèrent de gens qui avaient quitté l'Angleterre soit parce qu'ils étaient désillusionnés de leur pays, soit parce qu'ils en avaient été expulsés. À cette lointaine époque, l'Angleterre se conduisait un peu comme un État hors-la-loi, dont les brigands sillonnaient les mers en quête de butin. Les règles du jeu étaient inventées au fur et à mesure, créant toute une hiérarchie où les plus grands pirates étaient acclamés dans la mère-patrie pour leurs victoires à l'étranger. Ainsi les frères Kirke, tous deux capitaines de leurs navires, s'emparèrent de la Nouvelle-France en 1629. Trois ans plus tard, la Couronne britannique parvint à acheter leur coopération en leur donnant Terre-neuve comme compensation, et rendit la Nouvelle-France au roi de France par un traité qui avait davantage à voir avec la politique européenne qu'avec une quelconque préoccupation pour la réalité nord-américaine.

Toutefois, pendant ces trois années, Champlain dut repartir en France et les frères Kirke s'installèrent à sa place, amenant avec eux les Iroquois, qui étaient leurs partenaires commerciaux. Cette période a dû être extrêmement difficile pour les Algonquins, les Innus et les Hurons, qui soudain découvrirent qu'ils ne pouvaient plus commercer avec les Français. Comme ils n'étaient pas armés, ils ne pouvaient même pas tenir tête aux Iroquois. Mais le pire était encore à venir, quand les Français reprirent contrôle de la Nouvelle-France en 1632, car les Iroquois refusèrent de partir.

Au contraire, plutôt que d'abandonner un marché lucratif, ils décidè-

rent de se maintenir dans le rôle que les frères Kirke leur avaient octroyé et entreprirent d'empêcher les trois autres nations autochtones de reprendre leurs fonctions antérieures. En 1653, au terme d'un conflit inégal, les Algonquins Weskarinis, inférieurement armés, furent tous massacrés, à l'exception d'un vieillard et d'un enfant, sur les bords du Petit lac Nomininge, au cœur même de leur territoire ancestral. Bien que la légende de la montagne tremblante soit parvenue jusqu'à nous, la nation autochtone qui habitait jadis notre région ne remonta plus jamais les rivières, à l'automne, ni ne raconta ses mythes traditionnels pendant les longues nuits d'hiver.

Une vue spectaculaire du sommet du Mont-Tremblant. Les randonneurs avaient dû apporter de quoi pique-niquer, car l'ascension et la descente pouvaient prendre toute une journée.

ARCHAMBAULT
GRANDISON
CLYDE
ST. JOVITE
DESALABERRY
WOLFE
STE. AGATHE DES MONTS
PRESTON
ADDINGTON
AMHERST
ARUNDEL
MONTCALM
HOWARD
MORIN
STE. ADELE
SUFFOLK
PONSONBY
HARTWELL
HARRINGTON
WENTWORTH
RIPON
PETITE NATION
GREENVILLE
CHATHAM
LOCHABER
LACHUTE
Lake Papineau
Rivière des Outaouais
OTTAWA
RIVER
R LANDS MAPS. Compiled and Drawn from information
IN THE
CROWN TIMBER LANDS OFFICE
Under the supervision of
JULES TACHE.
EBEC
HEET Nº3.

La rivière des Outaouais

Quand Samuel de Champlain remonta pour la première fois le fleuve Saint-Laurent au-delà d'Hochelaga (le nom iroquois de Montréal), le continent nord-américain était occupé par une pléiade de petites nations aux frontières imprécises. Les communications entre les différents groupes avaient lieu dans un cadre hautement ritualisé et il n'était pas rare que des partenaires commerciaux de longue date se transforment en ennemis. Champlain ne pouvait pas savoir que les nations algonquines qu'il rencontrait étaient en plein conflit avec les Iroquois, avec qui ils avaient eu des affrontements le long des frontières de leurs territoires, mais il eut tôt fait de s'apercevoir qu'il allait devoir prendre parti quand, lors d'une de ses premières rencontres avec les Algonquins, les Iroquois attaquèrent le groupe avec lequel il se trouvait. En se rangeant du côté des Algonquins, il devint par le fait-même leur allié, et bientôt se mit à commercer avec eux sur la rivière Kitchisipi (le nom que donnaient les Kichispirini et les Weskarinis au cours inférieur de la rivière des Outaouais).

Hudson, sur la rivière des Outaouais, est une destination-vacances depuis les débuts du XXe siècle. À cause de sa popularité, cette partie de la rivière apparaît sur de nombreuses cartes postales d'époque. Le Hudson Yacht Club fut fondé en 1909. Le nom «Hudson» vient d'une fabrique de verre établie en 1845 et dont les propriétaires étaient George Matthew et Elisa Hudson.

Parmi l'entourage de Champlain se trouvait un aventureux Français du nom de Jean Nicollet de Belleborne, qui se porta volontaire pour vivre parmi les Algonquins à l'île des Allumettes. Dans les années qui suivirent, il vécut aussi parmi les Hurons et les Nipissing, apprenant leurs langues, et leurs us et coutumes. Pour voyager, il portait

une robe chinoise aux couleurs vives. Il n'était pas le premier Français à choisir de vivre parmi les Algonquins. Vers la même époque, Étienne Brûlé et Nicolas du Vignau acceptèrent d'être échangés pour le fils d'un chef algonquin nommé Savignon. Le fils du chef alla à Paris et à son retour, décrivit les Français comme un peuple étrange qui se disputait bruyamment mais sans aller jusqu'à en venir aux coups.

Avec l'aide de tels hommes, les Français commencèrent à assembler les ressources humaines nécessaires pour entreprendre de nouvelles explorations, plus loin vers l'intérieur. Quand ils parvinrent au lac Huron, Champlain fit la connaissance d'une petite bande d'Autochtones qui possédaient des peaux de castor d'une qualité exceptionnelle, ainsi qu'une variété d'articles de commerce, et sa curiosité en fut piquée. Souhaitant se renseigner à leur sujet, il apprit qu'ils venaient de l'île Manitoulin dans la baie Georgienne, et qu'au lieu de chasser, ils obtenaient tout ce dont ils avaient besoin en se chargeant des échanges entre différentes communautés. Parcourant le territoire, ils se rendaient jusque que chez les Cris du Grand-Nord, en suivant les rivières qui se jettent dans la baie James. Ils apportaient des denrées et des marchandises aux peuples de la région des Grands lacs et à cause de leur intégrité, étaient respectés partout où ils allaient. Aussi

Cette portion de la rivière faisait autrefois partie de la seigneurie de Vaudreuil. Pierre de Rigaud de Vaudreuil de Cavagnial, Marquis de Vaudreuil (1698 -1778) fut le premier et unique gouverneur-général de la Nouvelle-France qui naquit dans la colonie. Il livra la Nouvelle-France à la Grande-Bretagne en 1760 et fut transporté en France, où il fut interné quelque temps à la Bastille, jusqu'à ce que le gouvernement français décide de le réhabiliter. Il passa les 15 dernières années de sa vie en France, pays qui n'avait jamais vraiment été le sien. Son nom et ses titres, sous diverses formes, sont à l'origine du nom de plusieurs lieux d'ici. Son père et ses frères épelaient leur nom «Cavagnal» sans «i».

jouissaient-ils d'une influence disproportionnée par rapport à leur nombre. Champlain apprit qu'ils se nommaient Adawé, ou Ottawa, et que leur nom signifiait «ceux qui font la traite».

Champlain encouragea le commerce avec les Outaouais. Pour les rencontrer, les Français n'avaient pas besoin d'aller plus loin que les villages hurons. Conséquemment, le rôle des Nicollet, Brûlé et Vignau changea. Ils n'avaient plus de raison de continuer à explorer. Bientôt les Français s'en remirent aux Outaouais pour leur fournir des fourrures d'excellente qualité. Les Outaouais prenaient les produits français et les échangeaient contre ces fourrures, de sorte qu'on trouva bientôt des biens de consommation français jusqu'à Sault-Sainte-Marie et même parmi les Cris. Les Français demeurèrent des partenaires actifs des Outaouais et continuèrent d'encourager le commerce avec eux, en leur fournissant des outils en acier et du matériel de chasse en échange de leurs fourrures.

Encouragés par les Français, les Outaouais étendirent leur rayon d'activités, voyageant plus loin pour offrir leurs produits et rapporter des fourrures. En général, ils étaient bien reçus, mais pas toujours. Ainsi, parvenant sur les bords du lac Michigan, ils se heurtèrent aux Winnebago qui, voyant d'un mauvais oeil leurs outils en acier, leur refusèrent toute coopération et leur interdirent de faire la traite sur leur territoire. Les Outaouais, étant commerçants, cherchaient toujours à régler leurs différends par la négociation. Cependant ceux-ci ne répugnaient pas, au besoin, à recourir à la guerre. En l'occurrence, plutôt que de prendre ombrage de la rebuffade, les Outaouais envoyèrent leurs négociateurs parlementer avec les Winnebago, qui s'empressèrent de manger les malheureux émissaires! Stupéfaits, les Outaouais se plaignirent de l'incident auprès des Français et se préparèrent à aller à la guerre. Sur les entrefaites, conscients qu'un conflit ne ferait rien pour faciliter le commerce, les Français envoyèrent le légendaire Jean Nicollet rencontrer les Winnebago. En 1634, quand il se présenta à eux, vêtu de sa fameuse robe chinoise multicolore, il était sans doute le premier européen qu'ils rencontraient. Peut-être est-ce en partie ce qui lui épargna de subir le même sort que les ambassadeurs outaouais. Toujours est-il que Nicollet parvint à négocier un accord de paix entre les Winnebago et les Outaouais.

Comme on l'a vu précédemment, les réseaux commerciaux fran-

çais avaient été sérieusement perturbés par la reddition temporaire de la Nouvelle-France en 1629, mais même après le retour de Champlain et de l'administration française, les Iroquois, bien armés par leurs alliés britanniques, ayant pratiquement épuisé les populations de castor sur leur territoire et de plus en plus forcés d'évacuer leurs territoires de chasse traditionnels devant l'expansion de la colonisation anglaise, continuèrent d'empiéter sur le territoire commercial des Français. Ainsi, quand ces derniers reprirent possession de la Nouvelle-France, ils trouvèrent leurs alliés en guerre avec les Iroquois, contre lesquels les différentes nations autochtones s'étaient liguées afin de contrer la

Un yacht flotte à l'ancre devant le *Hudson Heights Boat Club*. Cette section de Hudson, d'abord connue sous le nom de Cavagnal, s'appela d'abord Hudson Heights entre 1896 et 1969.

concurrence et les Français, inévitablement, commencèrent à fournir des armes à cette nouvelle alliance. Or parmi les nations qui la formaient, contrairement aux Iroquois, dont les six nations formaient une fédération établie de longue date, aucune ne primaient, de sorte que le leadership qui s'imposa naturellement fut celui des Outaouais, que tous respectaient, qui connaissaient tout le territoire comme leur main et qui seuls entretenaient déjà de bonnes relations avec tous les membres de l'alliance.

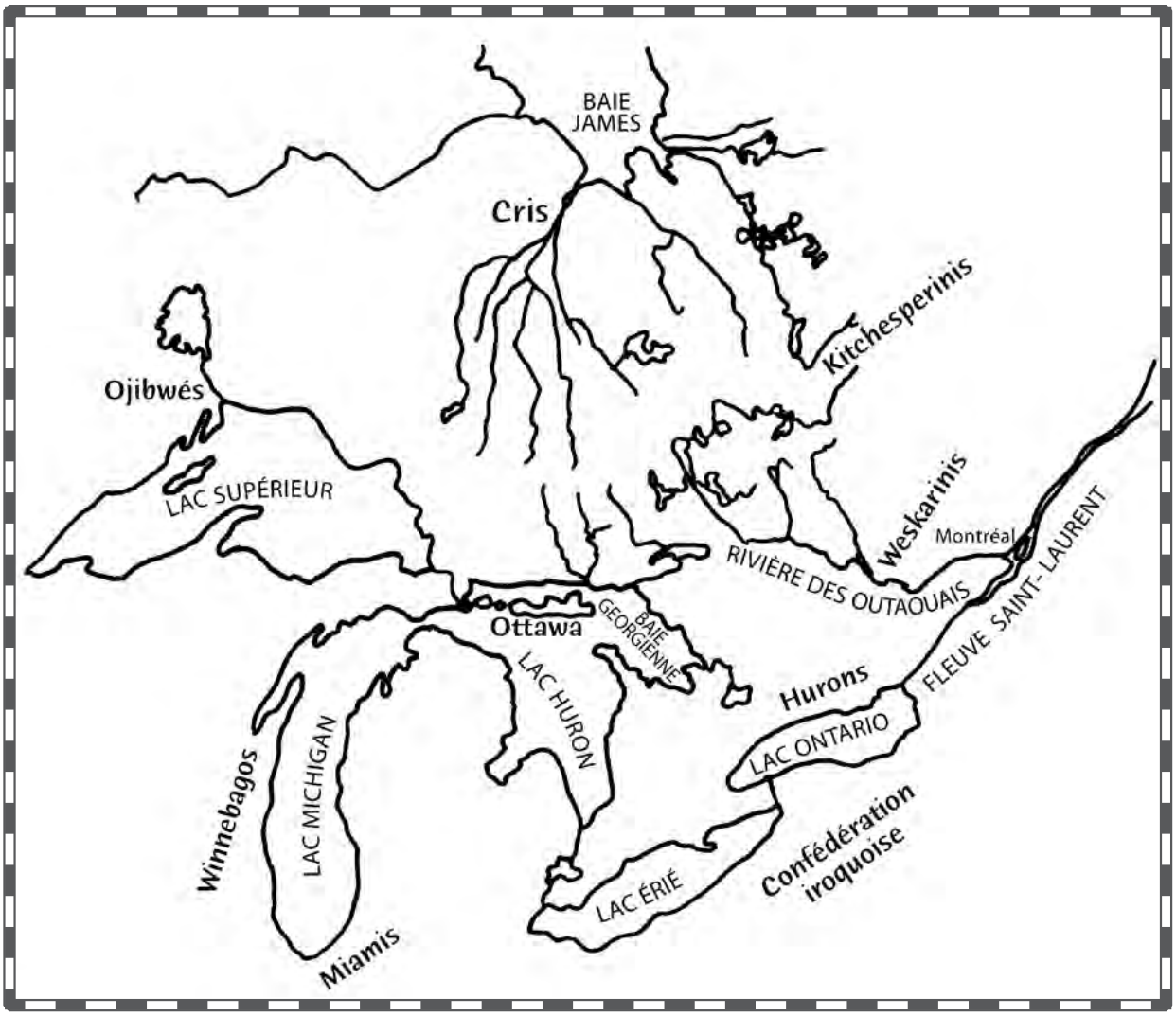
Si les frères Kirke, et plus tard les Iroquois, n'avaient pas envahi les réseaux de traite établis par les Français, la carte politique de l'Amérique du nord aurait peut-être été bien différente. Confrontés aux Iroquois et

Des bateaux s'apprêtent à quitter cette charmante crique pour faire le trajet de Como à Oka. Como était un petit village qui aujourd'hui fait partie de la municipalité de Hudson. Les premiers colons, les Delesdeniers, qui étaient des Suisses, lui donnèrent ce nom en souvenir du lac de Côme, dans le nord de l'Italie, auquel le lac des Deux-Montagnes leur faisait penser.

aux Britanniques, les nations autochtones des Grands lacs se rapprochèrent des Français, tandis qu'une vingtaine d'autres nations, dont la Nipissing, l'Ojibwé, la Shawnee, la Miami et la Cherokee, dont le territoire s'étendait jusque dans la vallée du fleuve Mississippi et dans l'ouest du continent, se virent entraînées dans le conflit les unes après les autres et furent forcées de prendre parti d'un côté ou de l'autre. Pendant toute cette période, les Outaouais continuèrent de jouer un rôle de premier plan, avec l'appui constant des Français.

Pendant toute la décennie après 1690, alors que les nations autochtones se faisaient la guerre, la population de castors explosa, avec pour résultat une chute brutale des prix de la fourrure sur le marché français. Cet effondrement, en soi, aurait pu n'être que temporire, ce que l'on appellerait aujourd'hui une «correction du marché», si cette baisse précipitée de la valeur marchande n'avait été l'occasion, pour le roi Louis XIV, d'écouter l'avis des Jésuites, qui arguaient que la traite des fourrures était cause d'instabilité parmi les peuples du Nouveau-Monde. Aussi le roi promulga-t-il un édit interdisant l'importation de fourrures de la région des Grands lacs.

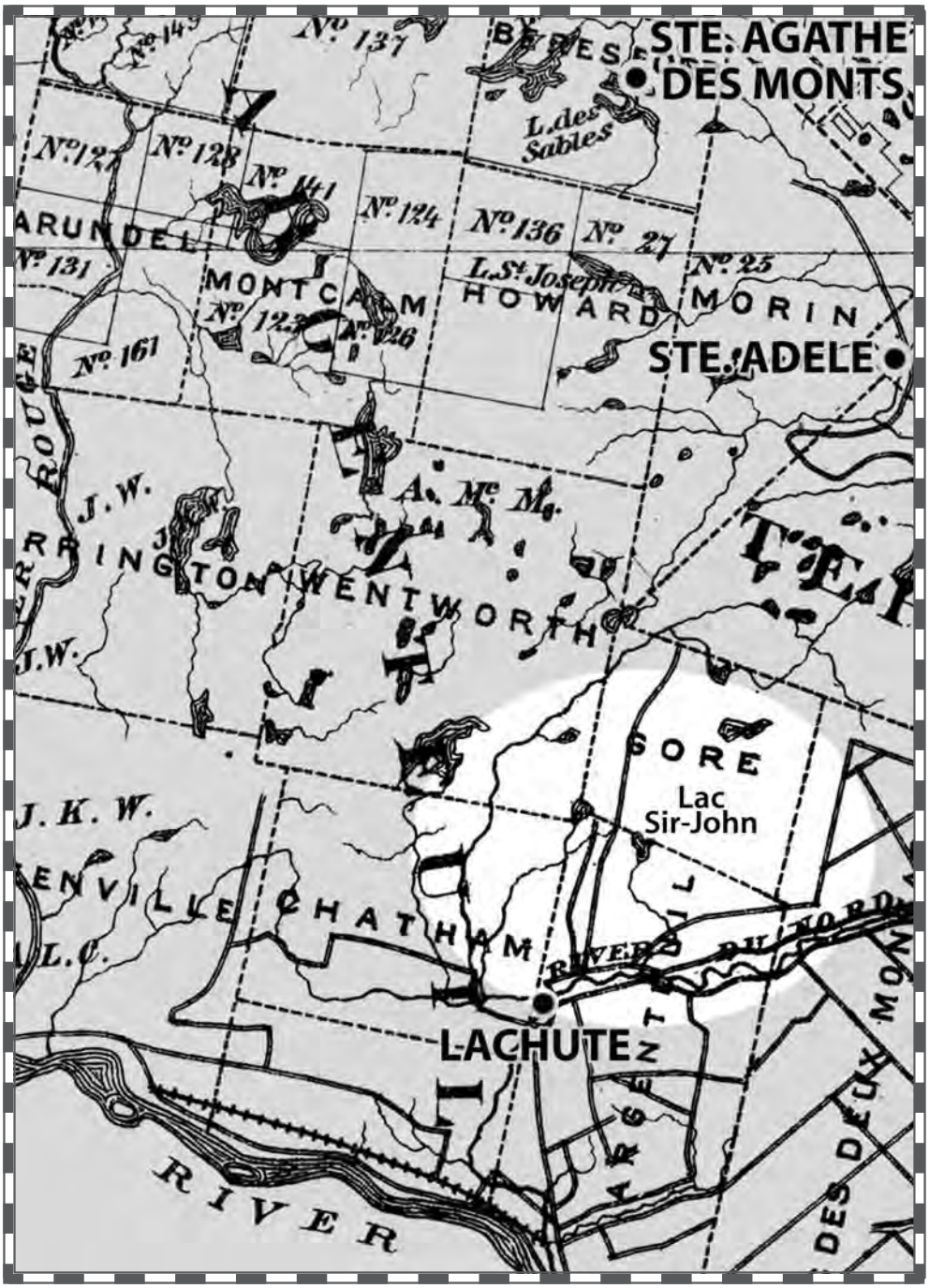
L'interdit décrété par Louis XIV, au lieu de calmer le jeu, provoqua une instabilité encore plus grande. L'économie des nations



Les Outaouais habitaient l'île Manitoulin dans la baie Georgienne et vivaient d'un commerce qui les amenait jusque chez les Cris du Grand-Nord. Leurs voisins les appelaient Ottawa, Adawé, ainsi que d'autres variations du mot qui signifiait «commerçant» dans les diverses langues algonquiennes. Les Outaouais et les Ojibwé devinrent les leaders naturels de l'alliance des Outaouais, quand la confédération iroquoise commença à empiéter sur leurs territoires historiques.

autochtones était devenue si dépendante du commerce européen que même des techniques aussi simples que celle de fixer la pointe à une hampe de flèche s'étaient pratiquement perdues. Les armes et surtout les munitions fournies par les Européens leur étaient devenues essentielles, non seulement pour se défendre de leurs ennemis, mais pour chasser et donc pour vivre, littéralement. Malgré le geste de Louis XIV, les Outaouais continuèrent d'assurer la loyauté de l'alliance envers les Français, mais le mal était fait et dès lors, l'influence de la France diminua. Si la couronne française en avait décidé autrement, peut-être une culture autochtone francophone aurait-elle survécu au milieu du continent. Toutefois, confrontées à la supériorité de la confédération iroquoise, mieux organisée, jouissant de l'appui de la couronne britannique et commandée par un leader rusé, en la personne de l'Irlandais Sir William Johnson, la confédération des Outaouais et son alliée, la colonie française, furent vaincues en 1760. Malgré cela, en dépit de la défaite, un dernier grand chef outaouais, le célèbre Pontiac, demeura loyal à la France et refusa de se rendre.

Ce fut pendant ces guerres que la rivière Kitchisipi vint à être nommée rivière des Outaouais. Le nom apparaît sur une carte pour la première fois en 1680, de la main du cartographe français Claude Bernou, qui incidemment ne mit jamais les pieds en Nouvelle-France.


STE. AGATHE DES MONTS
STE. ADELE
LACHUTE
Lac Sir-John
L. des Sables
L. St. Joseph
ARUNDEL
MONTCALM
HOWARD
MORIN
WENTWORTH
CHATHAM
GORE
RIVER
Nº 137
Nº 128
Nº 124
Nº 136
Nº 27
Nº 25
Nº 131
Nº 161
J. W.
J. K. W.
A. Mc. M.

Le lac Sir-John, Lachute

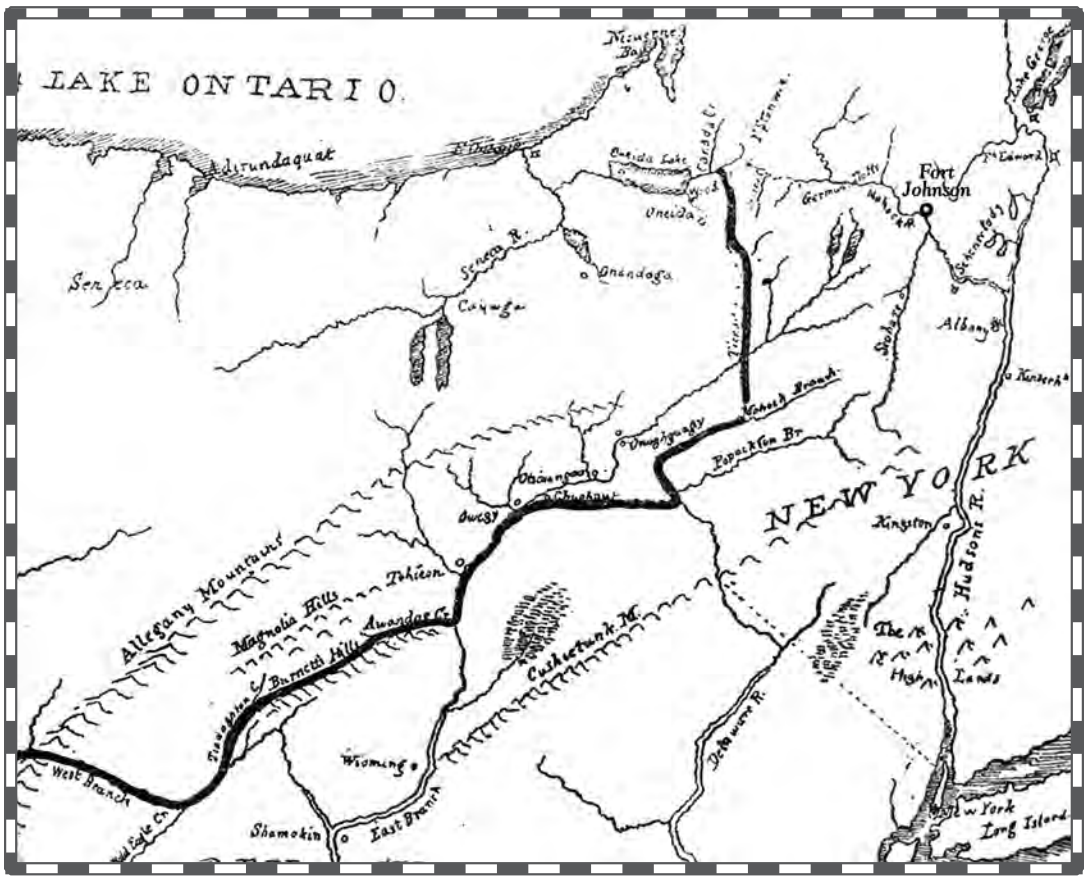
Sir William Johnson fut surintendant des Indiens du Nord, basé à New York dans les années 1750 et 1760, et se distingua comme chef militaire pendant la guerre de Sept Ans. Brillant homme d'affaires, il sut gagner la confiance des Six Nations iroquoises et amassa une des plus grosses fortunes des Treize colonies avant la création des États-Unis. Il se vit octroyer le titre de Chef Warraghieagey par les Mohawk, qui le désignèrent d'un nom qui signifiait «celui qui brasse beaucoup d'affaires». Johnson et son fils John furent aussi parmi les personnages les plus controversés de l'histoire de New York.

Sir William ayant demandé à John de l'accompagner dans quelques-unes de ses campagnes militaires, ce dernier devint à son tour un chef militaire respecté de ses pairs. Dans toutes ses relations commerciales, Sir William se montra d'une intégrité exemplaire et en particulier avec les Iroquois, honorant les ententes qu'il avait avec eux au même titre que celles qui le liaient à des colons anglais, ce qui lui valut leur loyauté indéfectible. Même si ses partenaires commerciaux étaient principalement les Mohawks, sa réputation d'homme juste et respectueux se répandit vite parmi les autres peuples membres des Six Nations. Johnson fut parmi les premiers commerçants à s'opposer à la vente de rhum aux Iroquois et, à leur demande, devint leur agent, assurant la liaison entre ceux-ci et la société blanche. Ainsi, même après qu'il se fut construit une demeure prestigieuse, les personnes riches et puissantes qu'il y recevait la trouvaient souvent remplie de dignitaires iroquois, qui dormaient par terre dans la salle de réception ou campaient dehors autour de la maison.

Guy Johnson, le gendre de Sir William Johnson, avait des talents de cartographe, comme en témoigne un de ses dessins montrant le Fort Johnson. L'édifice existe toujours et se trouve au bord de la rivière Mohawk, dans le village de Fort Johnson, canton de Montgomery, dans l'État de New York.

Si, grâce à sa volonté d'écouter les Iroquois et à son éloquence lorsqu'il prenait la parole dans les conseils Mohawk, Sir William parvint à la fois à s'enrichir personnellement et à gagner l'appui des Iroquois à la couronne britannique, il prônait aussi des pratiques commerciales respectueuses des coutumes iroquoises. En effet, une entente n'étant valide à leurs yeux que si elle était approuvée par les femmes du clan, Johnson s'efforça de faire appliquer cette règle à toute entente conclue avec les Mohawk et les autres Premières Nations, qui portait sur une transaction territoriale. Trop souvent, on offrait du whisky à un chef pour l'induire à accepter une entente injuste, qu'une fois dégrisé, celui-ci était tenu de respecter. Il reste que Johnson ne répugnait pas à manipuler les règles du jeu iroquoises afin d'en tirer lui-même avantage. On raconte qu'un jour, lors d'une rencontre avec des Mohawks, leur chef dit à Johnson qu'il avait fait un rêve, dans lequel «son grand ami» lui faisait don d'un fusil que Johnson affectionnait particulièrement. En réponse, Sir William s'empressa d'aller chercher le fusil et de l'offrir au chef. Quelque temps plus tard, à l'occasion d'une nouvelle rencontre, Johnson fit part au chef d'un rêve qu'il avait fait, dans lequel le peuple du chef faisait don à Johnson d'un grand terrain. À malin, malin et demi! Le chef confirma le don du terrain, en disant à Johnson qu'il ne pouvait plus se permettre de rêver avec lui parce que ses rêves coûtaient trop cher.

Johnson acheta une servante nommée Catherine Weissenberg, une Européenne qui était à toutes fins une esclave et qu'il n'épousa que sur le lit de mort de celle-ci, pour légitimer leur progéniture. Sir John naquit de cette union, ainsi que ses deux soeurs. Plus tard, vers 1752, Sir William prit pour maîtresse une jeune Mohawk, avec qui il se mit en ménage. On imagine l'effet que la présence de ce couple devait produire dans les soirées, dans la bonne société d'Albany ou d'ailleurs. Il n'en demeure pas moins que les relations privilégiées que Sir William entretenait avec les Iroquois et sa bonne réputation de commerçant le rendaient incontournable. Aussi son influence dans les colonies était-elle considérable et il y était reconnu comme un leader, dont le statut particulier lui venait directement de la Couronne. Ce fut d'ailleurs en grande partie grâce à lui que les nations iroquoises finirent par être considérées comme une colonie distincte, au même titre que la colonie anglaise ou que l'ancienne colonie hollandaise.



Section d'une carte dessinée par Guy Johnson pour son beau-père, Sir William Johnson. La ligne diagonale plus foncée indique la frontière négociée par Sir William lors d'un traité en 1768, pour démarquer les territoires de la confédération iroquoise et les terres occupées par les colons américains.

La jeune Mohawk avec qui Sir William se mit en ménage s'appelait Konwatsi'tsiaiénni, dans la langue Mohawk, mais l'histoire la connaît sous le nom de Mary, ou Molly, Brant. Soeur aînée de Thayendanega, mieux connu sous le nom de Joseph Brant, elle était la cheffe de la société des matriarches des Six Nations. John, le fils de Sir William, avait dix ans lorsque la jeune Molly arriva dans sa vie, de sorte que celui-ci, toute sa vie durant, conserva un sentiment de loyauté envers les Iroquois. Jeune homme, il fut envoyé en Angleterre, «pour le débarrasser de la rusticité de son éducation campagnarde», et s'étant déjà distingué aux côtés de son père, cré une si bonne impression à la cour d'Angleterre qu'il fut fait chevalier. Ce fut la seule fois dans l'histoire de l'Amérique du nord britannique que la Couronne récompensa d'un tel honneur deux membres d'une même famille. C'était en effet un événement rarissime, même dans la longue histoire de l'Angleterre.

Sir William (ci-contre) et son fils, Sir John. Tous deux furent faits chevaliers, séparément, chacun en reconnaissance de ses mérites, fait exceptionnel, surtout dans les colonies.

Sir William mourut en 1774, après avoir mené les Iroquois à la victoire, dans le long conflit qui les opposait à l'alliance des Outaouais et aux Français. Cependant, avant de mourir, constatant l'incroyable poussée des colons américains dont il déplorait les empiètements sur la colonie iroquoise, peut-être comprit-il que la victoire qu'il avait remportée pour l'Angleterre allait entraîner la destruction de ce peuple qu'il aimait.

Sir William légua sa fortune à son fils, avec des allocations précises pour sa progéniture iroquoise. Quant à Sir John, il dut faire face à un choix difficile. Partagé entre sa loyauté envers la Couronne et envers les Iroquois, et la nécessité de négocier avec les rebelles américains, il tenta d'obtenir un statut particulier pour lui-même et ses alliés. Toutefois l'extrême difficulté d'arriver à une entente s'avéra très vite évidente. Les Américains d'origine européenne n'avaient aucune sympathie pour les populations autochtones et par conséquent étaient peu enclins à tolérer l'existence d'une colonie, encore moins d'un «État» autochtone, sur un pied d'égalité avec les autres États nouvellement

créés, ni à reconnaître la souveraineté iroquoise sur une telle entité. Par ailleurs, Sir John savait que l'administration coloniale anglaise accueillerait favorablement toute colonie qui s'engagerait à dememurer paisible et loyale à la Couronne. C'est pourquoi, quand la guerre d'indépendance éclata, Sir John demeura loyal à l'Angleterre, une décision qui allait lui coûter cher ainsi qu'aux Iroquois, mais qui n'en était pas moins moralement irréprochable, comme toutes les décisions commerciales qu'avait prises sa famille au cours de son histoire.

Cette décision de Sir John suscita néanmoins la controverse. Il était clair que jamais les rebelles n'accepteraient de considérer les Iroquois comme des partenaires à part entière. Ceux-ci, à leurs yeux, n'étaient que des sauvages, «les sauvages des Johnson». Compte tenu du ressentiment dont Sir William avait fait l'objet, de la part des colons américains, à cause de son genre de vie scandaleux, sans compter l'occasion inespérée qui se présentait à eux de saisir ses terres en même temps que le territoire iroquois, on ne voit pas comment son fils aurait pu faire autrement que de se ranger du côté de l'Angleterre. Malgré cela, certains historiens de l'état de New-York lui en veulent encore.

Sir John menait une vie paisible à New York avec sa femme, Mary Watts, leur fils et leurs deux filles, lorsque la guerre d'indépendance éclata. Il fut d'abord arrêté, puis remis en liberté sous caution, dans le but de neutraliser son influence auprès des Iroquois, mais en vain. Peu de temps après, la caution fut révoquée et Sir John parvint à s'enfuir au Canada, avec l'aide de ses alliés amérindiens. Parvenant à moitié mort de faim au bord du Saint-Laurent, il recouvrit rapidement ses forces, à temps pour s'engager dans le conflit contre les rebelles. Sur les entrefaites, après la disparition de son mari, Mary Watts se retrouva pratiquement prisonnière dans sa maison. Menacée, si elle ne réussissait pas à obliger son mari à revenir, de payer de sa peau avec ses enfants, elle fut tenue en otage, de la même façon que, dans les dictatures modernes, les familles d'émigrés sont souvent détenues à la fois pour punir ces derniers et pour faire peur à tous ceux qui songeraient à s'expatrier.

Mary cependant ne manquait pas de courage et, ayant enterré les bijoux, l'argenterie et les documents de la famille, parvint à échapper à la surveillance de ses geôliers, avec l'aide de son esclave noir,

nommé Tony. Abandonnant leur équipage à la croisée des chemins, ils continuèrent à pied dans la neige, jusqu'à ce qu'ils puissent louer un bateau et traverser une rivière entre des îlots de glace flottante. Tony porta tour à tour le fils et la fille de Mary, tandis qu'elle portait et allaitait le bébé, mais lorsqu'ils atteignirent enfin les forces britanniques, le bébé succomba au froid et la petite sœur de celui-ci contracta une fièvre, qui en quelques jours lui fut fatale.

Pendant une de leurs nombreuses incursions en territoire rebelle, Johnson, qui, avec ses alliés iroquois, semait la terreur parmi la population américaine, parvint jusqu'à son ancien domaine et, déterrant les biens que Mary avait cachés, les chargea sur le dos de 40 soldats afin de les emporter au Canada. De là, pour plus de sécurité, le trésor familial fut envoyé en Angleterre, mais le navire qui le transportait fit naufrage lors d'une tempête dans le golfe du Saint-Laurent et fut perdu à jamais.

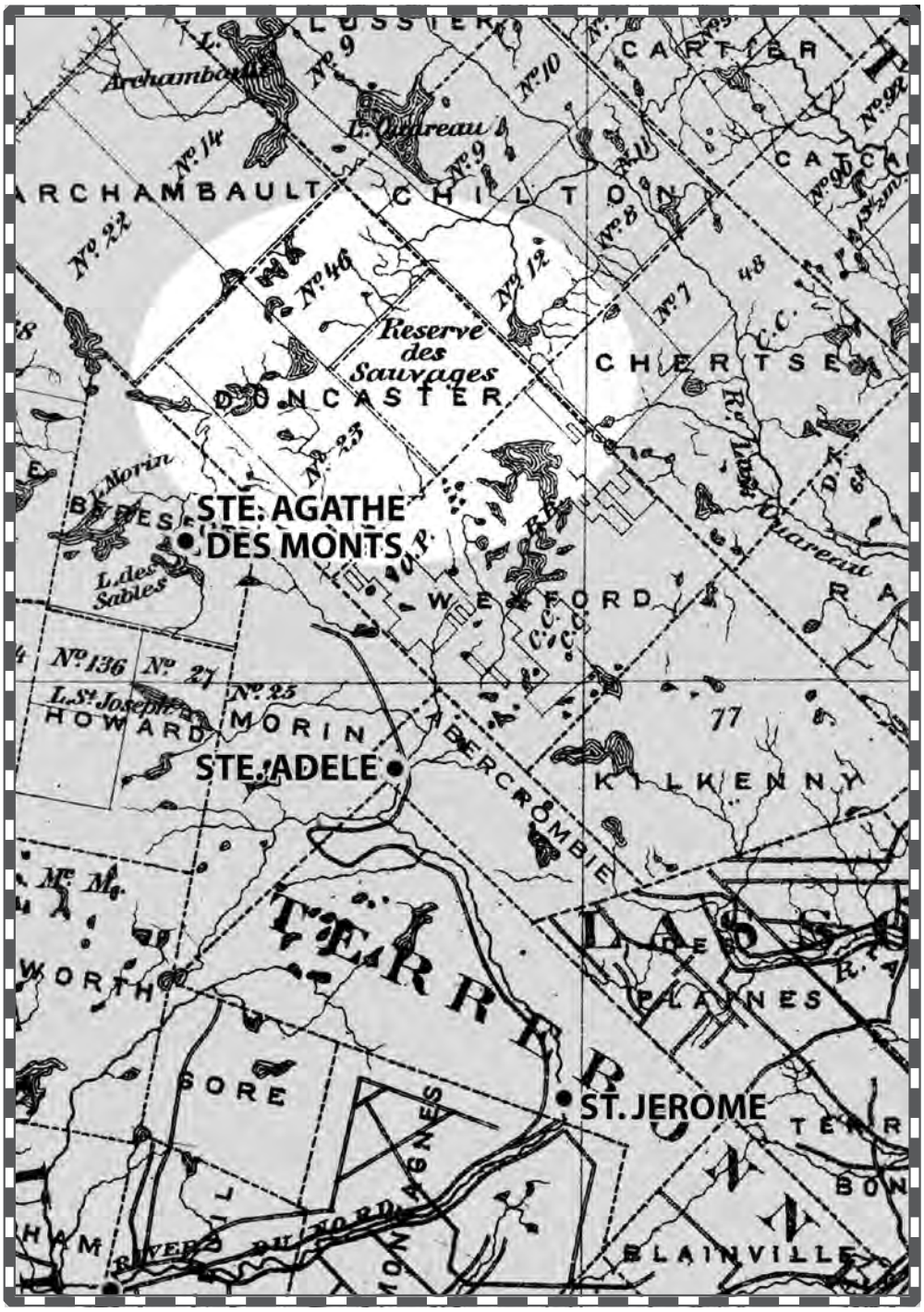
Malgré les efforts de Sir John, de Joseph Brant et de plusieurs autres, les Loyalistes furent finalement forcés de renoncer à leurs terres dans l'État de New-York et de s'établir au Canada. Pour les récompen-

Les funérailles de Sir John Johnson, dépeintes comme un évènement solennel et illustrant tous les aspects de la vie du défunt. À noter, le chef mohawk, à droite au bas de l'image, ainsi que les soldats, l'homme d'affaires, l'administrateur et même les membres du clergé, tous venus lui rendre au défunt un dernier hommage.

ser de leur loyauté envers la Couronne, les Iroquois, sous l'égide de Joseph et Molly Brant, reçurent d'importantes concessions le long de la rivière Grand, dans le Haut-Canada. Ils ouvrirent leurs terres aux colons blancs et aujourd'hui, la ville de Brantford sert de monument à leur mémoire.

Sir John s'établit à Montréal, où Mary et lui eurent six autres fils. Sir John fut nommé à la tête du ministère britannique des Indiens, poste qu'il occupa pendant 46 ans. Il joua un rôle important dans la relocalisation des Loyalistes et fut nommé au Conseil législatif du Bas-Canada. Il prit les armes une dernière fois contre les Américains, commandant les six bataillons des Cantons (Six Township Battallions) lors de la guerre de 1812.

En 1814, il acheta la seigneurie d'Argenteuil et à sa mort, en 1842, le lac Sir-John fut nommé en son honneur.


STE. AGATHE
DES MONTS
STE. ADELE
ST. JEROME
Reserve
des
Sauvages
ARCHAMBAULT
CHILTON
CHERTSEY
DONCASTER
WEXFORD
HOWARD
MORIN
ABERCROMBIE
KILKENNY
TERREBONNE
LASSO
PLAINES
BLAINVILLE
GORE
WORTH
L. des Sables
L. St Joseph
L. Quareau
Archambault
Nº 9
Nº 10
Nº 14
Nº 22
Nº 46
Nº 12
Nº 8
Nº 7
Nº 23
Nº 136
Nº 27
Nº 25
77
48

La réserve Doncaster, Sainte-Lucie-des-Laurentides

Après la signature de la Grande Paix, en 1701, entre les Français et un clan de la nation mohawk, membre de la confédération iroquoise, les Sulpiciens fondèrent une mission au bord du lac des Deux-Montagnes, ostensiblement dans le but de maintenir la paix entre les Algonquins et ceux des Mohawks qui étaient devenus les alliés des Français. En reconnaissance de ce geste noble et désintéressé, le roi de France octroya aux Sulpiciens le droit exclusif au commerce des fourrures sur le territoire. Les Sulpiciens vendirent ce droit à des entrepreneurs français et firent de leur mieux pour convertir les Mohawks et les Algonquins au catholicisme. Plus tard, pendant la guerre contre les Anglais, qui mena à la perte de la colonie par la France, nombre de Mohawks, qui auparavant avaient été alliés aux Anglais, combattirent du côté français contre les Iroquois.

En 1763, quand la colonie changea de mains, l'administration anglaise refusa de reconnaître les titres des Jésuites et des Récollets sur de grandes étendues de territoire. Encouragé, un Mohawk résidant à Deux-Montagnes décida de vendre sa maison à un homme d'affaires anglais. Espérant ainsi prouver que la propriété lui appartenait, il misait sur l'hypothèse que les Sulpiciens, craignant la confiscation de leurs terres s'ils contestaient le droit d'achat d'un ressortissant anglais, ne feraient rien pour empêcher la vente. Mais les Sulpiciens craignaient davantage les répercussions d'une telle stratégie qu'ils ne redoutaient les Anglais. Ils en appelèrent au brigadier Ralph Burton, le commandant militaire de la colonie, qui n'était doté d'aucune autorité civile et que de perpétuels désaccords opposaient au gouverneur James Murray. Toute intervention de Burton dans une affaire civile risquait les foudres de Murray, mais Burton, en demandant simplement aux Sulpiciens de jurer allégeance au roi d'Angletterre, George III, exerçait son autorité militaire. Les droits des Sulpiciens furent réaffirmés et la transaction entre le Mohawk et le commerçant anglais fut annulée.

De 1763 à 1936, les résidents mohawk et algonquins continuèrent cette bataille légale au sujet de leurs terres respectives. Ils firent preuve d'initiative, allant jusqu'à inviter un pasteur méthodiste à diriger leur mission en 1852 et menaçant même de se convertir au protestantisme. Cette démarche avorta quand le pasteur en question abandonna sa

mission, découragé par l'indifférence des Mohawk et des Algonquins envers ses idées religieuses. D'autres tentatives suivirent, culminant avec la construction d'un temple méthodiste, mais les Sulpiciens obtinrent un jugement de la Cour pour le faire démolir.

Les Sulpiciens établirent des villages mohawks et algonquins et encouragèrent les deux communautés à cohabiter dans un esprit de coopération, ce qui n'était pas difficile à accomplir, compte tenu du ressentiment de leurs membres envers les Sulpiciens. Les deux populations, très peu nombreuses, se regroupèrent près du lac des Deux-Montagnes, tandis que la colonisation prenait de l'expansion dans tout le reste de la région. Les Mohawks et les Algonquins n'avaient aucun moyen d'obtenir les mêmes droits fonciers que les colons. Les Anglais ne semblaient voir en eux que des non-citoyens, privés de droits et sous tutelle, qu'il fallait encourager à déménager ailleurs, plus loin, toujours plus loin. Leur culture, leur histoire et leur organisation politique n'intéressait personne et pourtant, de nos jours, aux yeux des Iroquois, toute la démocratie occidentale s'inspire de la Grande Loi, qui est à toutes fins pratiques une constitution non écrite. Certains prétendent même que les 13 Colonies, en créant les États-Unis, leur ont emprunté l'aigle, le symbole de leur peuple, et ont copié leurs lois démocratiques. Quoi qu'il en soit, compte tenu du traitement réservé aux Six Nations après la mort de Sir William Johnson, il est clair que l'Américain moyen ne les tenait pas en haute considération.

La confédération iroquoise réunissait Six Nations – la Mohawk, la Seneca, la Cayuga, l'Onondaga, l'Oneida et la Tuskarora – dont la sixième, d'après la tradition orale, avait été adoptée par les cinq autres, à peu près à l'époque où les Anglais commençaient à arriver en Amérique. Mais les Iroquois, s'ils étaient politiquement habiles, n'en étaient pas moins mal informés sur leurs adversaires, dont la culture différait totalement de la leur. Leur stratégie, qui avait été de se ménager une position mitoyenne entre les colonies française et anglaise, s'effondra après la défaite française par les Anglais.

En 1853, la Couronne, par l'entremise de son gouvernement colonial, statua que des terres devaient être réservées pour les «Indiens». C'est ainsi que la réserve Doncaster, d'une superficie d'environ 36 milles carrés (93 kilomètres carrés), fut créée. Il est peu probable que la reine Victoria ait choisi le nom, encore moins les Mohawk et les Algonquins, qui ne furent

pas consultés. Vraisemblablement, ce fut la trouvaille d'un fonctionnaire avec des antécédents en Angleterre, ou peut-être du premier arpenteur qui délimita le canton. Le nom Doncaster, du mot celte danu, signifiant l'eau, et du latin castrum, signifiant «camp», est en premier lieu celui d'une ville du nord de l'Angleterre, située sur la rivière Don. Quand la réserve fut créée, l'arpentage des cantons de Beresford, Wolfe et Doncaster venait à peine de commencer et les terres réservées aux Indiens étaient assez loin, conformément à leur critère primordial, qui était de se situer «ailleurs». Une autre réserve, plus spacieuse, fut aussi créée, celle de Maniwaki, d'une superficie d'environ 225 milles carrés (582 kilomètres carrés), et au cours des 25 années qui suivirent, les Algonquins, lassés des interminables litiges qui les opposaient aux Sulpiciens, allèrent s'y établir. Quant aux familles mohawks, malgré leur acquisition de la réserve Doncaster, elles durent bientôt subir de nouveaux empiètements, à mesure que le petit village de Sainte-Lucie commença à s'étendre et que ses colons s'approprièrent des terres appartenant à la réserve, dans l'espoir de forcer les Mohawks à se relocaliser.

En 1909, le gouvernement fédéral dut racheter les terrains occupés par ces colons et les retourner à leurs propriétaires mohawks, pour préserver la paix entre les deux communautés.

Aujourd'hui, le nom Doncaster est également associé au canton de Doncaster, à la rivière Doncaster — un tributaire de la rivière du

Le petit village de Sainte-Lucie. Les bois derrière l'église, ainsi que les montagnes en arrière-plan, font partie de la réserve Doncaster. Appelé à l'origine «Municipalité du canton de Doncaster», le village changea de nom quand une photo de l'église parut sur la couverture du magazine Sélection, l'édition française du Reader's Digest, et que le conseil municipal, profitant de la publicité, le rebaptisa Sainte-Lucie-de-Doncaster, en combinant les noms de la paroisse et du canton. Le village changea de nom à nouveau en 1975, quand la municipalité se retrouva dans la circonscription électorale fédérale de Lanaudière et que les conseillers, souhaitant souligner son appartenance à la région des Laurentides, la renommèrent Sainte-Lucie-des-Laurentides.

Nord — et au parc Doncaster, à Sainte-Adèle. Cependant les Mohawks, qui font à peu près le même usage de leurs terres que le reste de la population ne le fait des Laurentides en général, appellent leur réserve Tiowero-Ton (prononcé djo-wé-row'diou), ce qui signifie littéralement «masses d'air qui commencent à se lever en brises légères et tourbillonnent pour former un vent» ou plus simplement «là où le vent commence».

La portion canadienne de la province géologique de Grenville.

La province géologique de Grenville ou le roc sous nos pieds

On entend souvent dire que nous habitons les plus vieilles montagnes du monde, mais que veut-on dire par là, exactement? Quel âge ont ces collines? Les rochers et les pierres ne font-ils pas partout partie du même monde? Apparemment non. La surface rocheuse de notre monde est formée d'un certain nombre de vastes plaques qui, en réalité, flottent sur un océan de magma en fusion. Ces plaques se déplacent sans cesse, tantôt s'écartant, tantôt s'entrechoquant, et parfois se chevauchent ou glissent les unes sous les autres. Ces mouvements se produisent depuis si longtemps que tôt ou tard, toutes les surfaces finissent par être poussées sous leurs voisines. L'endroit particulier de la plaque où nous habitons flotte sur l'océan de magma depuis si longtemps que la chaîne de montagnes qui s'y trouve est la plus ancienne du monde. Notre portion de cette chaîne montagneuse s'appelle la province géologique de Grenville.

Le bouclier canadien se compose de sept provinces géologiques. La nôtre s'étend au nord de la vallée du Saint-Laurent, de Goose Bay, sur la côte du Labrador, jusqu'à Sudbury, au nord de la baie Georgienne, et vers le sud, jusqu'au centre-est des États-Unis. La province de Grenville est formée de roche précambrienne. Les scientifiques classent les roches d'après l'âge des fossiles qui s'y trouvent. Les trois catégories de roche les plus anciennes, en allant des plus jeunes aux plus âgées, dont les roches dévoniennes, siluriennes et cambriennes. Une roche qui s'est formée avant les débuts de l'ère fossile est classée dans la catégorie «précambrienne».

Pour essayer de comprendre l'âge véritable de nos montagnes, je me suis procuré un rouleau de caisse à enregistrer, que j'ai déroulé sur toute sa longueur dans mon corridor. Avec des crayons de couleur, j'y ai tracé les différentes époques géologiques du passé de la Terre. Le rouleau mesurait 23 pieds, soit 276 pouces (environ 7 mètres). J'ai découvert que l'ère précambrienne, qui s'étend de la naissance de la Terre à l'ère cambrienne, quand les fossiles ont commencé à apparaître, représentait 87% de mon rouleau de caisse. Tout le restant, jusqu'au temps présent, se divise en onze périodes, comprenant les ères cambrienne, jurassique, crétacée, et ainsi de suite. Cela m'amenait à 98,55% de mon rouleau, sans que l'être humain soit encore

apparu. Il restait 4 pouces (10 cm) avant la fin du rouleau. Chaque pouce (2,5 cm) représentait 16 666 667 ans; or, les humains, sous leur forme la plus primitive, ne sont finalement apparus qu'il y a 2 000 000 d'années. J'étais parvenu à 99,9955% du rouleau avant que l'être humain ne fasse son apparition. Étant donné que l'histoire écrite remonte à 5 000 ans, je n'ai pas pu trouver de crayon assez fin pour noter l'évènement à la toute fin de mon rouleau. Il appert que ces montagnes sont en effet très, très vieilles.

Le nom «Grenville» vient de celui qu'on donna à une veine de marbre découverte près de Grenville, dans la vallée de l'Outaouais, dans les années 1860. D'abord employé par Sir William Logan, le directeur de la Commission géologique, pour identifier une variété de types de roches, le terme vint à désigner les régions mêmes d'où elles provenaient. Quant à la ville de Grenville, elle tenait son nom du premier ministre britannique, George Grenville (1712-1770).

Celui-ci ne fut jamais populaire et se fit de nombreux ennemis, tout au long de sa carrière politique. Il sembla plus surpris que quiconque, quand on lui demanda de prendre les rênes du gouvernement, après que son prédécesseur eut nommé presque tout son cabinet. C'était un cadeau empoisonné, car il prenait le pouvoir à un moment particulièrement difficile. La guerre de Sept Ans avait vidé les coffres du gouvernement. Il fut premier ministre de la signature du traité de Paris en 1763 jusqu'en 1765, mais pendant ces deux années, il fit sa marque. Il fit arrêter John Wilkes pour avoir critiqué

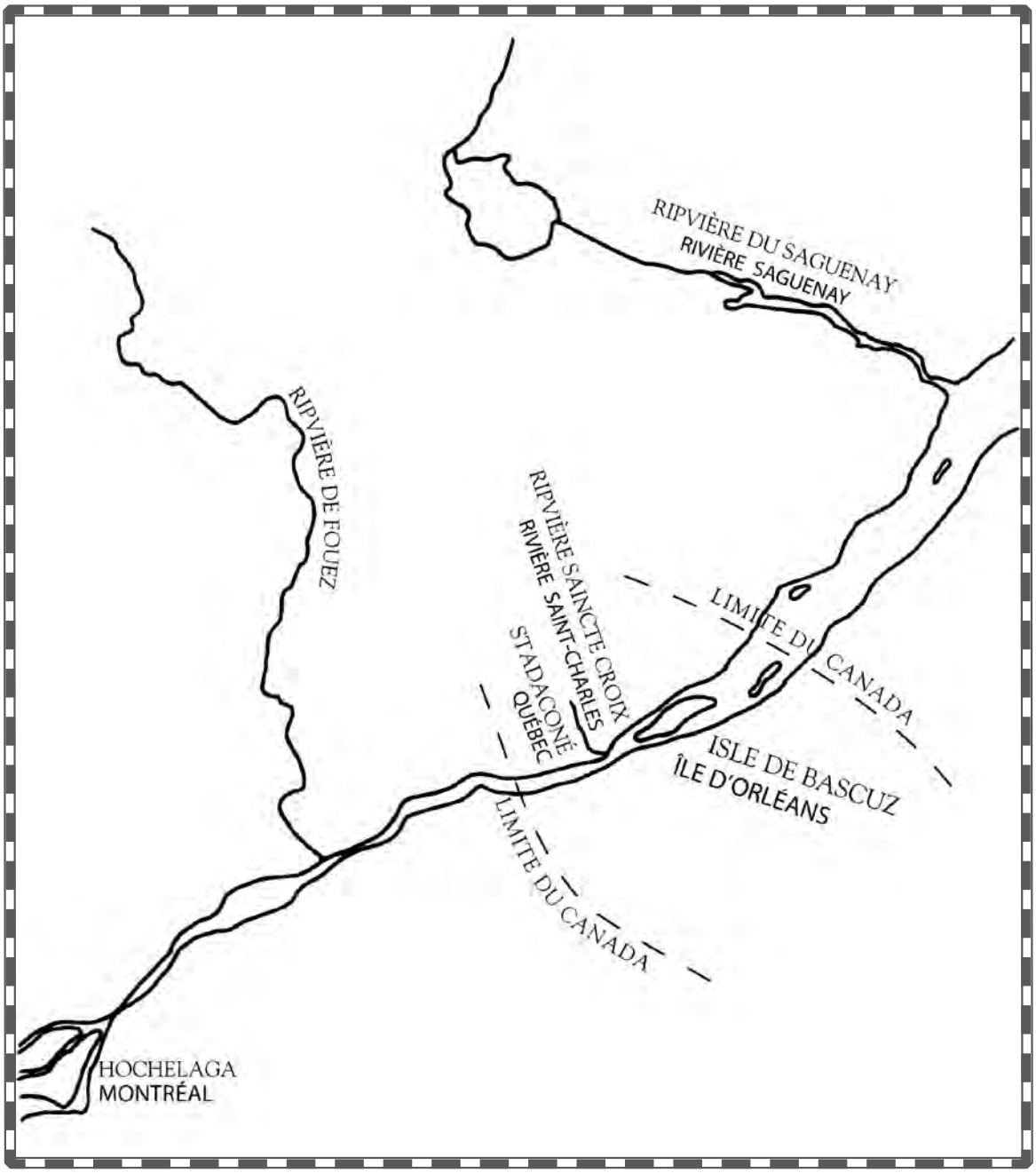
Notre région, qui fait partie de la province géologique de Grenville, se compose de terrains vallonnés et rocheux, traversés de rivières et de lacs nombreux.

le discours du roi, lors de la signature du traité, mais par la suite fut forcé de le libérer, un précédent juridique qui établit les fondements du droit à la liberté d'expression en droit britannique. Il introduisit la taxe sur le sucre, appliqua la taxe sur les timbres aux colonies et, de façon générale, créa les conditions qui devaient mener à la guerre d'indépendance américaine. Pis que tout, le roi, qui en voulait à Grenville d'avoir essayé d'équilibrer le budget, le congédia. Sa volonté de faire le ménage dans les finances britanniques ne fut pas appréciée, et grâce à ses efforts, les coûts encourus pour gagner une guerre et acheter le Canada à la France menèrent rapidement à un second conflit: la guerre d'indépendance américaine.

Compte tenu du fait qu'une très grande partie de la province de Grenville se trouve aux États-Unis, à moins d'une faute d'inattention professionnelle, on peut s'étonner que des géologues américains aient pu lui donner le nom d'un homme identifié à un acte législatif aussi exécré que la fameuse loi sur les timbres. Mais examinons de plus près celui qui fut responsable du choix de ce nom.

Sir William Logan, né à Montréal en 1798, dirigeait une compagnie minière au pays de Galles, lorsqu'il élabora un système permettant de localiser les gisements de charbon. La *Geological Society of Great Britain* adopta ses techniques, ce qui établit sa réputation de géologue. Il fut par la suite engagé par la province du Canada, dans le but d'évaluer les gisements de charbon sur le territoire de la colonie. Les études qu'il produisit conclurent qu'elles étaient inexistantes, mais ses recherches l'amenèrent également à prédire que de vastes gisements de cuivre seraient découverts sur la rive nord du lac Supérieur. Il produisit également des cartes de la colonie. Ses travaux lui valurent de devenir le premier Canadien nommé à la *Royal Society of London*, de recevoir la Légion d'Honneur française et d'être fait chevalier par la reine Victoria. Il fut le premier géologue canadien et le premier directeur de la Commission géologique du Canada.

N'étant pas une entité politique, la province géologique de Grenville ne tient compte d'aucune frontière politique, linguistique ou culturelle. Comme c'est rafraîchissant de pouvoir décrire un lieu où l'on vit sans parler d'autre chose que du roc sous nos pieds!


RIPVIÈRE DU SAGUENAY
RIVIÈRE SAGUENAY
RIPVIÈRE DE FOUEZ
RIPVIÈRE SAINCTE CROIX
RIVIÈRE SAINT-CHARLES
STADACONÉ
QUÉBEC
LIMITE DU CANADA
ISLE DE BASCUZ
ÎLE D'ORLÉANS
LIMITE DU CANADA
HOCHELAGA
MONTRÉAL

Le Canada

Le mot «Canada» n'est que l'un des nombreux noms qui furent proposés pour désigner le nouveau pays, à l'époque de la Confédération. Le mot existait, mais ne désignait alors que les deux anciennes colonies du Haut- et du Bas-Canada, ou Canada-Est et Canada-Ouest, ainsi qu'on les appelait également, et non les quatre colonies qui, initialement, composaient notre pays. Parmi les noms proposés, on retrouve Acadia, le nom associé aux colonies françaises des régions maritimes; Tupona, acronyme de The United Provinces of North America (les provinces unies d'Amérique du nord); Efisga, acronyme de English, French, Irish, Scots, German and Aboriginal (Anglais, Français, Irlandais, Écossais, Allemand et Autochtone); Boréalia pour évoquer le Nord; Hochelaga, le nom du village iroquois que Cartier découvrit sur l'île de Montréal; et Laurentia, en reconnaissance des montagnes qu'on venait de nommer. Pendant les débats à l'assemblée législative, le 9 février 1865, Thomas d'Arcy McGee, un des pères de la Confédération, s'exprima ainsi: «J'ai lu dans un des journaux pas moins d'une douzaine de tentatives d'arriver à un nouveau nom. Un tel choisit Tuponia et tel autre, Hochelaga, pour nommer la nouvelle nationalité. Maintenant je demande à n'importe quel honorable député de cette Chambre comment il se sentirait, s'il se réveillait un matin et, au lieu de Canadien, se retrouvait Tuponien ou Hochelagandais.»

Il dut se former des groupes de pression en faveur de chacun des différents noms et si la télévision avait existé dans les années 1860, ce serait sans doute devenu la question la plus importante de l'heure pour les politiciens. Peut-être auraient-ils fini par s'entendre sur un nom tel que Britannica ou Albertoria (pour le prince régent), qui furent proposés également.

Longtemps avant la Confédération, les avis étaient partagés quant à l'origine du mot «Canada». Une théorie en attribue la paternité aux Portugais, qui furent parmi les premiers Européens à voir nos côtes et qui, en les apercevant, auraient observé «Aca, nada!» («Ici, il n'y a rien»). Dans son ouvrage *Les Noms géographiques de la prov. de Québec*, publié en 1906, P.G. Roy dresse une liste d'arguments, attribuant l'origine du mot aux Portugais ou aux Espagnols, pour qui le mot «Canada» signifiait «route». Les Français et les Danois, relate-t-il, pouvaient également en revendiquer l'origine, à cause d'un campement militaire jadis établi par César dans une partie de la

vallée de la Seine nommée Bas-de-Canada, des mots latins Castra Danorum (camp des Danois).

Les Allemands pouvaient aussi y prétendre, à cause de la traduction française d'une étude allemande concernant certains marais de roseaux, en Amazonie, connus sous le nom de canadas. Cet argument comportait un volet espagnol, puisque le mot espagnol signifiant «roseau» est canna, et que si on ajoute la terminaison -ada, un obtient un mot signifiant «clairière». On voit mal en quoi pareil terme s'appliquerait à notre pays, mais Roy ne faisait que recenser tout l'éventail d'explications existantes. En procédant par élimination, il conclut que malgré des ressemblances à certains mots dans d'autres langues européennes, l'origine la plus vraisemblable du mot «Canada» est soit le cri et le montagnais, soit la langue iroquoise telle que parlée dans la vallée du Saint-Laurent. C'est vraiment là que débute la controverse.

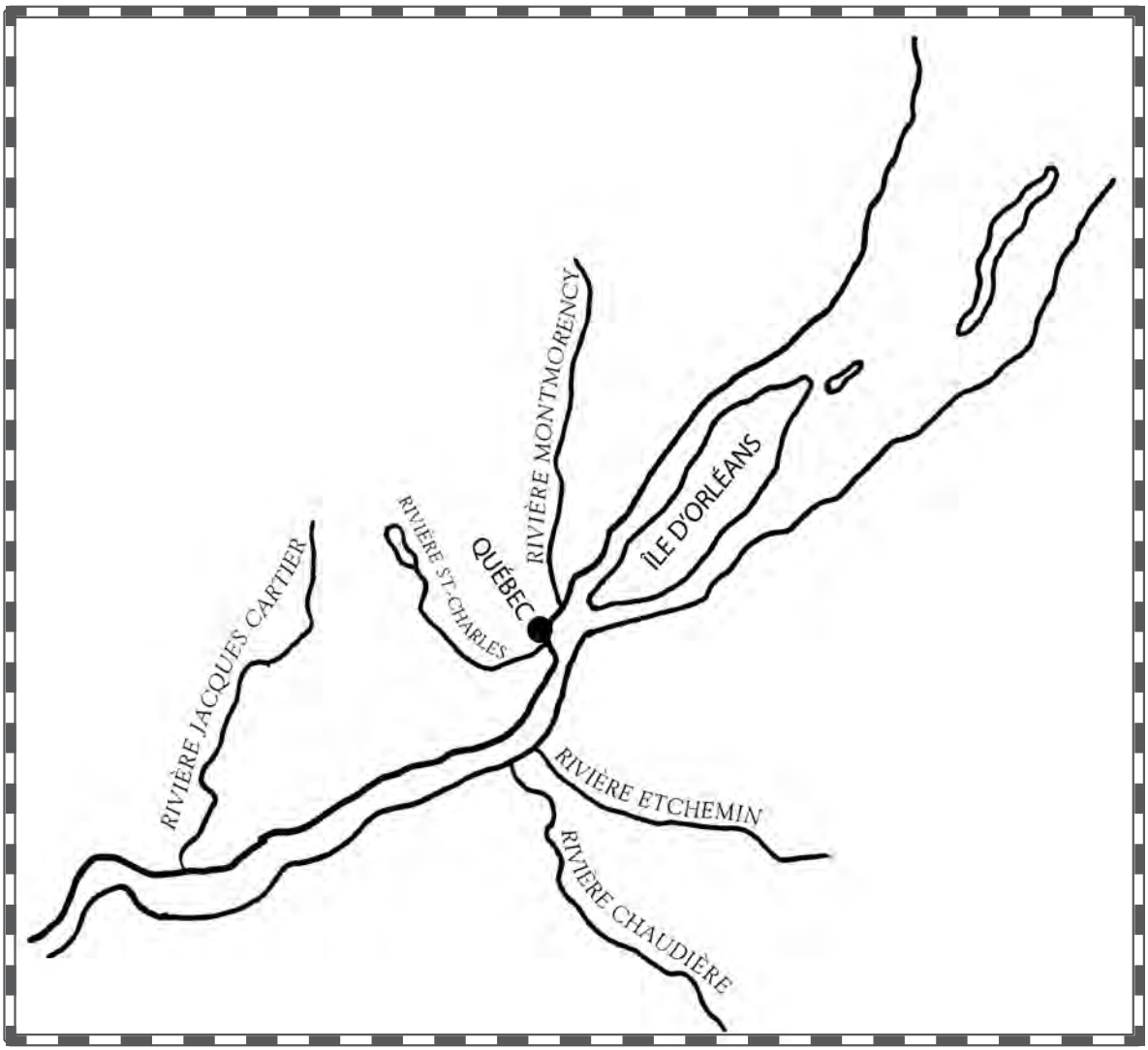
Initialement, du temps de Champlain, les Français s'allièrent avec les Algonquins et les Montagnais (Innu), mais presque un siècle plus tôt, lors de ses voyages, Jacques Cartier avait rencontré un autre peuple sur les bords du Saint-Laurent. Il s'agissait d'Iroquoïens, qui plus tard quittèrent la région, peut-être en raison de maladies contractées par suite de leurs contacts avec Cartier. Celui-ci emprunta leur mot pour «village», à savoir canada ou kanata, et l'appliqua à la région le long des rives du Saint-Laurent, en aval de Stadaconé, devenu Québec, aujourd'hui.

La controverse entourant l'origine du mot remonte à la création de la Colonie, de sorte que, selon qui a raison, le mot «Canada» pourrait avoir des sens différents. Comme l'écrivait le père Albert Lacombe en 1874, si le nom nous vient des Montagnais, il voudrait dire «étranger», du terme innu Kannatat. Il est possible que les premiers colons adoptèrent le nom par lequel les Montagnais les désignaient, afin de pouvoir communiquer avec eux, et qu'avec le temps, ils vinrent à s'appeler «Canadien» ou plus probablement «Canayen». Il est certain que les Montagnais et les Algonquins étaient les peuples avec lesquels les Français entretenaient le plus de liens. Si telle est bien l'origine du nom, elle semble pertinente. Après tout, nous nous caractérisons souvent comme un pays d'immigrants. Ne serait-il pas logique, par conséquent, que le nom de notre pays vienne d'un mot signifiant «étranger»? Par contre, peut-on vraiment se féliciter d'un nom qui

exclut les premiers habitants, ceux-là même à qui l'on a emprunté le nom?

La plupart des arguments en faveur des différents noms proposés furent présentés et préservés par écrit par des membres du clergé. En 1857, monseigneur Laflèche écrivait que le nom provenait du mot P'Konata, employé à la fois par les Cris et les Montagnais. L'expression signifie «sans projet» et semble exprimer l'équivalent verbal d'un haussement d'épaules, reflétant peut-être la piètre opinion qu'avait monseigneur pour le gouvernement de l'époque. D'après le prélat, si l'on demandait à un Cri ou à un Montagnais ce qu'il voulait et que celui-ci n'avait pas de réponse, il répliquerait peut-être «P'Konata». Aujourd'hui, demandez à un Canadien son opinion, et la réponse risque d'être «J'le sais-tu?» ou «I dunno». L'interprétation de monseigneur Laflèche ne faisait rien pour atténuer le risque que Thomas d'Arcy McGee se réveille un matin Hochelagandais.

Heureusement pour l'image que nous avons de nous-mêmes, P.G. Roy finit par conclure de façon convaincante, en 1906, que le nom «Canada» était venu de l'iroquois. Il présenta en appui à sa conclusion des pages et des pages de l'argumentation laissée par le père J.A. Cuoq, une autorité en matière de langue iroquoise à l'époque de la Confédération. Cuoq argue que les mots en langue autochtone que Cartier releva à Stadaconé et à Hochelaga prouvent que le peuple qu'il rencontra parlait l'iroquois et non le montagnais. En définitive, cela vaut mieux, car le mot «Canada», en iroquois, signifie «village», ou campement – un sens plus intéressant que «sans projet» ou «étranger», même si l'argument d'un des autres protagonistes est plus convaincant. Cartier, d'après Cuoq, croyait que le nom désignait le lieu même, et c'est ce sens-là qui nous est resté.


RIVIÈRE MONTMORENCY
ÎLE D'ORLÉANS
RIVIÈRE ST-CHARLES
QUÉBEC
RIVIÈRE JACQUES CARTIER
RIVIÈRE ETCHEMIN
RIVIÈRE CHAUDIÈRE

Le Québec

Quand Champlain débarqua à Stadaconé (l'emplacement actuel de la ville de Québec), environ sept décennies après Cartier, le village était en dehors de la limite extrême du Canada d'alors et peuplé de Montagnais. Stadaconé en algonquin signifie «aile» et un mot similaire en montagnais veut dire «lieu où l'on traverse sur des morceaux de bois comme sur un pont.» Stadaconé s'élevait sur la rive nord du Saint-Laurent, mais sur une carte datée de 1613 et attribuée à Champlain, le mot «Québec» apparaît sur la rive sud du fleuve. Cela n'a rien d'étonnant car le mot signifiait «rétrécissement», «obstacle» ou «blocage», indiquant l'endroit où le fleuve devient plus étroit, comme c'est le cas à la hauteur de la ville de Québec sur le Saint-Laurent. Le sens du mot était le même en algonquin, en cri et en mi'kmaq, et si Champlain l'épelait «Québecq», d'autres explorateurs français de l'époque l'épelèrent aussi Kébek, Kébec, Képak, Kebbek et plusieurs autres variantes.

Le mot relève aussi de l'onomatopée, évoquant le retentissement d'un son dans un passage étroit. Comme c'est le cas pour le mot «Canada», les historiens avancent diverses théories quant à ses origines. Certains suggèrent que le suffixe «bec» est d'origine normande, signifiant un promontoire au confluent de deux cours d'eau, alors que le mot algonquin Kebh signifie «bloqué» et le suffixe -ek veut dire «ici».

Les noms «Canada» et «Québec», remontant l'un et l'autre à l'époque pré-coloniale, proviennent de deux lignées linguistiques différentes – l'iroquoïenne et l'algonquienne – dont les peuples s'affrontaient aussi souvent qu'ils échangeaient pour le commerce, et se disputaient les territoires le long de leurs frontières. Même après l'arrivée des Européens, un groupe s'allia avec les Anglais, tandis que l'autre se rangea du côté français. Aujourd'hui cette dualité se reflète dans notre système de gouvernement, dont les deux paliers, fédéral et provincial, se disputent au moins autant qu'ils ne coopèrent.

Après Cartier, le territoire dans lequel il avait pénétré en empruntant le Saint-Laurent vint à être connu sous le nom de «Canada», mais la Nouvelle-France n'était pas le Canada. Elle se situait simplement dans un nouveau territoire nommé «Canada», un mot qui désignait tout le territoire auquel le Saint-Laurent donnait accès.

«Québec», le nom du lieu, remplaça bientôt «Stadaconé», celui du village.

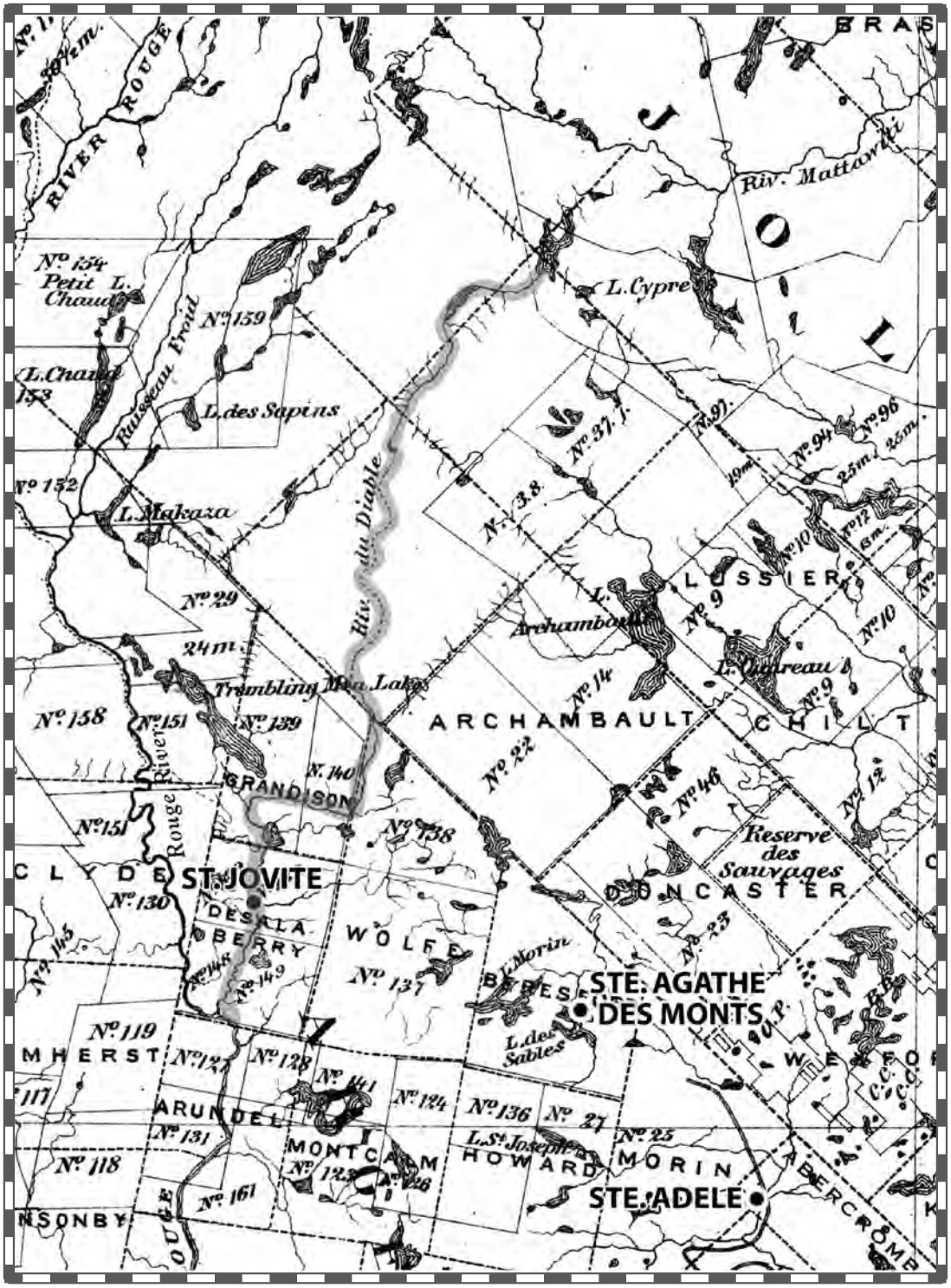
Sur la carte de Champlain, datée de 1613, la rive sud du Saint-Laurent s'appelle «Nouvelle France» et la rive nord, «Nouvelle Biscaye». Ni l'une ni l'autre région ne porte alors le nom de Québec ou de Canada. Champlain entretenait des liens avec les Algonquins et les Montagnais (ou Innus). Quant au peuple de langue iroquoïenne que Cartier rencontra, sept décennies plus tôt, nul ne sait ce qu'il est devenu. Il reste que Champlain n'aurait eu aucune raison de nommer «Canada» une partie de la colonie plutôt qu'une autre. L'usage montagnais du mot Kannatats pour désigner les étrangers a peut-être influencé les premiers colons qui se sont mis à s'appeler «Canayens», la forme familière du mot «Canadien». Peut-être le mot «canayen» commémore-t-il un autre mot que celui invoqué par Cartier pour nommer le territoire, à savoir «Canada» ou Kanata. Si tel est le cas, le mot «canayen» viendrait alors du montagnais, alors que le mot «canadien» viendrait de l'iroquoïen.

En 1674 les Français appelèrent Nouvelle France le diocèse de

Selon certains, le lac à la Truite, à Sainte-Agathe, s'appelait à l'origine le lac de la Réunion, en l'honneur de la réunification des deux Canadas, par suite du rapport Durham en 1840. À cette époque, ce lac isolé et inhabité n'était connu que de quelques trappeurs, qui y campaient à l'occasion.

Québec. Celle-ci comprenait toutes les possessions françaises du Canada, de l'Acadie à la Louisiane, et était administrée de Québec. En 1763, quand la colonie passa aux mains de l'Angleterre, les Anglais proclamèrent le gouvernement de la province de Québec, et non du Canada. L'appellation «Canada» ne remplaça celle de «Québec» qu'en 1791, 28 ans après cette proclamation, quand la colonie fut scindée en deux, à savoir le Haut- et le Bas-Canada.

Jusque-là, le mot «Canada» continua de servir, dans la langue familière, à désigner notre région du Nouveau-Monde, plutôt qu'à nommer une colonie ou une entité politique, et ses habitants prirent l'habitude de s'appeler des Canadiens, ou Canayens – des «étrangers» dans la langue montagnaise. Plus tard, en 1840, les deux colonies furent réunies pour former la colonie du Canada, avant la création des provinces canadiennes du Québec et de l'Ontario, au moment de la Confédération, et la transformation de leurs habitants en Canadiens et Canadiennes. Ce ne fut qu'au moment de la Révolution tranquille, dans les années 1960, que les Canadiens, ou Canayens, commencèrent à s'appeler des Québécois.



RIVER ROUGE
Riv. Mattawiti
L. Cypre
Nº 154
Petit L. Chaud
Nº 159
Ruisseau Froid
L. des Sapins
Nº 152
L. Makaza
Riv. du Diable
Nº 29
24 m.
Trembling Mtn. Lake
Nº 158
Nº 151
Nº 139
Rouge River
GRANDISON
N. 140
Nº 151
Nº 138
CLYDE
ST. JOVITE
Nº 130
DESALABERRY
WOLFE
Nº 137
Nº 145
Nº 149
Nº 119
MHERST
Nº 127
Nº 128
Nº 141
Nº 124
Nº 136
Nº 27
Nº 25
ARUNDEL
Nº 131
MONTCALM
Nº 123
Nº 126
L. St. Joseph
HOWARD
MORIN
Nº 118
Nº 161
NSONBY
STE. AGATHE DES MONTS
L. des Sables
STE. ADELE
ABERCROMB
ARCHAMBAULT
Nº 22
Nº 14
Nº 9
Nº 46
Nº 12
Reserve des Sauvages
DONCASTER
Nº 23
LUSSIER
Nº 10
Nº 37.1
Nº 38
Nº 97
Nº 94
Nº 96

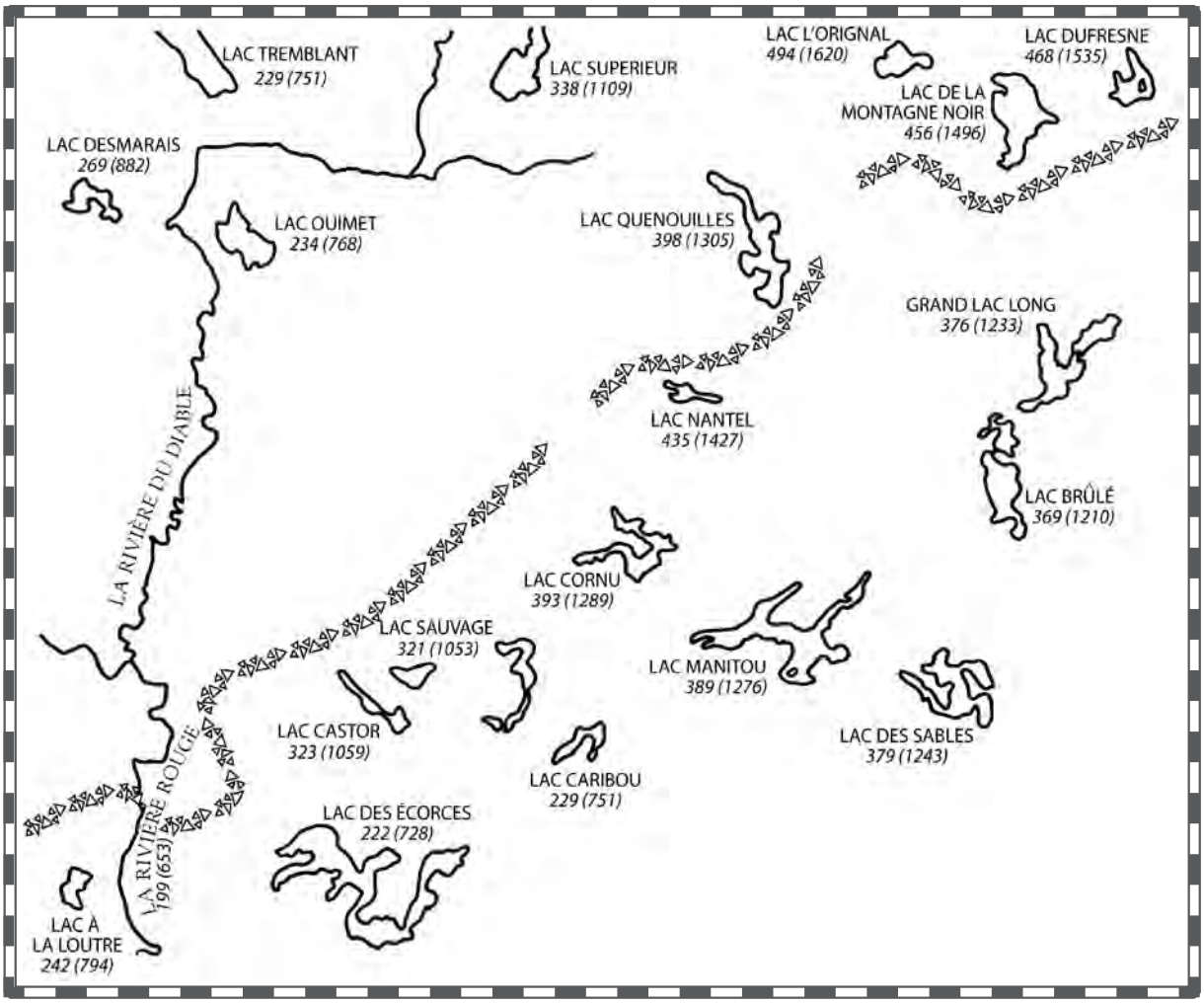
La rivière du Diable

La rivière du Diable s'étend sur environ 70 kilomètres du nord-est au sud-ouest, le long d'une vallée située juste au nord de la moraine Saint-Narcisse et qui doit son existence au même glacier laurentien, dont le retrait a laissé derrière lui cette crête rocheuse séparant aujourd'hui les vallées de la Rouge et de la rivière du Nord. La rivière du Diable, un tributaire de la Rouge, s'écoule au pied de la moraine, et sa vallée marque l'emplacement de ce qui jadis a dû être un lac très instable, qui se vidait et se remplissait au gré des périodes de gel et de dégel qui marquèrent le recul du grand glacier.

S'élevant à presque 2 km au-dessus du niveau de la mer, celui-ci formait un rempart de glace d'une hauteur inimaginable, à côté duquel une ville comme Montréal, avec ses gratte-ciels, aurait semblé minuscule. Le glacier pesait si lourd que le sol, comprimé sous son poids, s'en rehausse encore, dix mille ans après en avoir été soulagé par son retrait définitif. À cette lointaine époque, un couple en promenade dans une forêt de conifères du plateau montagneux près de l'actuel Saint-Faustin-Lac-Carré, n'aurait pas eu l'impression, comme maintenant, de dominer le paysage, mais aurait plutôt levé les yeux vers de hautes montagnes de glace, au nord, beaucoup plus hautes que le mont Tremblant, qu'elles auraient complètement recouvert.

Au printemps (car le printemps avait lieu, même à cette époque), des torrents tumultueux dévalaient du glacier, en ravinant les bords et en emportant les arbres et les rochers qui se trouvaient sur leur passage. En hiver, quand ces cours d'eau gelaient, le glacier s'étendait vers le sud, menaçant l'avancée de la forêt nouvelle. Néanmoins, à chaque printemps, il se retirait un peu plus, à la chaleur croissante du soleil.

Un glacier grossit à mesure que la neige s'accumule à sa surface, jusqu'à ce qu'elle s'accumule à une hauteur telle que son poids compresse les couches inférieures et étend la base du glacier de chaque côté. C'est ainsi qu'il avance, en broyant et repoussant devant lui tout obstacle qui se trouve sur son chemin. Jusqu'à ce qu'il cesse d'avancer et se mette à fondre et à reculer, en laissant d'énormes quantités de débris sur son passage. C'est ce qui s'est produit pendant cinq siècles – 20 générations d'êtres humains – dans la vallée de la rivière du



La moraine Saint-Narcisse étend ses hauteurs le long d'un axe qui sépare les bassins de la rivière Rouge et de la rivière du Nord. Tout le long de la moraine, de part et d'autre, des lacs alimentent les rivières de ces deux systèmes hydrographiques. Plus loin à l'ouest, la Rouge creuse son lit dans une vallée, située entre Lac des Écorces, dans le canton de Barkmere, et le lac à la Loutre, dans le canton d'Huberdeau.

Diable et le long de la moraine Saint-Narcisse. Le glacier avança peu à peu vers le sud, charriant de la roche et des sédiments, qu'il laissa ensuite en tas lorsqu'il se retira.

Pendant la fonte, une quantité gigantesque d'eau douce s'écoula vers le sud-ouest, probablement en grande partie sous le glacier, en creusant de larges vallées. Lentement, à mesure que l'âge glaciaire tirait à sa fin et que les étés se réchauffaient, la limite du glacier recula de plus en plus vers le nord, et l'eau de fonte ruissela, creusant les vallées entre les montagnes, mais en perdant un peu de sa force, d'année en année et de décennie en décennie.

Aujourd'hui, quand le printemps arrive, la fonte des neiges nous rappelle ce passé. Les rivières libérées de l'emprise des glaces se gonflent d'eau, débordent et laissent des dépôts de sable et de cailloux très haut le long de leurs berges. Bientôt, cependant, à mesure que l'été s'installe et avance, ces cours d'eau s'attardent de plus en plus, comme pour inspecter le fond de leur lit, revenant parfois sur eux-mêmes, ou prenant des raccourcis qui laissent de petits lacs isolés les uns des autres, et parfois remplissant une dépression, avant de s'en écouler en cascade, entre des rochers retrouvés. Les bois de conifères, qui autrefois hésitaient au bord du glacier, s'étendent aujourd'hui en vastes forêts vertes, de part et d'autre de ces rivières.

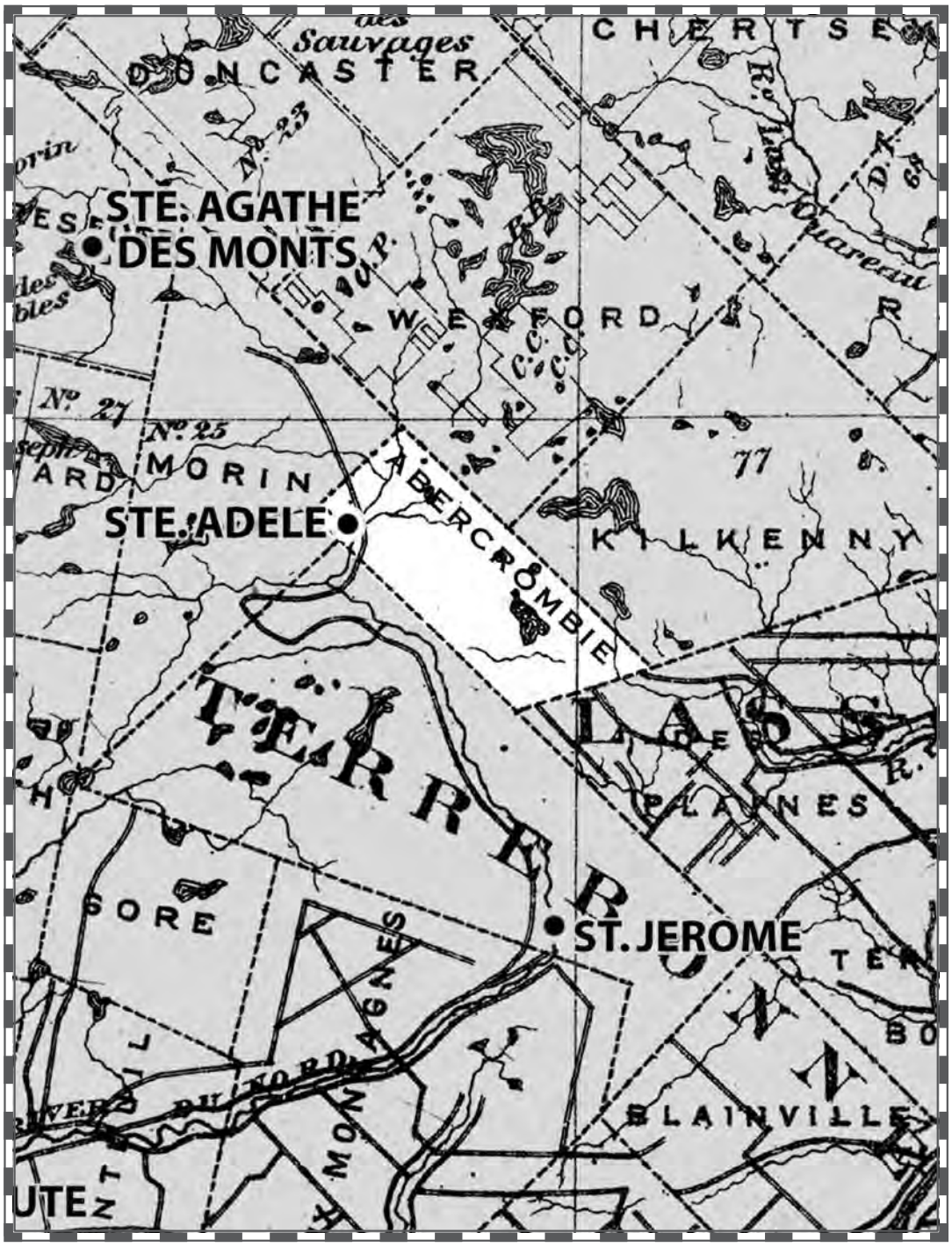
Les premiers humains qui s'aventurèrent dans ces montagnes ont peut-être vu les dernières traces du grand glacier. Étaient-ce des Innus? Des Algonquins? Leur arrivée n'a pas laissé d'indice certain. Plus tard, ils apprirent à se déplacer et à pêcher sur les rivières, mais la Diable alors n'était navigable que sporadiquement et en partie, comme elle l'est encore aujourd'hui. Il est clair qu'en nommant la rivière, les habitants n'entendaient pas évoquer le Diable, leur religion animiste ne comportant pas de concept du Bien et du Mal comme tels. Mais ils souhaitaient peut-être la comparer à un esprit rusé et folâtre, traduit par le mot *trickster* en anglais, dont le mythe apparaît dans la plupart des traditions orales autochtones d'Amérique, où il est appelé Iktomi, Raven ou Carcajou, et d'Afrique, où on le nomme Eshu ou Elegba.

Même les premiers bûcherons et arpenteurs qui nommèrent la rivière n'y voyaient pas l'œuvre de Satan. La Commission de toponymie du Québec nous apprend que son nom, qui n'a rien à voir avec Lucifer, s'explique par le fait que la rivière est très agitée, pleine de rapides tortueux qui rendaient la drave dangereuse et l'arpentage difficile, et à certains endroits émettait

un bruit si assourdissant qu'aucun son au monde ne pouvait s'entendre, phénomène qui suggère l'expression «du diable», qui veut dire «très fort». Peut-être que le nom que nous utilisons représente la traduction la plus fidèle qu'on ait pu trouver pour le nom dont les Algonquins la désignaient. D'après la Commission de toponymie, l'arpenteur G.E. McMartin fut le premier à relever le nom, dans un rapport en 1887.

Aujourd'hui, les mêmes mécanismes qui alimentèrent jadis les grands glaciers produisent encore suffisamment de précipitation pour continuer d'alimenter les rivières, les lacs et les ruisseaux de la région, et pendant la fonte du printemps, la rivière, pendant quelques semaines, dévale avec une énergie qui rappelle la lointaine époque de sa jeunesse, jusqu'à ce que la neige fonde et disparaisse complètement au soleil d'été.

Des randonneurs descendent la rivière du Diable. Un voyage en canot sur la rivière, à l'intérieur du parc, prend une journée entière, dans un cadre semblable à celui que les Weskarinis ont dû connaître. On n'y côtoie aucune maison, seulement les bois, de petits rapides et des berges sablonneuses.


STE. AGATHE
DES MONTS
STE. ADELE
ST. JEROME
DONCASTER
CHERTSEY
WEXFORD
MORIN
ABERCROMBIE
KILKENNY
TERREBONNE
LASSALLE
PLAINES
SORE
MONTAGNES
BLAINVILLE
Sauvages
No. 23
No. 27
No. 25
77
UTE

Le canton d'Abercrombie

Le canton d'Abercrombie, qui comprend Prévost, Shawbridge, une partie de Piedmont et le lac des Quatorze-Îles, doit son nom au gouverneur James Abercromby. On comprend mal d'ailleurs ce qui lui a valu cet honneur. Peut-être est-ce le fait de quelqu'un qui possédait un sens de l'humour et qui a voulu envoyer un message codé à la postérité, nous invitant à constater que les vainqueurs à la guerre ne sont pas toujours des gagnants.

Abercromby, qui épelait son nom avec un «y», comme l'indiquent certaines cartes plus anciennes, fait partie de la brochette de généraux britanniques qui participèrent à la guerre de Sept Ans. Ce conflit, qui dura de 1756 à 1763 et que certains historiens considèrent comme le premier d'envergure mondiale, éclata à la suite de heurts entre les Français et les Anglais dans la vallée de l'Ohio. Lors d'une incursion en territoire français, le jeune George Washington surprit un détachement sous les ordres de Joseph Coulon de Villiers, sieur de Jumonville. Ce dernier avait été envoyé de Fort Du Quesne avec l'ordre d'admonester Washington pour avoir enfreint au traité d'Aix-la-Chapelle, signé à Aachen, en Allemagne, en 1748.

Quand les Français, pris au dépourvu, prirent précipitamment les armes, les soldats anglais se mirent à tirer sur eux mais Jumonville parvint à se faire entendre et à calmer tout le monde. Par l'entremise de son interprète, il réussit à expliquer que lui et ses hommes étaient porteurs d'un message de la part des autorités françaises, et commença à lire une proclamation, rappelant aux Anglais les termes du traité. Chacune des parties était en position de faiblesse – les Français, parce que peu nombreux et chargés seulement de transmettre un message, et la troupe de Washington, parce qu'elle violait le territoire français et risquait à tout moment d'être attaquée par une force supérieure. L'affrontement aurait dû se terminer là, Washington s'étant expliqué et les deux parties convenant de se retirer, en emportant des messages pour leurs commandants respectifs; mais pendant que l'interprète traduisait la proclamation française, un chef seneca du nom de Half King («Demi Roi») tira une balle à bout portant dans la tête de Jumonville, et dans l'affrontement qui s'ensuivit, neuf autres membres de la troupe française furent tués et tous les autres, à l'exception d'un seul, furent faits prisonniers.

Quand l'unique rescapé parvint à Fort Du Quesne, les Français ré-

pondirent en attaquant Washington dans la redoute, construite à la hâte et justement nommée Fort Necessity. Après lui avoir infligé une défaite humiliante, les Français lui permirent de regagner le territoire britannique, à pied et sans armes, avec ses hommes.

On ne saurait exagérer l'importance de cette humiliation, car les Premières Nations de la vallée de l'Ohio étaient des alliés cruciaux pour chacune des deux puissances et, sans autre moyen d'évaluer les Européens, ils avaient tendance à se ranger du côté du plus fort. En l'occurrence, les Français, par le passé, avaient courtisé le chef Demi-Roi, qui néanmoins jugea que les Anglais étaient un ennemi plus redoutable. Aussi, alors qu'il jouissait de la confiance des Français et apprenant par eux que Jumonville et ses hommes n'avaient pas d'intention guerrière, ou bien il conclut que le désir français de négocier et de préserver la paix était un signe de faiblesse, ou bien il jugea qu'il était dans l'intérêt de son peuple de fomenter un affrontement entre Français et Anglais. Quoi qu'il en soit, ce fut lui qui conduisit Washington à la petite troupe de Jumonville, où il porta le coup fatal, et qui par son geste déclencha une guerre sans précédent, tant par son étendue que par ses répercussions. Quant à sa décision de prendre parti pour une puissance plutôt que l'autre, toutes deux, en fin de compte, durent le décevoir, autant les Anglais, quand ils furent défaits à Fort Necessity, que les Français quand ils laissèrent les vaincus repartir chez eux indemnes.

Quand les Anglais décidèrent de riposter, un incident qui aurait dû demeurer isolé dégénéra en conflit généralisé. Malgré la paix conclue avec les Français par le traité d'Aix-la-Chapelle, ceux-ci étaient néanmoins leurs concurrents sur le plan commercial, de sorte que les deux puissances ne pouvaient longtemps cohabiter sur un même territoire. Les différends entre les deux pays ne se limitaient d'ailleurs pas à la vallée de l'Ohio. La France, en effet, était la principale rivale de l'Angleterre pour l'hégémonie coloniale. Aussi la guerre, une fois déclarée entre eux, allait-elle nécessairement se dérouler à l'échelle non seulement européenne mais mondiale.

Pour la Grande-Bretagne, dans ce conflit, le but premier était d'éliminer la puissance navale française. Aussi les adversaires firent-ils rapidement appel à leurs alliés qui se rangèrent, la Prusse et le Hanovre du côté anglais, l'Autriche, la Suède, la Saxe, la Russie et,

finalement, l'Espagne du côté français. Le général Abercromby, qui devait son rang à des amis influents et manquait totalement d'expérience sur le champ de bataille, fut envoyé aux colonies pour superviser les opérations militaires britanniques. Les Français, pour leur part, envoyèrent des renforts sous le commandement du marquis Louis Joseph de Montcalm.

L'un des premiers objectifs des Anglais fut de capturer le fort Carillon (ou Fort Ticonderoga), situé à l'extrémité sud du lac Champlain. Abercromby confia à George Howe, l'un de ses généraux les plus chevronnés, le soin de planifier et d'exécuter l'attaque. Montcalm, quant à lui, disposait de 4 000 soldats contre Howe, qui, à la tête de ses 15 000 hommes, traversa le lac George et remonta les dix kilomètres de rivière et de portages qui le séparaient du lac Champlain, débusquant en chemin les éclaireurs français et capturant de petits villages. Le premier affrontement eut lieu avec des troupes françaises qui tentaient de se replier vers Fort Carillon, mais dans l'échauffourée, Howe fut tué.

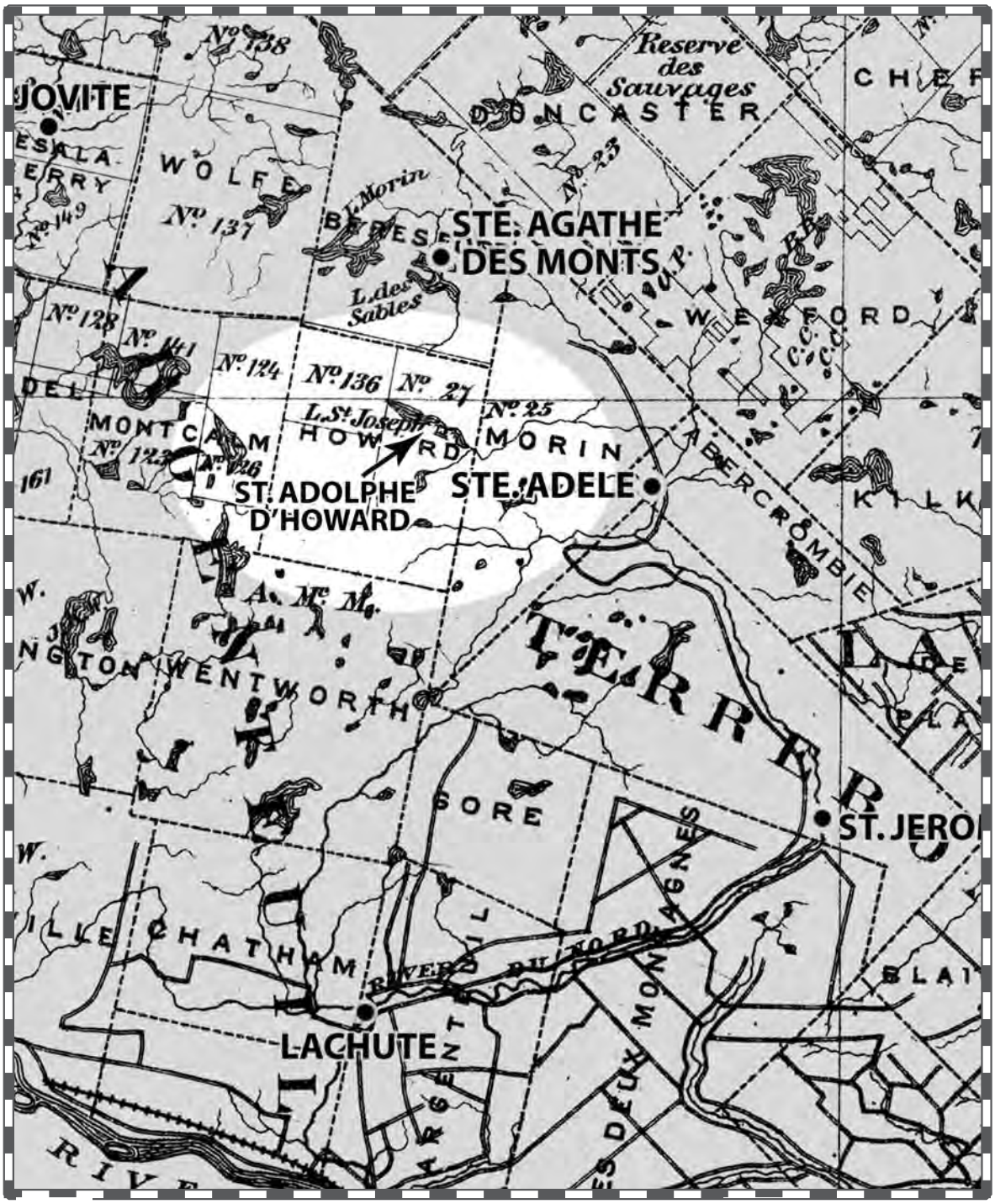
La mort de ce chef de guerre indispensable désempara Abercromby, qui tarda si longtemps à réagir que ses troupes le surnommèrent Mrs Nambie-Crombie (un jeu de mots sur son nom signifiant, grosso modo, «Madame Mauviette»). Quand il donna enfin l'ordre de reprendre l'avance, les renforts français étaient déjà arrivés et avaient commencé à fortifier l'enceinte du Fort Carillon avec des troncs d'arbres et de la broussaille. Aber-

Le chemin de fer, qui traverse en avant-plan ce paysage dans le canton d'Abercrombie, est bien loin de rappeler la désastreuse défaite infligée par Montcalm au Général Abercrombie.

cromby envoya ses hommes à l'assaut de ces barricades, mais en négligeant d'attendre l'arrivée de son artillerie, qui était de loin supérieure à celle de l'ennemi, de sorte que ses troupes, tenues en échec par les forces françaises, furent massacrées à mesure. Abercromby perdit ainsi 2 000 hommes, alors que les Français ne perdirent que 350 hommes, tués ou blessés. Finalement pris de panique, il ordonna à ses troupes de battres en retraite, en abandonnant à l'ennemi non seulement la dizaine de kilomètres de rivière et de portages qu'elles avaient capturés, mais la totalité du lac George par-dessus le marché.

Quand la nouvelle de la catastrophe parvint jusqu'en Angleterre, Abercromby fut rappelé et le général Jeffrey Amherst envoyé pour le remplacer. Amherst allait réussir une poussée jusqu'à Montréal et parvenir à prendre la ville, en 1760, un an après la prise de Québec par le général Wolfe.

Abercromby se trouva un siège sûr et se fit élire au Parlement, d'où il appuya la loi sur les timbres et s'opposa farouchement à toute opinion favorable aux colons et à leur désir d'indépendance. C'est ainsi qu'aujourd'hui, son nom, qu'on retrouve sur les cartes des Laurentides, commémore l'un des pires échecs militaires de la Grande-Bretagne au Nouveau Monde.


JOVITE
STE. AGATHE DES MONTS
ST. ADOLPHE D'HOWARD
STE. ADELE
ST. JERO
LACHUTE
Reserve des Sauvages
DONCASTER
WOLFE
WEXFORD
MONTCALM
HOWARD
MORIN
ABERCROMBIE
WENTWORTH
GORE
CHATHAM
RIVER DU NORD
L. des Sables
L. St Joseph
Nº 138
Nº 137
Nº 128
Nº 124
Nº 136
Nº 27
Nº 25
Nº 123
Nº 126
Nº 149
Nº 141
Nº 23
A. Mc M.

Saint-Adolphe-d'Howard

Le canton de Howard fut créé en 1871 et nommé en l'honneur de Sir Frederick Howard, le cinquième comte de Carlisle. Howard, qui fut commissaire des Colonies dans les années 1770, pendant la très difficile période qui précéda la guerre d'indépendance américaine, fut envoyé en Amérique dans le but précis d'essayer de pacifier les Américains. Nonobstant le conflit qui allait s'ensuivre et mener à la création des États-Unis, Howard, au cours de sa mission, démontra un grand talent pour la négociation et le dialogue.

Howard était né au château familial de Castle Howard, à Henderskelfe, au Yorkshire. À l'âge de dix ans, il hérita du titre de comte de Carlisle et le porta pendant une époque politiquement paisible de l'histoire d'Angleterre. Il passa une grande partie de sa vie en compagnie de son ami d'enfance, Charles James Fox, un grand parlementaire qui était aussi un joueur incorrigible. Howard était connu pour ses extravagances et souvent critiqué pour sa générosité envers son ami, dont il finançait les frasques en vidant les coffres du domaine familial. Il entra dans la vie publique et finit par devenir trésorier de la maison du roi, une improbable responsabilité pour quelqu'un d'aussi dépensier. En dépit des réserves que suscitaient ses habitudes de panier percé, il alla de réussite en réussite et à la fin de sa carrière, fut fait chevalier de l'ordre de la Jarretière.

L'ordre de la Jarretière, dont la devise est Honi Soit Qui Mal Y Pense, fut fondé en 1348 par le roi Edouard III. C'est le plus noble et le plus ancien des ordres de chevalerie britanniques. D'après la firme Spink & Sons Ltd, une autorité en la matière, il existe deux théories sur l'origine de la devise:

D'après la première, la comtesse Joan de Salisbury ayant échappé sa jarretière, le roi Edouard la ramassa et, en l'attachant à sa propre jambe, déclara le fameux «Honni soit qui mal y pense». Spink & Sons considère qu'il s'agit «presque certainement d'une version apocryphe et entièrement fictive. Cette fable, d'origine française, fut peut-être inventée pour essayer de discréditer l'Ordre lui-même. On a en effet peine à croire que le plus grand Ordre de chevalerie du monde puisse avoir des origines aussi frivoles.»

La seconde théorie suppose que la jarretière ait été en réalité

une lanière utilisée pour attacher certaines pièces d'armure et donc le symbole du lien de fraternité qui unit les membres de l'Ordre. Quant à la fameuse devise, elle serait une allusion au principal enjeu politique des années 1340, à savoir la prétension du roi Edouard au trône de France.

Pour revenir aux Howard du Norfolk, leur principale réalisation semble avoir été la longévité de leur lignée. Le duché du Norfolk, créé en 1397 et dévolu aux Howard en 1483, est aujourd'hui l'apanage d'Edward William Fitzalan-Howard, dix-huitième Howard, duc du Norfolk, et l'actuel occupant du château d'Arundel, dans le Sussex. Le premier Howard dont on trouve mention, dans un registre daté de 1267, fut John Howard de Wiggenhall, à St. Peter, lui dont le descendant, 216 ans plus tard, devint Sir John, premier duc du Norfolk.

Le clocher de l'église se dresse au milieu du minuscule village de Saint-Adolphe-d'Howard. Il s'agit ici de la nouvelle église, photographiée lors de sa construction, en 1913.

Un siècle plus tard, Catherine Howard, la cousine d'Anne Boleyn, devint reine d'Angleterre, après avoir épousé le roi Henri VIII. Accusée par la suite d'avoir entretenu des relations sexuelles avec son professeur de musique avant le mariage, elle fut mise à mort (quant au professeur de musique, Francis Dereham, il est réputé avoir bénéficié d'une relation du même type avec le roi lui-même). Le cousin de

Catherine, Thomas Howard, qui était veuf, semble n'avoir rien retenu de cette leçon, car il aspira à devenir le mari de Mary, reine d'Écosse, dans le but de devenir roi, ce qui lui valut d'être décapité en 1572. Le duché, en l'occurrence, fut perdu et ne revint aux Howard qu'en 1660.

Ce fut William, le fils cadet de Thomas Howard, qui engendra la lignée des Howard de Carlisle et qui fit l'acquisition du domaine qui allait devenir Castle Howard. L'arrière-petit-fils de William, Charles, réputé pour avoir été un habile opportuniste, reçut le premier titre accordé par Oliver Cromwell et, après la mort de ce dernier, réussit à obtenir du roi Charles II qu'il lui conférât le titre de comte de Carlisle. Cette lignée des Howard continua jusqu'à la mort du dixième comte de Carlisle, en 1911. Sir Frederick Howard, le cinquième comte, fut celui qui donna son nom à Saint-Adolphe-d'Howard.

Aujourd'hui on pourrait penser que les cultivateurs canadiens-français établis dans la région s'opposèrent au choix d'un nom anglais pour leur canton. En réalité, rien n'est moins sûr. Il n'y a qu'à penser à tout le débat entourant l'origine du slogan qui figure sur les plaques d'immatriculation du Québec. En effet, à l'époque, le dicton dont il est tiré, à savoir «Je-me-souviens que né sous le lys, je crois

Le chemin entourant le lac Saint-Joseph. La voiture arrêtée au bord de la route date de la Première Guerre mondiale. À noter, les clôtures entourant les terrains, qui servaient à contenir le bétail.

sous la rose», reflétait un sentiment répandu au XIXe siècle. Au lieu d'une nostalgie pour l'ancien régime français, le Je me souviens affiché sur les plaques de nos voitures exprimerait donc plutôt une certaine appréciation de la croissance que connut la province sous le régime britannique.

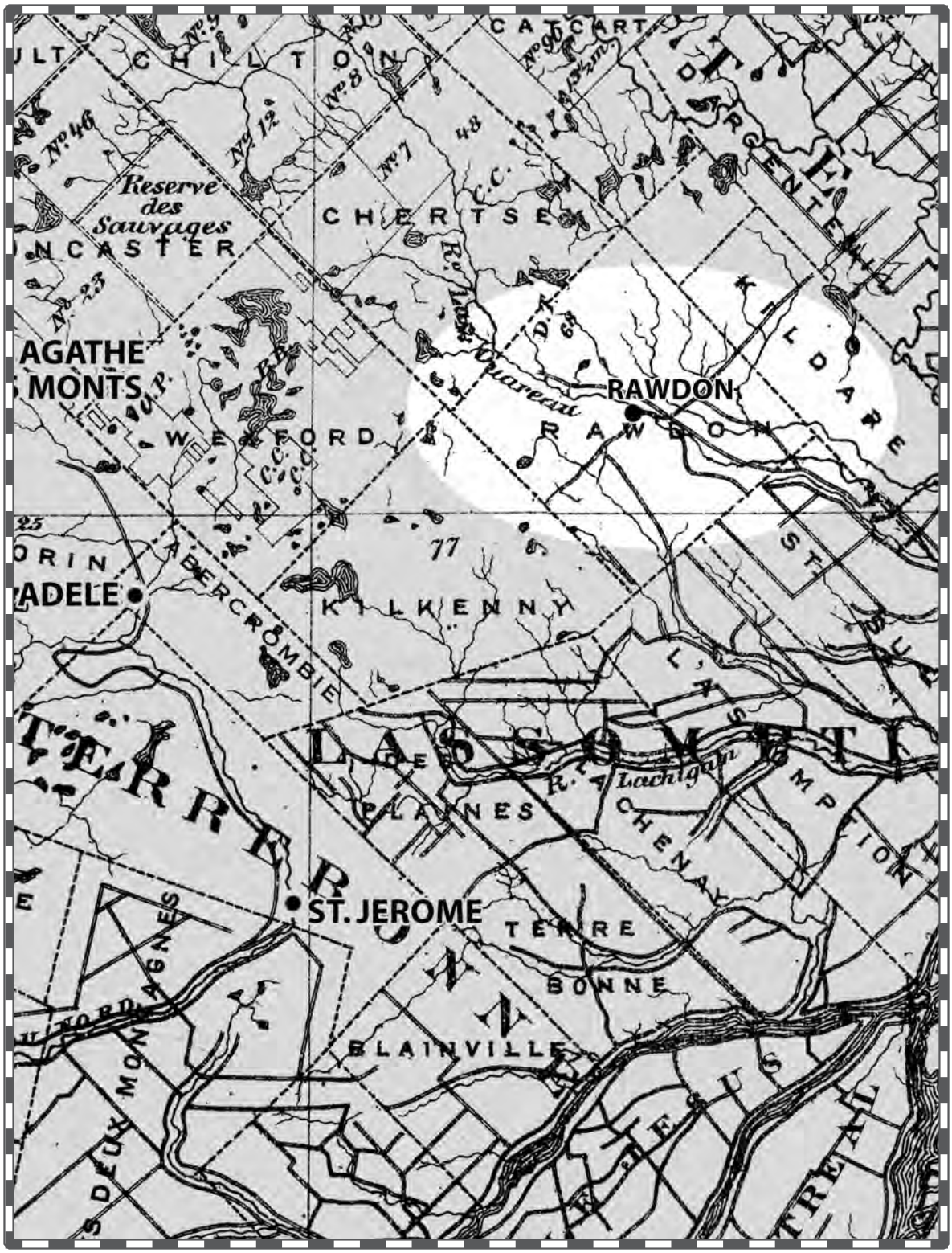
Dans cette vue du lac, prise sur la longueur, on voit que les champs des cultivateurs s'étendaient jusqu'au bord de l'eau, là où leurs vaches pouvaient s'abreuver.

On oublie aujourd'hui que les Canadiens de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle étaient des royalistes. Mieux valait à leurs yeux le roi d'Angleterre que l'absence de monarque. La monarchie et les titres qu'elle conférait signifiaient le prestige, alors que l'idée d'un pays sans roi à sa tête était encore au stade expérimental. La plupart des Canadiens, comme nous allons le voir, d'origine anglaise aussi bien que française, s'identifiaient davantage à l'état monarchique qu'au système républicain.

En 1879, la mission de Saint-Adolphe-d'Howard fut créée. Le nom d'Adolphe s'explique par la tradition voulant qu'une nouvelle paroisse prenne le nom du curé de la paroisse qui la parrainait, en l'occurrence, le père Adolphe Jodoin, curé de Saint-Sauveur-des-Monts. Comme dans le cas de nombreux autres villages, le bureau de poste, qui ouvrit en 1882, prit le nom de la paroisse. Quant au village, qu'on appela la municipalité du canton de Howard en 1883, il ne fut rebaptisé Saint-Adolphe-d'Howard qu'en 1939.

Bateaux amarrés au bord du lac Saint-Joseph.

Le château des Howard, à Henderskelfe, dans le Yorkshire, appartient toujours aux descendants des Howard. Il est ouvert au public depuis 1952. Néanmoins, le nom de Howard fait partie de notre patrimoine et de notre histoire. La petite histoire de l'ordre de la Jarretière ainsi que la devise qui apparaît sur nos plaques d'immatriculation nous appartiennent également.



CHILTON
CATCART
Reserve des Sauvages
CHERTSEY
AGATHE
MONTS
RAWDON
WEXFORD
KILDARE
ADELE
ABERCROMBIE
KILKENNY
LASSOMPTION
PLAINES
Lachigan
ST. JEROME
TERRE BONNE
BLAINVILLE

Rawdon

De tous temps, les gouvernants ont appelé des armées de jeunes gens sous les drapeaux et, une fois les batailles gagnées ou perdues, ont dû composer avec le groupe des survivants, les anciens combattants potentiellement mécontents. Les Romains réglaient le problème en leur donnant «du pain et des jeux» — de quoi manger et se distraire — jusqu'à ce qu'ils ne posent plus de menace ou encore jusqu'à ce que l'empire ait de nouveau besoin d'eux. Quant aux Britanniques, ayant pris possession, par la conquête, de vastes contrées pratiquement inhabitées, ils partageaient simplement le butin entre leurs vétérans. Rien d'étonnant, donc, à ce que nombre de premiers colons qui vinrent s'établir dans la région de Rawdon aient été des anciens combattants, ni qu'on ait nommé le canton en l'honneur de l'un d'eux — un homme dont l'ascension fulgurante du grade le plus bas au plus haut de l'armée inspira à ses hommes non seulement leur ardeur au combat, mais aussi leur désir de s'installer et d'élever leur famille dans un canton créé pour eux.

La rue principale est tranquille. Les lignes électriques sont bien visibles, mais il n'y a pas d'automobiles.

En 1771, l'année où Francis Rawdon s'engagea comme porte-étendard dans le 15e régiment de fantassins de Sa Majesté, une famine dévastait le Bengale (aujourd'hui le Bangladesh et le Bengale Occi-

dental), tuant le sixième de la population et augmentant la pression sur les ressources déjà sérieusement fragilisées de l'administration britannique.

Pour remédier à la situation, le gouvernement britannique imposa une taxe sur le thé, mesure destinée, à toutes fins pratiques, à subventionner la East India Company mais qui allait mener à une révolte de contribuables dans les colonies, (mieux connue sous le nom *Boston Tea Party*) et à la guerre d'indépendance américaine.

Un train de passagers quitte la gare de Rawdon.

Rawdon, alors une recrue de 17 ans, ayant le rang d'officier le plus bas, fut envoyé aux colonies avec son régiment pour combattre les rebelles américains. Il se distingua lors de la bataille de Bunker Hill et participa aux batailles de Brooklyn et de Whitehall. En 1778, à l'âge de 24 ans, il fut promu au grade de lieutenant-colonel et se vit confier le poste d'adjudant-général à la Force britannique en Amérique.

Le rôle d'adjudant-général équivalait à celui d'adjoint exécutif au commandant en chef de l'armée. Rawdon recruta un corps d'armée qu'il nomma les *Volunteers of Ireland*. En 1781, sa conduite sur le champ d'honneur lui valut de commander la garnison britannique lors de la bataille de Hobkirk's

Hill, près de Camden, en Caroline du Sud. Il se distingua par ailleurs en vainquant les forces, pourtant supérieures, du général américain Nathaniel Greene. Finalement, malade et épuisé, il fut rappelé en Angleterre, mais avant son départ, il vit à l'établissement d'un grand nombre de ses «volontaires d'Irlande», tant au Québec qu'en Nouvelle-Écosse.

Capturé par les Français pendant le voyage de retour, détenu à Brest puis libéré, Rawdon rentra dans sa patrie, où il fut récompensé d'un titre en 1783. En 1789, sa mère hérita de la baronnie de Hastings et, en 1793, à la mort de son père, il devint comte de Moira, dans le comté de Down, en Irlande du Nord.

En 1794, Rawdon fut rappelé sous les drapeaux et, à la tête de 7 000 soldats, combattit les Français en Flandre, servant avec distinction sous les ordres du duc d'York. Toujours soucieux du bien-être des personnes laissées à sa charge, comme il l'avait démontré en Amérique, et malgré ses lourdes responsabilités, il s'opposa publiquement à l'expulsion de locataires catholiques dans un des districts de Moira en 1796 et est reconnu, encore aujourd'hui, comme un grand défenseur des catholiques d'Irlande du Nord, dont il dénonça les persécutions.

Le canton de Rawdon fut nommé en son honneur en 1798 et compta parmi ses premiers colons de mystérieux immigrants irlandais

La plupart des villages étaient dotés d'un petit moulin comme celui-ci, équipé typiquement de turbines de 50 à 100 chevaux, selon le débit de la rivière. L'économie locale dépendait de ces moulins.

dont on raconte qu'ils occupaient leurs fermes illégalement. On peut imaginer que certains des locataires expulsés de Moira, après avoir émigré au Canada, aient choisi de s'établir dans un endroit nommé en l'honneur de leur champion en Irlande. Les terres, cependant, étaient destinées aux soldats irlandais et non aux locataires expulsés de Moira, de sorte qu'ils furent forcés de partir s'établir ailleurs.

Entretemps, en 1804 Rawdon fut nommé commandant-en-chef en Écosse, où il épousa Flora Mure Campbell, comtesse de Loudoun, et l'année suivante il fut nommé lord lieutenant d'Irlande. En 1806, à titre de membre du parti gouvernemental à la Chambre des Lords, il introduisit un projet de loi pour soulager l'endettement des pauvres.

Sir Francis et Lady Flora eurent trois filles et un fils, mais conformément à la coutume, l'épouse de Rawdon ne l'accompagna pas dans ses fonctions à l'étranger. Le prochain chapitre de la vie de Lord Rawdon commença en 1813, quand il fut nommé gouverneur général du Bengale et commandant en chef des forces armées en Inde. Dans ce nouveau poste, son premier défi fut d'assurer la sécurité de la frontière avec les Gurkhas et de conclure un traité avec le gouvernement du Népal. En 1814, il déclara la guerre aux Gurkhas lorsque ceux-ci, ayant été repoussés par les Chinois, décidèrent d'envahir un territoire contrôlé par la *East India Company*.

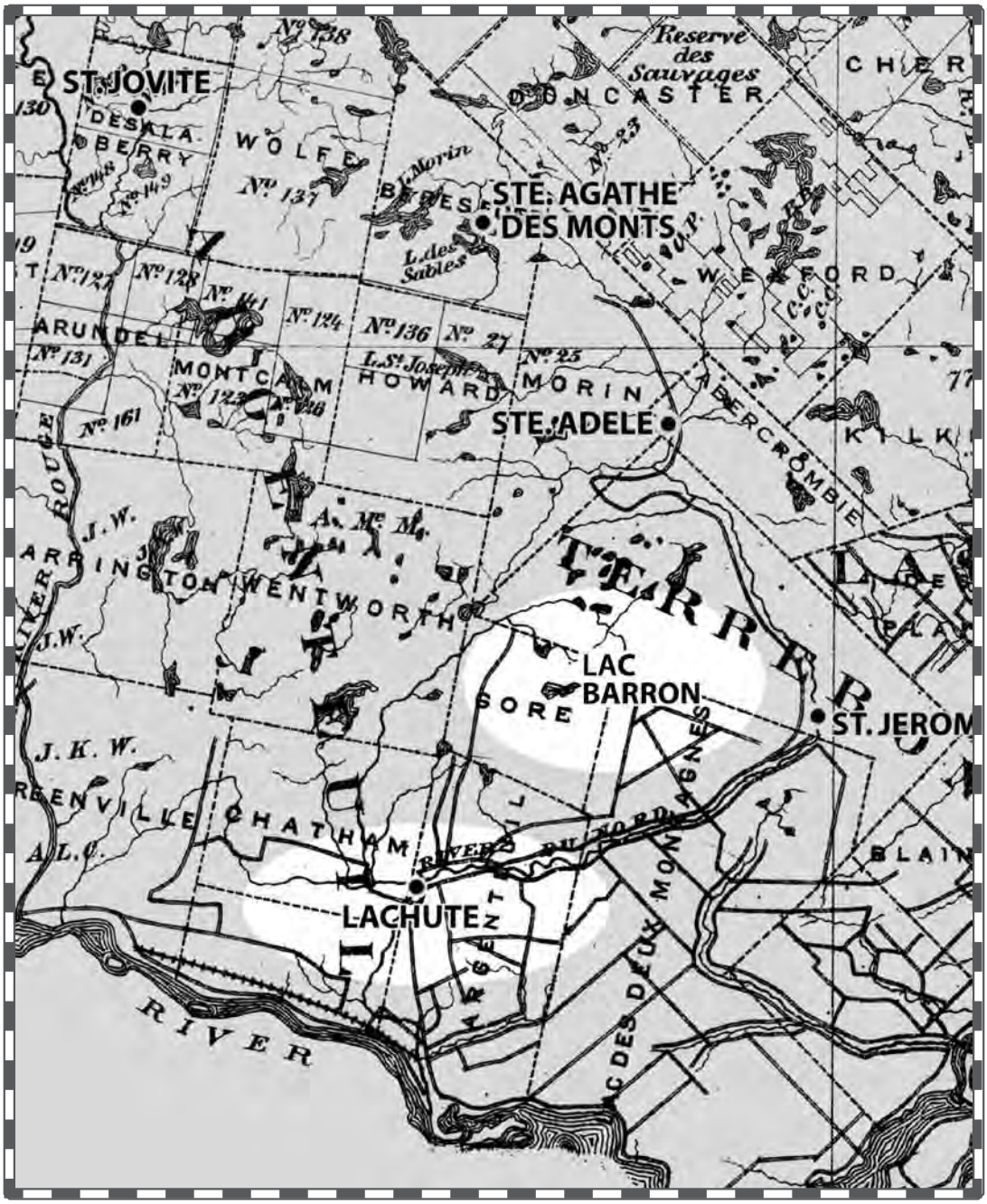
En ouvrant les hostilités sur un front d'un millier de kilomètres, Rawdon fit un pari audacieux, car un échec aurait encouragé de nombreux autres peuples de la région à se soulever contre les Britanniques. Au début, ceux-ci connurent des revers, mais dès 1816 ils conclurent une paix, d'abord avec les Gurkhas et, en 1817, avec le gouvernement du Népal, en reconnaissance de quoi Lord Rawdon, comte de Moira, fut fait marquis de Hastings. Néanmoins, pendant deux ans, Rawdon dut affronter deux ennemis de taille, comptant au total 200 000 combattants, avant de pouvoir établir une administration paisible en Inde. Par la suite, tout en assurant le contrôle de la route des Indes, il encouragea puis approuva l'acquisition du port de Singapour en mer de Chine.

Rawdon se montra moins habile dans l'exercice de ses fonctions une fois la paix revenue. Accusé de s'être approprié des fonds publics, il démissionna dans l'amertume et rentra en Angleterre, où il fut complètement innocenté. Néanmoins, sa réputation et son prestige étaient atteints et il n'avait pas les moyens de prendre sa retraite. À

70 ans, il accepta donc une affectation inférieure comme gouverneur de Malte. Il mourut deux ans plus tard, en 1826, à bord d'un navire qui l'amenait à Naples.

Bien qu'il ait promis à sa femme qu'ils partageraient le même tombeau, Rawdon fut enterré à Malte. Compte tenu de l'impossibilité, à cette époque, de transporter un cadavre sur de grandes distances, Rawdon ordonna qu'on ampute sa dépouille de la main droite, afin de la renvoyer en Angleterre pour être un jour enterrée avec son épouse. Cette dernière volonté fut respectée.

Aujourd'hui la municipalité de Rawdon compte l'une des sociétés d'histoire les mieux organisées de la région. C'est d'ailleurs de celle-ci que proviennent la plupart des détails du récit qu'on vient de lire. Même si les soldats irlandais ne sont plus parmi nous, leur souvenir perdure dans les noms de lieu, comme le chemin de Kildare Range, le lac Quinn ou le chemin du lac Morgan.


ST. JOVITE
STE. AGATHE DES MONTS
STE. ADELE
LAC BARRON
ST. JEROM
LACHUTE
Reserve des Sauvages
DONCASTER
WOLFE
DESALABERRY
ARUNDEL
MONTCALM
HOWARD
MORIN
WENTWORTH
ARRINGTON
GORE
CHATHAM
GREENVILLE
ABERCROMBIE
WEXFORD
TERREBONNE
RIVER
RIVER DU NORD
LAC DES DEUX MONTAGNES
L. des Sables
L. St. Joseph
A. Mc. M.
J. W.
J. K. W.
A. L. C.
Nº 138
Nº 137
Nº 127
Nº 128
Nº 141
Nº 124
Nº 136
Nº 27
Nº 25
Nº 131
Nº 161
Nº 123
Nº 126
Nº 23
Nº 148
Nº 149
130
77

Lachute ou comment le lac Barron reçut son nom

Lachute joua un rôle de premier plan dans l'établissement des premiers colons anglais dans les Laurentides, si bien que de nombreux chemins dans la région y mènent encore aujourd'hui. L'origine du nom n'en est pas mystérieuse pour autant. Les noms «rivière du Nord» et «La Chute» apparaissent sur des cartes remontant au régime français d'avant 1760 et la région fut désignée comme une seigneurie dès 1682. Il reste que les terres sur lesquelles s'élève la ville ainsi que ses alentours immédiats furent jadis connus comme la région de Lane's Purchase, et d'abord désignés officiellement comme la paroisse de Saint-Jérusalem.

Sous le système seigneurial, le seigneur louait sa propriété à des métayers et vivait du revenu de ses loyers. Or, même si les Britanniques n'avaient pas aboli le système seigneurial, leur politique privilégiant la vente des terres influença la gestion des seigneuries, de sorte que certains seigneurs se mirent à vendre des lots. C'est ainsi que, vers les années 1790, en rendant visite à sa sœur et à son beau-frère à Carillon, Jedediah Lane, voyant l'occasion de faire une bonne affaire, décida d'acheter une terre le long de la rivière des Outaouais dans le but de la revendre. En apprenant que le lopin qu'il convoitait était

Le pont Barron (Barron Bridge), construit en 1892 par les frères Joss, contracteurs à Lachute, qui fournissaient le bois pour de nombreux projets de construction. Plus tard le nom fut changé de Barron Bridge à Barron's Bridge.

déjà en grande partie vendu ou loué, il se contenta donc d'un grand terrain qui s'étendait des deux côtés de la rivière du Nord, situé aux environs de la chute qui depuis a donné son nom à la ville. C'était un choix stratégique, car les rivières constituaient alors les principales voies de transport.

Lane, qui était originaire de Jericho, au Vermont, une municipalité perchée très haut dans les Green Mountains, offrit de partager sa terre avec les gens de son village natal et les fit venir des États-Unis. Jericho n'étant pas une région agricole, les montagnards qui en arrivèrent ne venaient pas pour défricher les terres fertiles qui s'abritaient sous la frondaison touffue de la forêt millénaire. Ils venaient pour les arbres, et pendant la douzaine d'années qui suivit leur arrivée, ils abattirent et brûlèrent tous les bois alentour, tirant des cendres leur principal revenu en produisant de la potasse à base de bois dur.

Pour produire de la potasse, on utilisait les cendres obtenues en brûlant le bois d'érable et de hêtre, en y ajoutant de l'eau, ce qui donnait une liqueur que l'on faisait ensuite évaporer dans des chaudrons en fer jusqu'à formation de cristaux de lessive. Ceux-ci étaient alors expédiés par voie d'eau, vendus au plus offrant, et servaient

La rivière du Nord, à l'ouest de Lachute. Les cheminées de la Wilson Paper sont à peine visibles en arrière-plan.

finalement à blanchir les tissus. Afin de rentabiliser le procédé, il fallait produire beaucoup de lessive, ce qui nécessitait l'abattage et l'incinération d'une énorme quantité d'arbres. Ce fut ainsi qu'en très peu de temps, le besoin constant d'argent des nouveaux colons, qui cultivaient un peu de maïs et de pommes de terre mais n'avaient pas les compétences requises pour établir des fermes durables, entraîna le défrichage complet de la forêt.

Certes, leurs techniques rapportaient de l'argent, mais ils avaient tant de mal à se ravitailler que, sur une période de 10 ans se terminant en 1811, le prix du porc quadrupla. Les colons étaient censés fonder des homesteads, regroupant quelques fermes qui, en théorie, se multiplieraient pour former de vrais villages. Mais ne nourrissant pas de projets à plus long terme et ignorant tout du Bas-Canada, bon nombre de ces nouveaux-venus n'avaient pour but que d'extraire le plus d'argent possible, le plus vite possible, des majestueuses forêts qui les entouraient, de sorte qu'ils les réduisirent en cendres et qu'aujourd'hui il n'en reste rien. En 1807, le capitaine James Murray, propriétaire de la seigneurie d'Argenteuil, fut forcé, afin de percevoir ses loyers seigneuriaux, d'intenter une poursuite contre les résidents américains de Lane's Purchase et en 1810, le reste de la communauté succomba à la famine.

Quand Thomas Barron arriva à Lachute en 1809, un grand nombre de colons américains s'empressèrent de lui vendre leurs terres défrichées. Quand la guerre de 1812 éclata, ceux qui se considéraient encore américains en profitèrent pour partir, en emportant ce qu'ils pouvaient. Ceux qui restèrent et qui s'étaient adaptés à leur nouvel environnement, formèrent le cœur de ce qui depuis est devenu Lachute.

Trouvant une communauté en plein déclin, Barron, d'emblée, fut néanmoins séduit par les possibilités qu'il entrevit. Dès son arrivée en Amérique du Nord, habitant chez son oncle, à Hawkesbury, il avait épousé Eliza Hastings, la soeur d'un habitant de Lachute qui avait réussi. Aussi peut-on imaginer qu'une fois établi à Lachute, il n'eut pas de mal à obtenir des contrats et qu'il récolta vite des appuis dans la région. Par la suite, il encouragea ses compatriotes à venir d'Écosse pour appliquer leur savoir et leurs techniques agricoles aux champs criblés de souches abandonnées que les Américains avaient laissés.

Le marché était inondé de propriétés de ce genre, si bien que les

prix étaient raisonnables. Les Écossais des Lowlands avaient développé certaines techniques et stratégies de culture, en partie sous l'égide de Lord Kames qui, pendant des années, avait exhorté les grands propriétaires terriens écossais à encourager l'expérimentation et l'innovation

Une vue pittoresque de la rue Principale, à Lachute.

dans l'exploitation agricole. Kames était un écossais adepte de l'esprit des Lumières, à une époque qui vit de profonds bouleversements sociaux dans les Lowlands d'Écosse. Grâce à un bon système d'éducation et à l'application des idées de John Locke et d'autres, l'Écosse avait alors une des populations les mieux adaptées de Grande-Bretagne. Ces agriculteurs avaient les compétences nécessaires pour convertir les terres fertiles de la région de Lachute en fermes prospères et Barron savait comment les inciter à venir.

Bien que Barron n'ait pas «fondé» Lachute, sa famille, originaire du Morayshire dans les Lowlands écossais, joua une rôle de premier plan dans le développement de la ville. G.R. Rigby, dans son livre *A History of Lachute* écrit que, «...if Jedediah Lane was the founder of Lachute, Lieutenant Colonel Thomas Barron was its first squire[1].» («... si Jedediah Lane fut le fondateur de Lachute, le lieutenant-colonel Thomas Barron en fut le premier seigneur et maire.») Le centre de la ville de Lachute s'élève aujourd'hui sur les terres dont il se porta

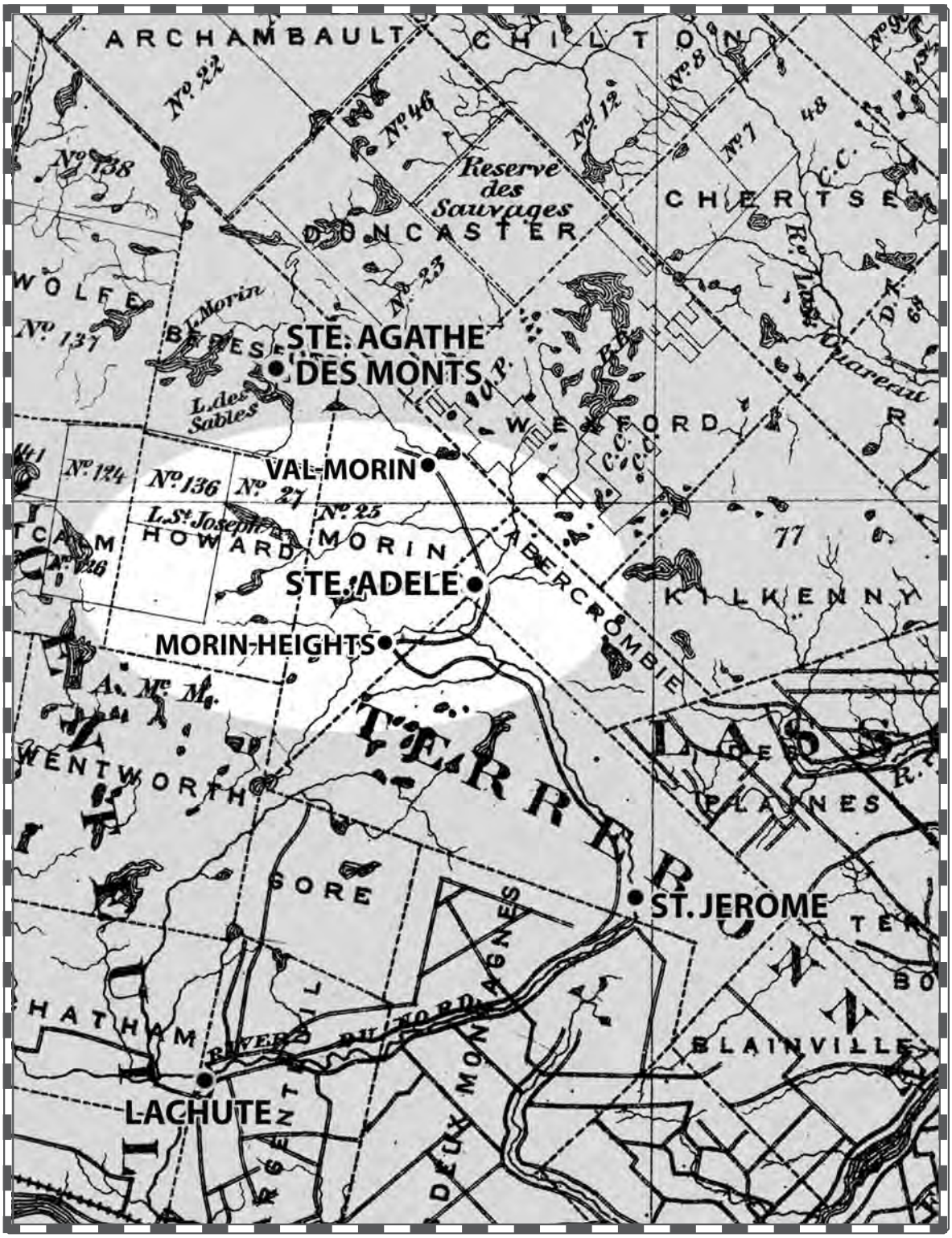
[1] Le terme *Squire* n'a pas d'équivalent en français et signifie un notable qui combine les fonctions de grand propriétaire foncier, de maire et de juge de paix.

jadis acquéreur.

Entre autres faits marquants, Barron s'engagea dans la milice pendant la guerre de 1812 et fit ses preuves comme militaire, pour finir lieutenant-colonel. Après la guerre, son influence accrue lui valut d'être nommé juge de paix et plus tard agent de la Couronne pour les régions avoisinantes de Chatham, Wentworth, Gore, Morin et Howard.

Parmi ceux qui suivirent Thomas Barron au Canada fut son frère John. Thomas et sa femme Eliza étaient sans enfant, mais John avait deux fils, dont l'aîné, aussi nommé Thomas, vint au monde peu de temps après l'arrivée de ses parents à Lachute. Le jeune John suivit les traces de son oncle Thomas, occupant d'importantes fonctions dans la société de Lachute dont il finit par devenir maire. Il eut 12 enfants, ce qui assura la postérité du clan Barron à Lachute.

En 1864, à la mort du colonel Thomas Barron, les colons écossais et irlandais de la région de Gore nommèrent le lac Barron en son honneur. Par ailleurs, nombre de rues dans le vieux quartier de Lachute, comme les rues Thomas, Robert, Mary, Barron, Henry et Sydney, portent les noms des neveux et nièces de celui-ci et entretiennent le souvenir de cette famille influente.


ARCHAMBAULT
CHILTON
Reserve des Sauvages
DONCASTER
CHERTSE
WOLFE
STE. AGATHE DES MONTS
WEXFORD
VAL-MORIN
HOWARD
MORIN
STE. ADELE
ABERCROMBIE
KILKENNY
MORIN-HEIGHTS
TERREBONNE
LAC DES PLAINES
WENTWORTH
GORE
ST. JEROME
CHATHAM
RIVERS DU NORD
BLAINVILLE
LACHUTE
DEUX MONTAGNES

Sainte-Adèle, Morin-Heights et Val-Morin

L'origine des noms de Sainte-Adèle, Morin-Heights et Val-Morin a une importance profonde pour l'histoire du Canada.

La colonie de la Nouvelle-France s'est développée comme si elle faisait partie intégrante de la France rurale, alors que les colons anglais se percevaient comme ayant fui l'Europe, à la recherche d'un continent nouveau où ils pourraient vivre en liberté et réaliser leurs rêves. Quand les Britanniques prirent le contrôle des possessions françaises, ils découvrirent qu'ils avaient fait l'acquisition d'un morceau d'Europe — bien ancré dans ses habitudes et tenant mordicus à ses traditions et à ses préjugés européens. Comme leurs voisins autochtones, les Canadiens-français assistèrent, impuissants, à l'arrivée massive de nouveaux-venus, tous en compétition pour s'approprier les ressources que les habitants considéraient comme les leurs. Pendant les premières décennies qui suivirent la Proclamation de Québec, en 1763, la portion ouest de la colonie se peupla rapidement de non-catholiques d'expression anglaise, au point que les Français risquaient de devenir une minorité dans leur propre pays, comme les peuples autochtones avant eux. Précisément 28 ans plus tard, la colonie fut scindée en deux et la majorité française fut réaffirmée, quoique dans une colonie plus petite, appelée Bas-Canada.

«Sainte-Adèle — Le broyage du lin en 1927»

En même temps, les Français instruits s'informaient sur la république américaine, sur son fonctionnement, et commençaient à absorber les idées ainsi que les idéaux de la république française. Dès la génération suivante, de jeunes intellectuels envisagèrent la possibilité que des changements semblables se produisent ici et bientôt firent cause commune avec des colons anglophones, comme eux épris du modèle républicain. En 1820, la ville de Montréal connaissait une période de croissance rapide, sous la poussée de l'exode rural et de l'immigration provenant de pays européens dévastés par la guerre. La nouvelle ère industrielle occasionnait une remise en cause des vieilles structures européennes et coloniales, tandis que le Nouveau Monde attirait les pauvres, les sans-espoir et les ambitieux de toutes sortes. Les ports étaient pleins et il n'y avait pas de logements salubres où héberger les nouveaux arrivants. Les Canadiens-français, aux prises avec les mêmes pénuries et la même concurrence, arrivaient dans les grands centres, souvent désavantagés par la langue.

Le gouvernement était formé d'un gouverneur, nommé par le parlement britannique et recevant les avis des conseils exécutif et législatif, l'un et l'autre dominés par des hommes d'affaires britanniques proches du pouvoir. L'assemblée élue représentait la voix du peuple, mais elle aussi n'avait qu'un pouvoir consultatif. Cette assemblée avait moins d'influence, par rapport aux conseils exécutif et législatif, qu'un syndicat face à la direction de l'usine. Ce n'était pas une démocratie au sens moderne du terme.

L'Assemblée, un peu comme aujourd'hui, était composée de partis, dont celui des Patriotes, appelé à l'origine le parti Canadien et qui tentait de réunir les Français instruits et d'autres personnes de tendance républicaine. En 1826, le journal La Minerve, l'organe du parti, fut lancé à Montréal.

La rébellion de 1837, qui survint peu après, n'était pas un affrontement entre le Québec et le gouvernement fédéral. Dans le Haut-Canada comme dans le Bas-Canada, les rebelles partageaient des objectifs et tactiques semblables. Le chef du mouvement de la Réforme dans le Haut-Canada s'appelait William Lyon Mackenzie. Même Joseph Howe, en Nouvelle-Écosse, contestait l'autorité coloniale.

La tâche d'unir les différentes factions des Patriotes revint à un chef charismatique, Louis-Joseph Papineau. Ce dernier, qui était aussi

seigneur de la Petite Nation, près de ce qui est auhourd'hui Montebello, n'était pas un homme comme les autres. Son grand-père avait été cultivateur, mais son père s'était fait arpenteur et était devenu un notaire prospère, avec les moyens d'acheter une seigneurie appartenant à l'Église catholique. Papineau connaissait les deux côtés de la médaille sociale, mais il n'en demeure pas moins qu'il bénéficia énormément de la prospérité qui avait permis à sa famille de se hisser au sommet de la société. Il avait tant de cordes à son arc qu'il pouvait tout aussi facilement se présenter comme républicain ardent que comme seigneur, avocat, politicien ou petit-fils de fermier, selon les besoins du moment, et sa popularité était telle que des chansons étaient régulièrement écri-

Montebello, qui abrite le Seigniory Club du Canadien-Pacifique, s'élève aujourd'hui sur l'emplacement de l'ancienne seigneurie de Louis-Joseph Papineau. Républicain et admirateur de Thomas Jefferson, celui-ci nomma «Montebello» sa propre demeure avoisinante, en s'inspirant de Monticello, la célèbre maison de Jefferson à Charlottesville, en Virginie.

tes sur lui. Même la chanson *C'est la faute du fédéral*, popularisée par le duo de chanteurs humoristes anglophones Bowser and Blue, s'inspirait d'une chanson des années 1830 intitulée «C'est la faute à Papineau».

Aujourd'hui, quand on parle de cette époque, le nom de Papineau domine notre souvenir, mais on oublie que l'un des véritables piliers du mouvement était Augustin-Norbert Morin, un autre avocat. De famille modeste, celui-ci aurait sans doute mené une vie tranquille

de cultivateur conformiste, si sa santé le lui avait permis, au lieu de quoi il fonda le journal La Minerve, dont il fut le rédacteur en chef, et fut l'auteur des 92 Résolutions, une série de revendications faites au parlement britannique et que l'on associe à cette époque presque aussi souvent que Papineau lui-même.

En 1832, alors que Papineau remuait ciel et terre pour faire en sorte que l'Assemblée s'exprime d'une même voix, une pandémie de choléra, qui avait éclaté au Bengale en 1826 pour se répandre autour du monde, arriva à bord de navires transportant des immigrants irlandais. La maladie, qui avait tué 32 000 personnes en Angleterre et 25 000 en Irlande, allait emporter 6 000 âmes dans le seul port de Montréal.

Certains radicaux français accusèrent les Anglais d'avoir sciemment causé l'épidémie et la xénophobie s'empara des esprits. Dans une telle atmosphère, Papineau parvint à unir les récalcitrants et en 1834 l'Assemblée vota les 92 Résolutions. Le gouverneur, Lord Matthew Whitworth-Aylmer, favorable aux Patriotes, leur offrit de sérieuses concessions mais le parti, insistant qu'il en fallait encore plus, se scinda en deux pour former, d'une part, un noyau de radicaux et, de l'autre, une opposition aussi désunie que peu nombreuse.

Au même moment, une décision du gouvernement américain présidé par Jackson déstabilisa le monde des affaires, quand celui-ci refusa de renouveler le mandat de sa banque centrale, forçant la monnaie américaine à flotter jusqu'à ce qu'elle trouve son niveau. Pour la première fois, l'économie mondiale subissait les contre-coups de décisions prises à Washington. De nombreuses institutions avaient investi dans des entreprises américaines, sur des garanties de la banque centrale, en l'absence desquelles la confiance des investisseurs se dissipa rapidement. Tout le système bancaire fut remis en question, ce qui entraîna l'effondrement de la confiance dans les banques et dans la monnaie, tant aux États-Unis que dans les colonies du nord, et fit subir aux investisseurs britanniques des pertes importantes.

À Montréal, les prix se mirent à fluctuer au jour le jour, de sorte que la crise financière aggrava les problèmes quotidiens d'une population déjà aux abois. La confiance envers les marchés dépendait des sentiments personnels que vous inspirait le courtier avec qui vous faisiez affaire. Pour essayer de stabiliser les cours, deux entreprises res-

pectées, la compagnie Molson de Montréal et la compagnie Hart de Trois-Rivières imprimèrent l'une et l'autre des dollars avec le nom et l'emblème de leur compagnie respective.

On sourit, en imaginant toute la colonie soudain obligée de se convertir aux normes d'une brasserie, avec la bouteille de bière comme unité de base pour mesurer la valeur de tout le reste. «D'accord, je vous donne deux bières contre cette miche de pain, mais il faudra me rajouter un concombre avec ça!» En réalité, ces deux familles avaient des intérêts dans des entreprises de plusieurs autres secteurs, notamment les banques et les transports. Les dollars qu'elles imprimaient étaient facilement échangeables contre les produits et services qu'elles-mêmes fournissaient, de sorte que de là, la confiance rayonna, jusqu'à ce que d'autres commerces acceptent d'échanger leur monnaie.

Toutefois, même si cet argent parvenait à circuler, les tensions n'en demeuraient pas moins élevées. Mais ce fut finalement une assemblée à Saint-Charles en 1837 qui mit le feu aux poudres, quand les chefs du parti des Patriotes perdirent le contrôle de la situation. Le premier affrontement eut lieu à Longueuil, puis d'autres éclatèrent

Entre l'époque de Morin et celle dont date cette photo, le changement le plus significatif fut l'ajout des lignes électriques.

à Saint-Denis, à Saint-Eustache et à Saint-Charles, mais quand Morin, dans l'espoir de calmer les esprits, arriva sur les lieux de l'une de ces batailles, il ne réussit qu'à se faire arrêter lui-même. Quand la poussière retomba, 350 personnes avaient perdu la vie au Bas-Canada, tandis que dans le Haut-Canada, l'issue des combats ne fut guère plus heureuse. Papineau prit la fuite aux États-Unis, accompagné, aux dires de certains, par un bûcheron gigantesque et tapageur, qui devint le myhtique Paul Bunyan de la légende américaine.

Cette révolte, qui allait passer à l'histoire comme la Rébellion de 1837-38, ne se termina pas là. Les Patriotes avaient fait cause commune avec William Lyon Mackenzie et le parti de la Réforme du Haut-Canada et les soulèvements qui suivirent furent coordonnés entre les deux groupes. Dans le Haut-Canada, la répression fut impitoyable. Lors d'une bataille près de Fort Wellington en 1838, 220 personnes perdirent la vie avant que les Patriotes soient faits prisonniers. Neuf d'entre eux furent pendus pour leurs convictions et un grand nombre furent envoyés au bagne en Australie, pour n'en jamais revenir.

Dans le Bas-Canada, une armée sous les ordres du Dr Robert Nelson, un des plus radicaux parmi les leaders des Patriotes, s'assembla aux États-Unis en prévision d'une invasion. Nelson se déclara président de la république du Bas-Canada, mais bientôt vit ses milliers de partisans bien armés fondre comme neige au soleil jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus que quelques centaines. Leur dernière bataille, à Odelltown, près de Rouses Point, fut une débâcle.

Augustin-Norbert Morin, plus réticent et plus discret, fut néanmoins, lui aussi, un des héros de cette époque. Idéaliste et poète à ses heures, il ressurgit au gré des évènements comme un bouchon au fil d'un courant puissant. Arrivé avec Papineau à Saint-Charles au milieu de la bataille, pour essayer de convaincre leurs supporters de déposer les armes, il fut arrêté dans la confusion mais vite libéré, à temps pour apprendre qu'un mandat d'arrestation l'accusant de haute trahison avait été émis contre lui. Bien qu'incité à fuir la colonie, il demeura caché pendant quelque temps, mais finit par se rendre. Il fut détenu pendant dix jours et ensuite libéré.

Morin, qui avait fait son stage auprès de Denis-Benjamin Viger, un avocat important à Montréal, fut admis au barreau en 1828. Pendant cette période, il œuvra aux côtés de Papineau, Viger, Duvernay

et les autres membres fondateurs du parti des Patriotes. Il vendit La Minerve à Ludger Duvernay, pratiquement le jour de sa fondation, n'ayant pas suffisamment le sens des affaires pour gérer le journal, mais en demeura le rédacteur en chef. C'est à ce titre qu'il suivit les travaux du parti des Patriotes et de l'Assemblée, auxquels il participa, et finit par s'y faire élire. Une fois député, il donna son appui à Papineau, qui revendiquait un gouvernement pleinement élu et la laïcisation des écoles — revendications qui aujourd'hui nous semblent aller de soi mais qui, à l'époque, étaient considérées comme radicales.

Après la violence des soulèvements et le départ de Papineau, Morin se rangea du côté de ceux qui cherchaient un compromis et, faisant cause commune avec Louis-Hippolyte Lafontaine et Robert Baldwin, donna son appui au nouveau gouvernement qu'ils instaurèrent. Les deux Canadas étaient maintenant gouvernés par une seule administration et le Canada-français, nouvellement pourvu d'une Assemblée élue, aux pouvoirs accrus, venait de prendre sa place à la table gouvernementale.

Morin fut tour à tour président de l'Assemblée et commissaire des Terres de la Couronne dans le nouveau gouvernement, ce qui lui

«Vue générale du village de Sainte-Adèle». Les mots «Vois-tu Hervé?» sont écrits au coin supérieur gauche. Le dénommé apparaît assis sur le rocher en avant-plan.

fournit l'occasion de lancer un projet de colonisation, centré sur la rivière du Nord et conçu pour tenter d'enrayer l'exode des Canadien-français des régions rurales vers les petites villes industrielles de la Nouvelle-Angleterre. Il mit sur pied une ferme expérimentale, consacrée à la culture de la pomme de terre, et construisit des routes et des moulins. N'ayant jamais brillé comme gestionnaire, il lui arriva de faire de mauvais placements, notamment dans des projets de chemin de fer qui n'aboutirent à rien, mais il n'en demeure pas moins que le but qu'il visait par toutes ses actions était de faire avancer son projet de colonisation.

«Bas du village de Sainte-Adèle». Il y avait peu d'arbres à cette époque où les cultivateurs tentaient d'exploiter le sol infertile.

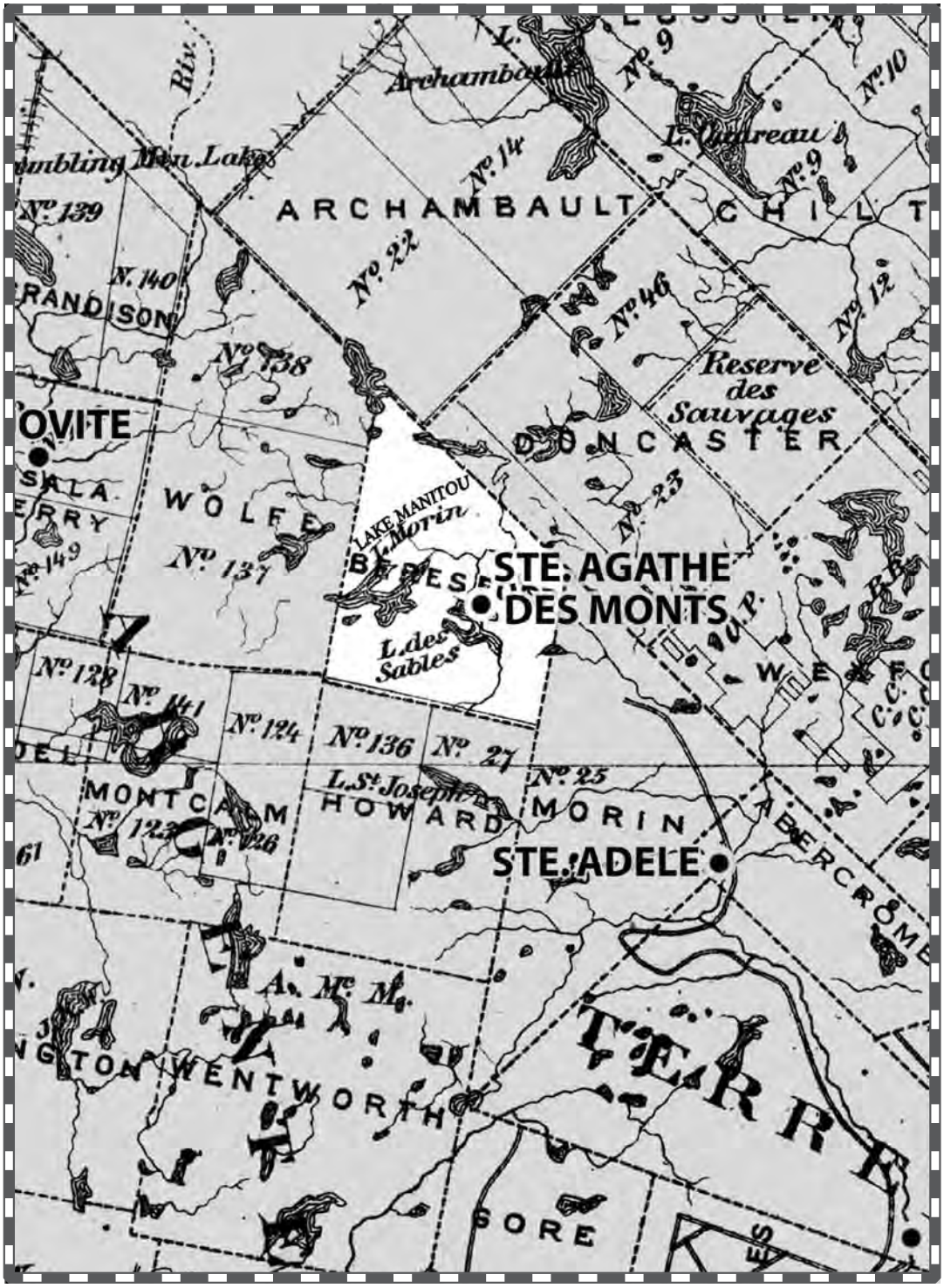
Morin s'illustra particulièrement dans le rôle de président de l'Assemblée, poste qu'il occupa de 1848 à 1851 avec un calme et une impartialité qui lui valurent la confiance et le respect de ses adversaires autant que de ses alliés. Il fut président à l'époque de l'incendie du Parlement, à Montréal, en 1849, quand des protestataires anglais en colère mirent le feu à l'édifice, parce qu'ils considéraient que le gouvernement faisait trop pour satisfaire les francophones. Alors même que s'embrasaient les rideaux et que la Chambre se remplissait de fumée, Morin exigea et obtint un vote de clôture, avant de permettre qu'on évacue les lieux. Le sinistre obligea le parlement à se transporter

à Kingston, et en fin de compte à Ottawa.

Morin n'avait pas un grand charisme et eut de nombreux détracteurs. À une époque où l'influence d'un homme était en partie jugée à la taille de sa bibliothèque, Morin possédait une telle prépondérance d'ouvrages sur les sciences naturelles et l'agriculture que sa crédibilité en tant qu'avocat fut remise en question. Il n'en fut pas moins premier doyen de la faculté de droit de l'université Laval, ministre du Canada-Uni dans le cabinet de Lafontaine-Baldwin, fonction qu'il exerça de 1851 à 1854, et plus tard co-premier-ministre des gouvernements Hicks-Morin et McNab-Morin. Nommé juge en 1855, il fit partie de la Cour Spéciale qui démantela le régime seigneurial. Il fut également l'un des auteurs du Code Civil du Bas-Canada, qui fut l'une des grandes réalisations de son temps.

Depuis sa jeunesse, alors qu'il était encore étudiant, jusqu'à sa mort, il fut dit de Morin qu'il venait toujours en aide à ceux qui se trouvaient dans le besoin, même parfois à ses propres dépens. Il n'eut pas d'enfants et géra mal sa fortune, comme si, pour prouver son dévouement au bien commun, il avait fait vœu de pauvreté. Quand les colons, nouvellement établis grâce à lui, voulurent donner à leur village des Laurentides le nom de Morinville, il s'y opposa. Ils optèrent donc pour celui de Sainte-Adèle, en l'honneur de l'épouse de Morin, dont le nom de jeune fille était Adèle Raymond. Pour sa part, le nom Morin se retrouve dans le canton de Morin, les villages de Val-Morin et Morin-Heights (appelé à l'origine Morin Flats), la paroisse de Saint-Norbert, à Val-Morin, la rue Morin, à Sainte-Adèle, et le boulevard Morin, à Sainte-Agathe-des-Monts. Quant à son épouse, elle a peut-être donné une seconde fois son nom, cette fois au lac Raymond, également à Val-Morin.

Atteint de rhumatisme dès l'enfance, Morin, toute sa vie, endura de grandes souffrances. Travailleur acharné, il pressa ses co-auteurs de terminer la rédaction du Code Civil comme s'il obéissait à une échéance personnelle, si bien que le travail fut complété avant sa mort, en 1865, à Sainte-Adèle. Il était âgé de 61 ans. Morin fut l'un des grands intellectuels du Bas-Canada et joua un rôle de premier plan lors d'une des périodes les plus marquantes de notre histoire.


ARCHAMBAULT
Nº 22
Nº 14
Nº 9
Nº 10
Nº 139
N. 140
Nº 138
Nº 46
Nº 12
Reserve des Sauvages
DONCASTER
Nº 23
WOLFE
Nº 137
LAKE MANITOU
L. Morin
STE. AGATHE DES MONTS
L. des Sables
Nº 128
Nº 141
Nº 124
Nº 136
Nº 27
Nº 25
MONTCALM
L. St Joseph
HOWARD
MORIN
STE. ADELE
ABERCROME
A. Mc. M.
WENTWORTH
TERRE
SORE

Le canton de Beresford

Le canton de Beresford, bien que peuplé à l'origine par des cultivateurs canadiens-français pacifiques, doit son nom à un héros de guerre anglais, qui consacra sa carrière à combattre Napoléon et qui ne mit jamais les pieds au Canada.

Le lac des Sables, vu d'une maison de ferme sur la montagne.

Le canton, qui comprend Sainte-Agathe-des-Monts, est situé sur un haut plateau, au sud de la moraine Saint-Narcisse, et comprend quelques-uns des cours d'eau qui forment la source de la rivière du Nord. Même s'il est probable que les Algonquins Weskerinis et certains groupes de Montagnais y aient chassé, il semble que cette région soit demeurée inhabitée, depuis la dernière glaciation jusqu'à l'arrivée des premiers colons, sous l'impulsion d'Augustin-Norbert Morin, au cours des années 1850. Plus élevé que les cantons avoisinants au sud et à l'ouest, dépourvu de voies navigables et doté du sol mince et pauvre laissé par le retrait des glaciers, il souffre aussi, en raison de l'altitude, d'une saison cultivable beaucoup plus courte qu'ailleurs.

Les premiers colons y découvrirent une forêt inexplorée, riche en pins et en érables, ainsi que des lacs à l'eau pure et claire, frétillants de

truite. Cependant les techniques agricoles qu'ils possédaient étaient mal adaptées à un sol aussi pauvre et à une saison estivale aussi brève. Néanmoins, ils s'entêtèrent, abattant la forêt et brûlant les arbres, pour vendre le résidu sous forme d'engrais, à raison de quelques sous aux cent livres. Bientôt il ne leur resta plus pour survivre que le sol infertile et la saison de la pêche. Ces gens robustes et indépendants étant des catholiques et plus portés, pour nommer leur colonie, à s'inspirer de leurs prêtres qu'à obéir aux diktats d'une bureaucratie lointaine, ils appelèrent leur paroisse Sainte-Agathe-des-Monts. Et à mesure que les champs étaient abandonnés et que la forêt reprenait lentement ses droits, peu d'entre eux se seraient souciés de l'homme dont leur canton portait le nom, et encore moins de l'héritage qu'il laissait.

Des skieurs «sur la piste de la montagne de l'ours» dominant Sainte-Agathe. Les grandes étendues de neige à découvert montrent la quantité de forêt abattue.

Le général William Carr de Beresford avait 84 ans quand le canton de Beresford fut baptisé en son honneur, en 1852. Il mourut deux ans plus tard, sans jamais voir la majestueuse forêt qui allait subir un si triste sort. Fils illégitime de George De La Poer Beres-

L'église de la paroisse de Sainte-Agathe-des-Monts, dont le nom s'imposa, de préférence à celui de Beresford, quand la municipalité fut créée.

ford, premier marquis de Waterford, en Irlande, et d'une mère inconnue, William s'engagea dans l'armée britannique à l'âge de 17 ans. Lord George eut deux enfants de femmes différentes, avant de se marier et d'avoir sept autres enfants légitimes.

La coutume voulait que les rejetons illégitimes de la noblesse soient faits officiers de l'armée, où ils étaient essentiellement laissés à eux-mêmes. Ces grades d'officier n'étaient pas accordés en fonction du mérite de la personne concernée, mais devaient être achetés, par ceux qui en avaient les moyens, et il est possible que ce soit le marquis qui ait déboursé pour que William Carr devienne officier. La preuve en est que le demi-frère aîné de William Carr, qui était né dans les mêmes circonstances que lui, obtint aussi un titre de son vivant, après s'être distingué comme officier de marine.

Beresford révéla ses capacités lors de la bataille de Toulon, en 1793, une bataille que les Anglais perdirent et à l'issue de laquelle le capitaine Napoléon Bonaparte fut promu général, en reconnaissance de sa victoire. Pour contrer la montée de Napoléon, les Anglais renforcèrent leur flotte navale, de sorte qu'ils durent aller de plus en plus loin chercher des arbres pour construire leurs navires. Ainsi débuta un processus qui allait entraîner, à plus long terme, la disparition de forêts comme celle du canton de Beresford.

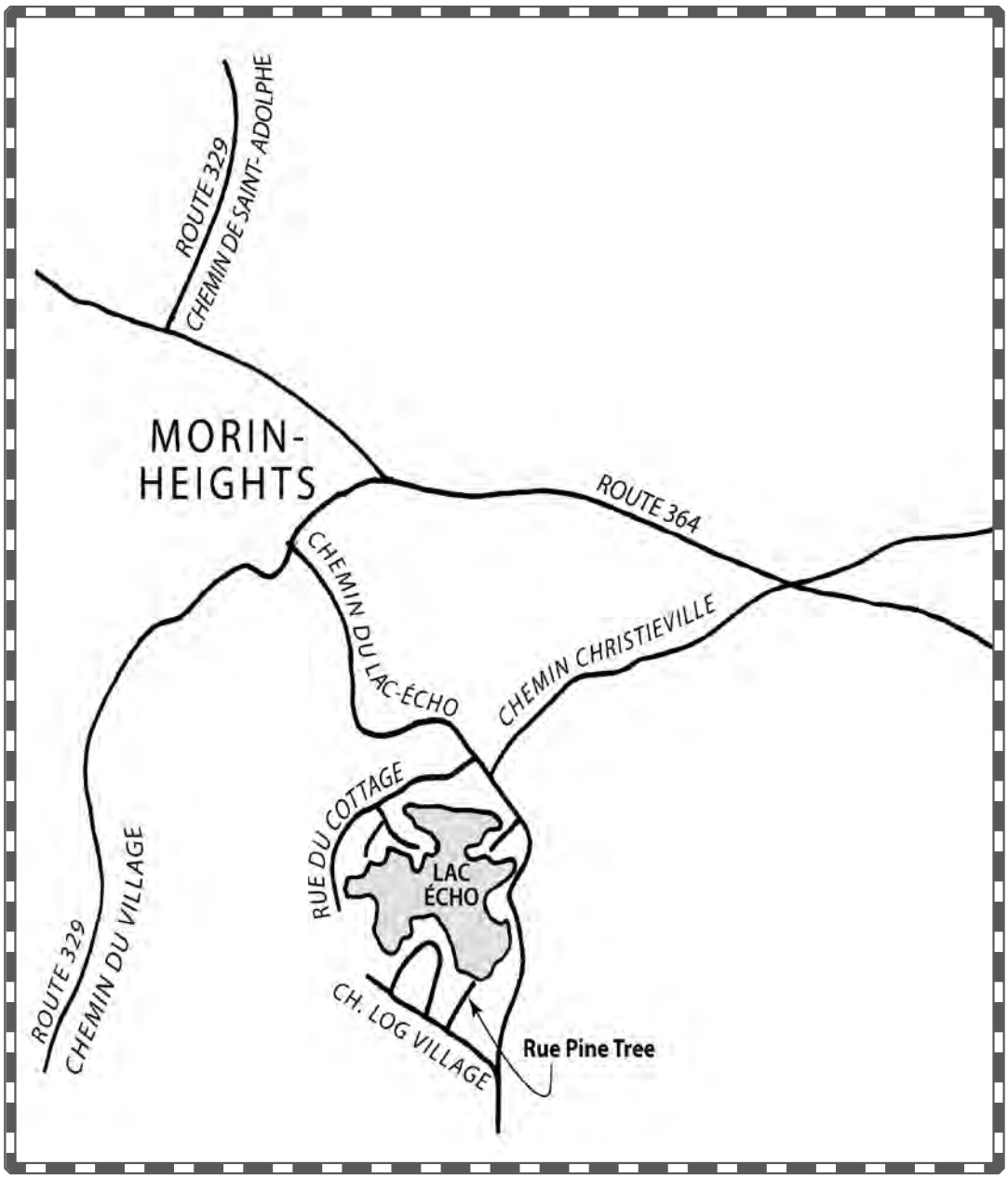
Beresford fut membre d'une génération de soldats déterminés qui, en dépit de revers et malgré leurs blessures (il avait perdu un œil), consacrèrent leurs carrières à combattre Napoléon. Il servit en Nouvelle-Écosse, en Inde, en Égypte et au Cap, en Afrique du Sud. Promu au rang de général, il captura Buenos Aires, fut forcé de se rendre, s'évada de prison et rentra en Angleterre. Il se distingua surtout pendant les guerres napoléoniennes en Espagne et au Portugal. Récompensé pour ses services par le roi du Portugal, qui lui conféra le titre de marquis de Campo Maior, il fut un intime de Sir Arthur Wellesley, le future vicomte Wellington. Il est également reconnu pour avoir formé et entraîné l'armée portugaise alors qu'il servait sous Wellington.

En plus du rôle important qu'il joua dans la défaite de Napoléon, les bureaucrates de l'administration des deux Canadas avaient peut-être une autre raison de vouloir honorer la mémoire de ce grand général, une raison qui le lie de plus près au canton de Beresford même. Beresford, en effet, est surtout connu pour le travail qu'il entreprit après sa retraite, à Bedgebury, domaine qu'il possédait près de Goudhurst, dans le Kent, en Angleterre. Il y

aménagea une réserve de pins qui est devenue depuis la plus vaste réserve de conifères au monde, avec «plus de 10 000 spécimens d'arbres couvrant 320 acres, y compris des arbres rares, menacés et historiquement importants, et comptant 91 espèces vulnérables ou gravement menacées…» (traduit du site web de la Friends of Bedgebury Pinetum).

Nos forêts anciennes ont été perdues en 150 ans, en temps de paix, mais on peut néanmoins apprécier l'héritage légué par le général Beresford chaque fois qu'on voit la cîme d'un pin blanc s'élever au-dessus de la futaie de notre jeune forêt. Si nos premiers cultivateurs l'avaient connu, peut-être auraient-ils réservé une petite portion de la forêt vierge de l'époque en son honneur. Peut-être qu'il est encore possible d'agir dans ce sens. Depuis presque cent ans les résidents du lac Brûlé, à Sainte-Agathe, protègent leur forêt, dont les pins blancs dominent aujourd'hui largement tous les bois d'alentour.

Les pins blancs qui ont percé la voûte forestière continueront de croître et d'étendre leurs branches majestueuses au sommet de la futaie.


ROUTE 329
CHEMIN DE SAINT-ADOLPHE
MORIN-
HEIGHTS
ROUTE 364
CHEMIN DU LAC-ÉCHO
CHEMIN CHRISTIEVILLE
RUE DU COTTAGE
LAC
ÉCHO
ROUTE 329
CHEMIN DU VILLAGE
CH. LOG VILLAGE
Rue Pine Tree

La rue Pine Tree, lac Écho, Morin-Heights

Il y avait autrefois sur la Côte-des-Neiges, à Montréal, un saut à ski qui obsédait le jeune George Binns. Même son récent mariage n'avait pas réussi à modérer ses élans de casse-cou, mais ce qui arriva le jour où il décida de se mesurer à la piste de saut joua un rôle décisif pour la suite des choses: il fit une mauvaise chute et se cassa le dos. Après une opération, ses médecins lui recommandèrent d'aller se reposer à la maison de campagne que possédait sa famille, sur une vieille ferme avoisinant le lac Écho, à Morin-Heights.

Binns, qui était ingénieur, employa sa convalescence à construire une maison en rondins sur un terrain qu'il acheta à la famille Seale. Même si au départ son but n'était probablement pas de monter une affaire, en 1934, au plus fort de la crise économique, il vendit la maison, acheta le terrain adjacent au sien et en construisit une seconde. C'est ainsi que naquit le Log Village du lac Écho, dont les maisons en rondins évoquent la nostalgie d'une époque révolue, quand la forêt était un moteur de notre économie, et qui ont un tel charme qu'elles sont encore recherchées et prisées à ce jour.

Quand les premiers Européens arrivèrent en Amérique du Nord, ils se trouvèrent face à une immense forêt, qui s'étendait de la côte

Un exemple des maisons en rondins bâties par George Binns. Celle-ci se trouve sur la rue Pine Tree

Atlantique jusqu'aux Grands lacs et dont la futaie mesurait entre 30 et 50 mètres de haut, et même à certains endroits jusqu'à 85 mètres de hauteur, soit l'équivalent d'un édifice de 12 à 15 étages, et par endroits, de 25 étages. (De nos jours, la plupart des arbres de nos forêts ne mesurent pas plus que des édifices de 4 à 6 étages.) Malheureusement, nos ancêtres considéraient ces forêts magnifiques comme de vastes obstacles à l'agriculture. En 1832, Susannah Moodie, l'auteur de *Roughing It in the Bush*, est réputée n'avoir rien vu d'autre, en remontant le Saint-Laurent à bord d'un voilier, «...qu'une grande étendue de forêt qui va nécessiter des années de labeur à défricher.» Cette attitude reflète bien la première réaction de tous les nouveaux arrivants, depuis les débuts de la colonisation.

Pour sa part, le capitaine George Weymouth, de la marine royale britannique, vit surtout le vaste potentiel de ces forêts de pin pour la production de mâts et de vergues pour les navires de Sa Majesté. En 1605, il dépêcha des spécimens et des graines de ces pins en Angleterre, où l'on découvrit que le pin d'ici était supérieur à celui d'Écosse utilisé à l'époque, mais le pin blanc américain refusa de pousser en Europe. La Grande-Bretagne, qui avait déjà rasé ses forêts, tant en Angleterre qu'en Écosse et au pays de Galles, dépendait du bois importé pour soutenir sa flotte, qui allait bientôt équiper la plus grande marine de toute l'histoire. Robert Hughes, dans son livre *The Fatal Shore*, qui raconte les débuts de l'Australie, décrit un navire de guerre anglais: «Le grand mât d'un navire de 74 canons mesurait à la base 3 pieds (1 mètre) de diamètre et s'élevait à 108 pieds (33 mètres) au-dessus du pont, provenant d'un arbre unique, parfaitement droit et d'une solidité sans faille. Un tel navire possédait aussi 22 mâts et vergues additionnelles.» Le besoin constant de bois pour bâtir et entretenir de tels vaisseaux dévora des forêts entières.

L'un des rivaux de l'Angleterre était le Danemark, dont la situation géographique interdisait à la Grande-Bretagne l'accès à la Baltique ainsi qu'aux forêts de pins qui l'entouraient. Aussi les Anglais en vinrent-ils rapidement à dépendre des forêts d'Amérique du Nord, jusqu'à ce qu'ils en eurent réservé, à leur usage, tous les pins blancs d'une certaine hauteur. Les arpenteurs identifiaient chaque arbre réservé à cette fin en y faisant une entaille verticale, appelée «marque de la longue flèche» et qui pointait vers le haut du tronc. Quiconque abattait l'un de ces arbres sans autorisation était d'ailleurs passible

d'une poursuite criminelle.

Les colons, naturellement, s'opposaient à ce genre d'expropriation qui, dans les états du nord, suscitait la même grogne que la loi du timbre. Ceux-ci considéraient qu'elle violait leur droit à la propriété et étaient prêts à se battre contre les autorités pour le défendre. D'après Sam Cox, l'auteur du livre *The Story of White Pine, American Revolution, Lumberjacks and Grizzly Bears*[1]:

«Les Minutemen du Massachussetts qui tirèrent les premiers coups de feu de la révolution américaine, à Lexington en avril 1775, marchèrent au combat en brandissant un drapeau rouge avec pour emblême un pin vert sur fond blanc, à la bataille de Bunker Hill, en juin 1775...» Ceux-ci n'étaient pas des écologistes et leur but n'était pas de protéger la forêt. Ils croyaient simplement que les arbres leur appartenaient. Une fois que la guerre s'engagea pour de bon, ils approvisionnèrent les Français, qu'ils considéraient comme leurs alliés, en mâts et en vergues. À partir de ce moment, la flotte anglaise n'eut plus accès au bois de la Nouvelle-Angleterre, de sorte que les Anglais durent aller ailleurs pour obtenir cette matière première. Les premiers voyages d'exploration en Australie découlèrent en partie de la découverte de l'île Norfolk, au large de la côte est de l'Australie. Cette île était couverte de grands pins droits, dont l'existence suscita un tel enthousiasme que la première colonie fut établie dans le but d'exploiter ses forêts. Mais le pin s'avéra bientôt inadapté à l'usage qu'on voulait en faire. Contrairement au pin blanc, la résine de l'espèce australe durcissait en séchant, en rendant le bois inflexible et cassant, à tel point qu'une fois installé et muni de ses voiles, un mât en pin avait tôt fait de «se rompre comme une carotte», suivant l'expression de Hughes.

Si la paix avait régné, ce détail aurait eu moins d'importance, mais la révolution française, qu'on dit inspirée par la guerre d'indépendance américaine, mena bientôt à l'instauration de l'empire napoléonien en Europe. Napoléon eut plus de succès que ses prédécesseurs allemands et danois lorsqu'il s'agit d'interdire à la marine britannique l'accès de la Baltique. Il signa des traités avec les petits États allemands, qui se liguèrent avec lui pour en bloquer l'entrée, ce qui augmenta la pression sur l'Angleterre dans sa quête de bois pour sa flotte.

En l'occurrence, les forêts de pin des deux Canadas et du

[1]Histoire du pin blanc, de la revolution américaine, des bûcherons et des ours grizzly (NDLT)

Nouveau-Brunswick leur étaient accessibles. Les colons de la vallée de l'Outaouais étaient moins opposés à la pratique de réserver leurs arbres, vu que l'exploitation de la forêt promettait d'encourager le développement, de sorte que bientôt on vit d'énormes radeaux de billots descendre le cours de l'Outaouais et du fleuve Saint-Laurent. Ces immenses radeaux devinrent un véritable genre de vie pour les hommes qui vivaient de la drave, guidant les vastes champs de bois flotté jusqu'à leur destination en aval des cours d'eau. C'était tout un spectacle, comme l'illustre la description qu'en fit Charles Dickens, lors d'une visite en 1842 : «Montant sur le pont après le petit-déjeuner, j'ai été stupéfait de voir flotter vers nous sur le courant un radeau tout à fait gigantesque soutenant 30 ou quarante maisons en bois, chacune avec son mât et son drapeau, de sorte qu'on aurait dit une rue flottante.»

Chaque radeau pouvait comprendre jusqu'à 20 sections, liées par des cordages et détachables, qu'on pouvait séparer pour traverser des rapides et rattacher une fois qu'on avait rejoint des eaux plus calmes. C'est ainsi que l'exportation du bois commença à supplanter le commerce des fourrures comme moteur économique dans les colonies. De 1802 à 1819, les exportations de bois augmentèrent en flèche, de 21 700 tonnes à 340 500 tonnes, à mesure que les forêts de pin tombaient sous la hache des bûcherons et que de magnifiques régions jadis sauvages cédaient la place à des fermes et à des villages.

Les exportations continuèrent de croître avec l'exploitation forestière, qui cependant entraînait un gaspillage déplorable. Seuls les troncs des arbres abattus étaient utilisés, une pratique qui laissait le sol jonché d'énormes quantités de détritus et exposait la terre à l'érosion. Ces déchets créaient des risques d'incendie incontrôlables, de sorte qu'à plus d'une occasion, des communautés entières de bûcherons furent détruites par le feu. Aux États-Unis, 1,200 personnes périrent lors de l'incendie qui anéantit le village de bûcherons de Peshtigo, au Wisconsin.

La rouille à cloques du pin blanc, une maladie importée d'Europe, ravagea les forêts de pin. Les quatre pins ci-contre sont deux fois plus hauts que la forêt environnante. La maladie s'attaque à la cîme des arbres, comme l'illustre celui de gauche. Celui du milieu paraît mort ou mourant.

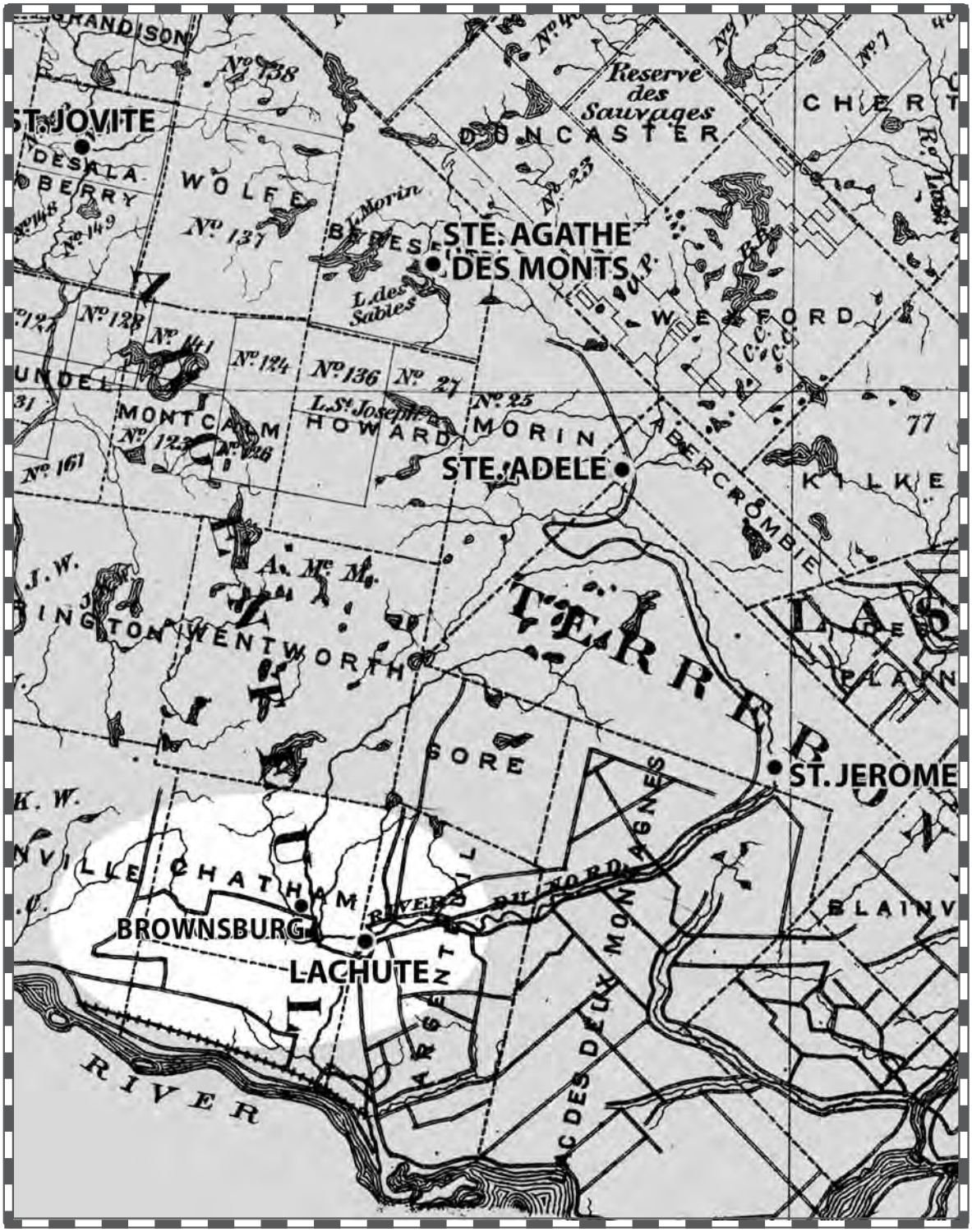
Dès 1900, le pin commença à se faire rare. Le gouvernement américain, pour tenter d'empêcher la ressource

de s'épuiser, adopta une politique de reboisement, qui allait avoir des conséquences désastreuses. Afin de répondre à la demande, on exporta en Europe des graines dont les semis furent ensuite ré-importés, malheureusement infectés d'une maladie dévastatrice, appelée la rouille à cloques du pin blanc. Ce champignon se répandit, contaminant les stocks restants de pin blanc et leur portant un coup presque fatal. On venait de découvrir pourquoi le pin blanc ne poussait pas en Angleterre.

Bien qu'on puisse espérer que le pin soit lentement en train de se rétablir, l'infection qui cause le problème n'est toujours pas éradiquée. Celle-ci s'attaque au sommet de l'arbre, laissant le bas parfaitement proportionné, avec une couronne rabougrie ou sans couronne du tout. Il arrive que de nouvelles branches remplacent la couronne, ce qui donne de gros arbres à ramure très large, parfois sans couronne et parfois avec plus d'une. Si vous voyagez vers Saint-Sauveur, en venant du nord, sur l'autoroute des Laurentides, vous verrez un exemple spectaculaire de pin sans couronne profilé sur le ciel à l'horizon. Vous noterez que l'envergure des branches au sommet encore vivant en est presque aussi large que certains arbres ne mesurent de hauteur. Malgré tout, cet arbre domine tous ceux qui l'entourent. Il suffit de tracer mentalement un triangle entre l'extrémité de ses branches et le haut disparu de la couronne pour avoir une idée de la hauteur potentielle de cet arbre.

L'entrée de la rue Pine Tree, enjolivée de ses pins blancs.

Bien que George Binns n'ait pas connu les pins immenses de la forêt originelle, je suis sûr qu'il serait ravi de voir les nombreux grands pins et sapins qui dominent aujourd'hui ses petits cottages du lac Écho. Un été, en 1978, les résidents furent invités à nommer les rues du petit lotissement où Binns construisit ses maisons en rondins et ils appelèrent l'une d'elles la rue Pine Tree.


ST. JOVITE
STE. AGATHE DES MONTS
STE. ADELE
ST. JEROME
BROWNSBURG
LACHUTE
Reserve des Sauvages
DONCASTER
WOLFE
MONTCALM
HOWARD
MORIN
WENTWORTH
GORE
CHATHAM
ABERCROMBIE
WEXFORD
KILKE
BLAINV
RIVER
RIVER DU NORD
L. des Sables
L. St. Joseph
A. Mc. M.
Nº 138
Nº 137
Nº 128
Nº 124
Nº 136
Nº 27
Nº 25
Nº 161
Nº 149
Nº 148
Nº 141
Nº 123
Nº 126
77

Brownsburg

Quand George Brown arriva d'Angleterre à St. Andrews avec sa famille au début des années 1800, il avait juste assez d'argent pour acheter une miche de pain. Mais comme il était entreprenant, il ne mit pas longtemps à trouver du travail dans un moulin, à Lachute. En 1818, il obtint une concession sur la rivière de l'Ouest et, au cours des années qui suivirent, construisit une scierie ainsi qu'un moulin à blé. À l'époque, les routes longeaient les concessions, de sorte que, même si une population croissante s'était établie aux alentours de Dalesville, non loin de Lachute à vol d'oiseau, tous les chemins d'accès suivaient un tracé parallèle menant à la rivière du Nord. Dalesville dut donc se doter de sa propre scierie, car il fallut attendre jusqu'en 1838 pour qu'un chemin relie directement les deux villages.

Il fallait du temps pour qu'une communauté se développe suffisamment pour soutenir un meunier spécialisé, aussi George Brown fut-il cultivateur aussi bien que meunier. Un pionnier de l'époque devait subvenir le plus possible à ses propres besoins, en particulier en diversifiant ses activités, c'est à dire en ayant plus d'une corde à son arc. Un meunier qui était aussi fermier résistait mieux à l'adversité qu'un fermier seul ou qu'un meunier. Archibald MacArthur, un des voisins de Brown, qui s'établit dans la région de Brownsburg vers 1820, subit de graves pertes, une nuit d'hiver, quand des loups dévorèrent ses moutons. S'il n'avait été qu'un éleveur de moutons, il aurait peut-être été ruiné, mais il était aussi bûcheron et propriétaire d'un boisé d'abattage.

Malgré les maux de tête causés par les loups, il semble que les pionniers aient rencontré peu d'autres obstacles à leur progrès. La propriété de leurs concessions ne fut jamais remise en question par les Algonquins de la région, peut-être parce que les Autochtones avaient une conception très différente de la propriété et qu'ils faisaient confiance à la bonne volonté des dirigeants de la communauté.

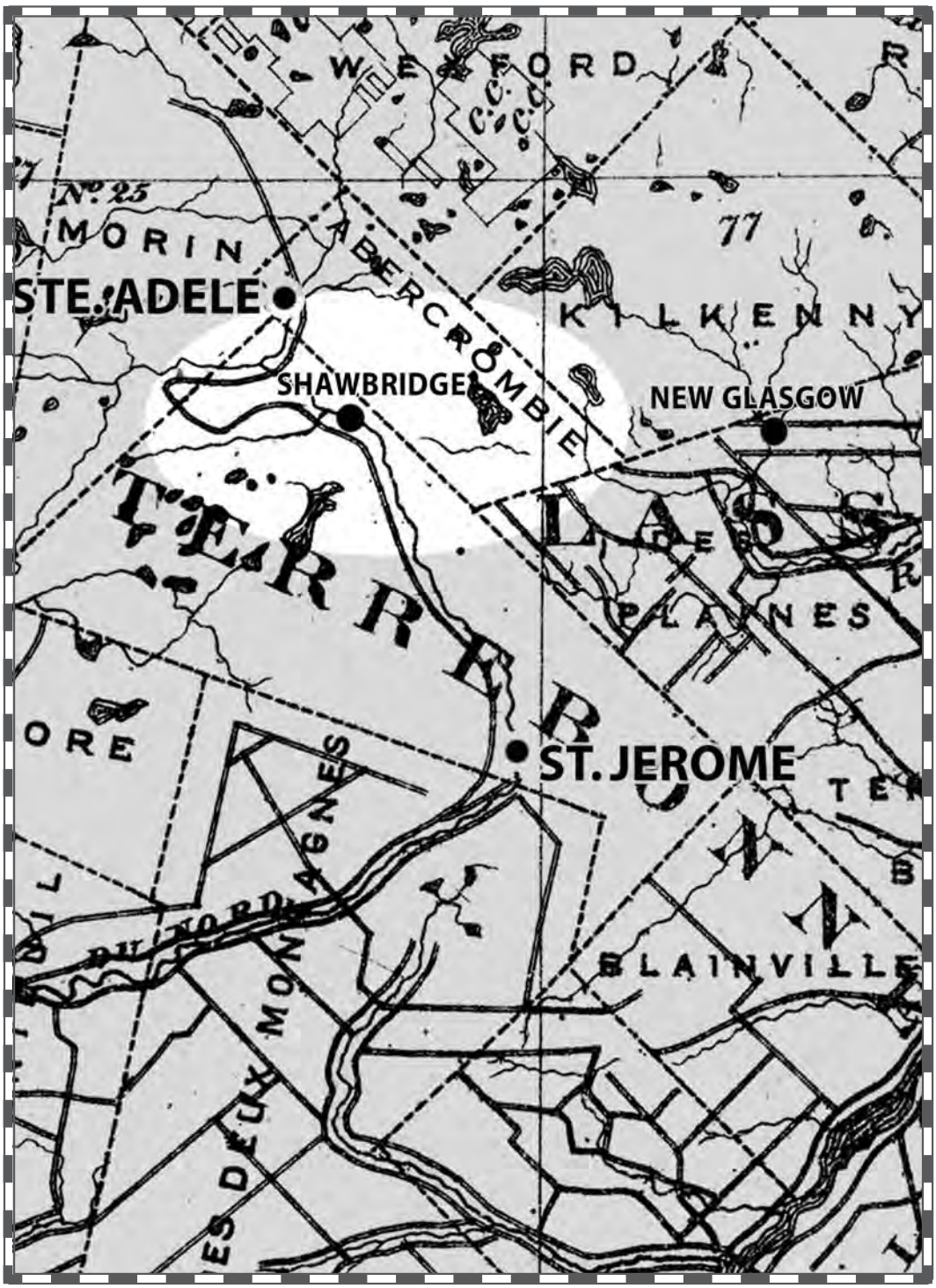
En faisant mes recherches sur la vie de George Brown, j'ai lu une histoire concernant un autre pionnier du même nom, dans la région des Chutes de la Chaudière. Ce George Brown-là s'était marié à une Algonquine et avait adopté le mode de vie des Autochtones. Quand Philomen Wright entreprit d'abattre la forêt dans la région,

au printemps de 1800, les Algonquins, qui étaient justement en train de fabriquer leur sirop d'érable de l'année, allèrent rendre visite à leur nouveau voisin pour se présenter et faire connaissance. Ils donnèrent du sucre d'érable à Wright et à ses hommes et s'efforcèrent de comprendre ce qui pouvait bien pousser ceux-ci à vouloir abattre les érables. De telles actions, en effet, détruisaient non seulement la source du sucre qu'ils prisaient, mais aussi l'habitat des chevreuils dont ils dépendaient pour se nourrir, ainsi que les plantes fragiles qui poussaient sur le sol de la forêt.

Ils demandèrent à George Brown de leur servir d'interprète et reçurent l'assurance que les activités de M. Wright étaient approuvées par Sir John Johnson, l'agent de la Couronne auprès des Indiens, ainsi que que par le «Grand Père», à savoir le roi George III. Qui étaient-ils pour contester une telle autorité? Dans leur tradition, il était impensable qu'un chef puisse agir au détriment de son peuple, or ne faisaient-ils pas partie de son peuple? Il est possible que le reste des Autochtones qui habitaient encore la région de Chatham aient réagi de la même façon à l'arrivée des pionniers blancs. Quoi qu'il en soit, la grande majorité des Algonquins étaient encore les «pupilles» des Sulpiciens de la région du lac des Deux Montagnes.

Avec la fin des guerres napoléoniennes, la demande en bois pour construire des mâts diminua, en partie parce que les Anglais pouvaient de nouveau s'en procurer de fournisseurs des pays baltes. Dans la vallée de l'Outaouais, cette réduction de la demande fut vite compensée par l'augmentation des commandes destinées au marché américain. Heureusement, les Américains ne cherchaient pas à s'approvisionner en mâts mais en planches et en bois d'oeuvre, ce qui stimula la construction de nombreuses scieries. Ce facteur nouveau, ainsi que l'augmentation de l'immigration, avec l'arrivée d'une multitude de réfugiés d'Europe, donna lieu à une période de croissance.

George Brown ne fut pas le seul à construire un moulin ou une scierie à Brownsburg, mais les siens étaient les plus connus. Avec le temps, son nom devint synonyme de toute la région, qui se baptisa d'abord à la fois Brownbury et Brownsburg; mais après l'ouverture du bureau de poste du même nom, en 1854, le nom de Brownsburg l'emporta.


WEXFORD
C.C.
C.C.
No. 25
MORIN
77
STE. ADELE
ABERCROMBIE
KILKENNY
SHAWBRIDGE
NEW GLASGOW
TERRE
LAS
PLAINES
ORE
ST. JEROME
TE
BLAINVILLE
DU NORD
ES DEUX MONTAGNES

Shawbridge

William Shaw avait 22 ans quand il décida d'émigrer au Canada. En février 1827, il épousa Martha Mori Matthews, qui avait alors 20 ans, vendit sa part du domaine familial dans le comté Antrim, en Irlande, et partit pour Montréal. Peu après leur arrivée, les jeunes mariés rejoignirent d'autres immigrants à Wesleyville, plus tard mieux connu sous le nom de New Glasgow, et à Mount Pleasant, qui est depuis devenu Shawbridge. Les autres immigrants avaient des noms comme Robinson, Scott, Poole, Stevenson, Goodbody et Matthews, ce qui suggère soit que la famille de Martha Mori Matthews arriva vers la même époque ou qu'elle était déjà sur place.

Les Shaw s'installèrent d'abord à Wesleyville, depuis rebaptisée New Glasgow.

Les Shaw firent l'acquisition d'une ferme qui s'étendait des deux bords de la rivière du Nord dans la région de Mount Pleasant, au nord de New Glasgow, et y bâtirent une grande maison, avec, à côté, un pont qui traversait la rivière. Ce pont fut le premier dans la région, de sorte qu'il devint un lieu de passage important pour les voyageurs se dirigeant plus loin au nord. De nombreux descendants des premiers pionniers des Laurentides ont conservé des preuves ou

La rivière du Nord, à Shawbridge, avec deux ponts la traversant.

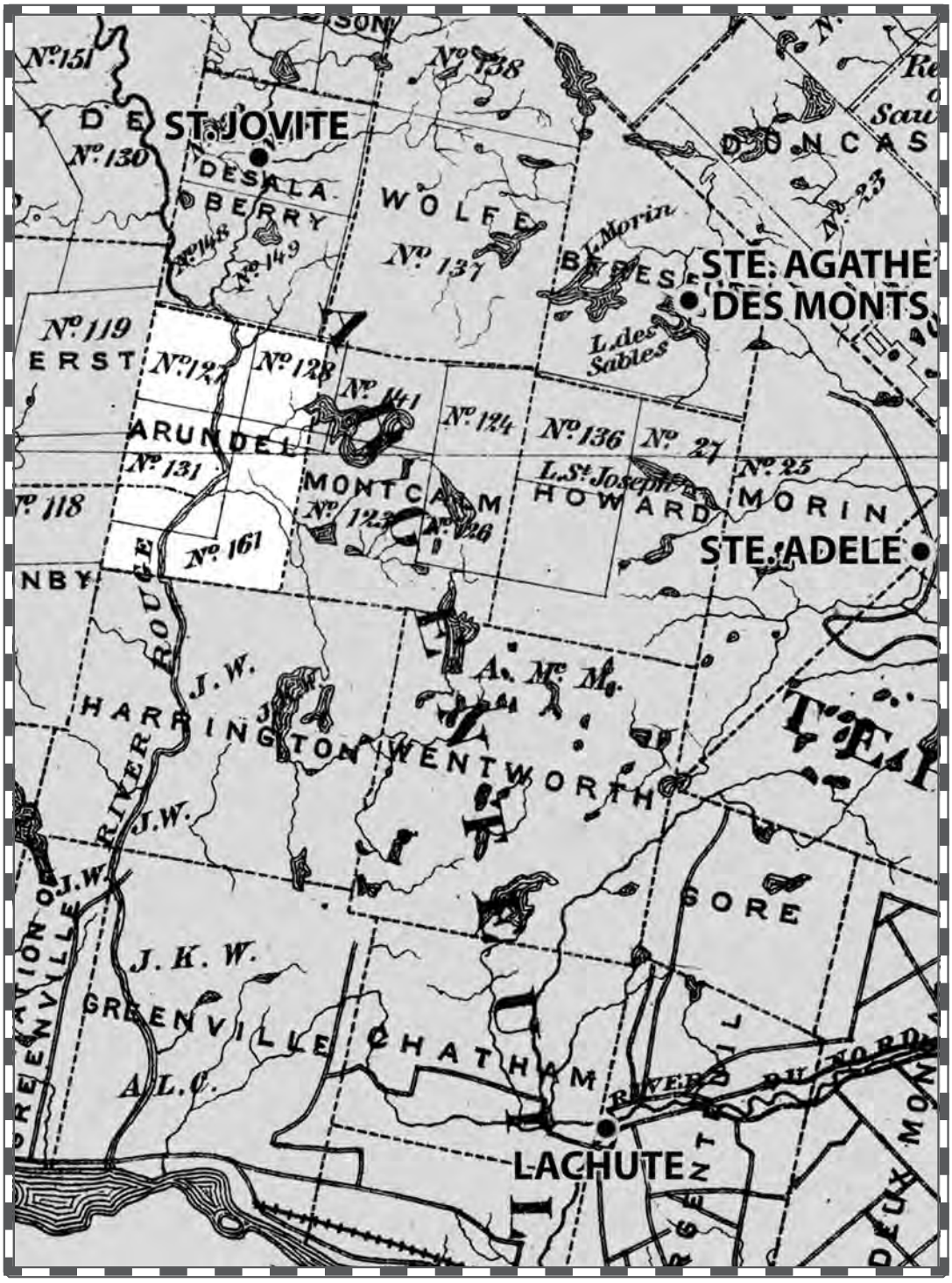
quelque menu souvenir attestant que leurs ancêtres avaient été de ceux qui l'empruntèrent.

Les Shaw réclamaient probablement un péage aux usagers du pont. Shaw était un entrepreneur et la possession d'un pont privé était une source de revenu parfaitement honorable. Avec les années, les Shaw devinrent propriétaires d'une fabrique de briques et d'un magasin général abritant le bureau de poste. Ils jouèrent un rôle important dans l'établissement d'une église et d'une école. William Shaw fit également don du terrain où s'élève l'église actuelle, construite en 1861, ce qui en fait l'une des plus anciennes des Laurentides.

Quand la guerre éclata, lors de la rébellion de 1837, M. Shaw refusa l'offre d'un rang d'officier dans l'armée et se concentra sur sa ferme et ses autres entreprises. Il est peu probable qu'il connût A.-N. Morin, à cette époque, car ce dernier ne s'impliqua activement dans son projet de ferme expérimentale, qui allait devenir Sainte-Adèle, que plus tard, dans les années 1840. Ce fut Morin, en sa capacité de surintendant de la Colonisation, qui enregistra le nom de cette nouvelle communauté anglophone entourant l'église et l'école, l'appelant Shaw's Bridge en l'honneur du pont, son plus célèbre et important point de

repère. Ceci fut ensuite abrégé pour devenir Shawbridge et, en 1973, tout en gardant son nom, le village fusionna avec les communautés de Lesage et Prévost avoisinantes. Finalement, en 1977, à l'issue de débats au cours desquels on écarta les noms de Rivière-du-Nord, Belvédere et Mirador, le village fut officiellement rebaptisé du nom de Prévost.

Entre 1829 et 1848, les Shaw eurent 11 enfants, dont un seul mourut en bas âge. Martha Mori mourut deux ans avant son mari, qui lui survécut assez longtemps pour voir un terrible incendie balayer Shaw's Bridge, au début des années 1890, et détruire sa maison mais épargner l'église. Après le sinistre, il écrivit dans sa Bible que malgré tout ce qu'il avait perdu, Dieu lui avait laissé la vie. De nombreux descendants des Shaw habitent toujours dans la région.


ST. JOVITE
STE. AGATHE DES MONTS
STE. ADELE
LACHUTE
DESALA BERRY
WOLFE
ARUNDEL
MONTCALM
HOWARD
MORIN
HARRINGTON
WENTWORTH
GREENVILLE
CHATHAM
GORE
RIVER ROUGE
L. des Sables
L. St. Joseph
A. Mc. M.
J. W.
J. K. W.
A. L. C.
Nº 151
Nº 130
Nº 138
Nº 137
Nº 119
Nº 127
Nº 128
Nº 141
Nº 124
Nº 136
Nº 27
Nº 25
Nº 131
Nº 118
Nº 161
Nº 123
Nº 126
Nº 148
Nº 149

Arundel

William Thomson fut prétendument le premier colon d'Arundel, bien que les Weskarinis aient habité la région depuis des centaines d'années et que Stephen Jakes Beaven y résidât déjà activement. Beaven était un chasseur-trappeur, commerçant en fourrures, qui vivait plus souvent parmi les Algonquins et les Iroquois que parmi les Européens. Encore enfant lorsqu'il arriva d'Angleterre, il grandit en aidant son père à construire des moulins, mais quand ce dernier perdit la vie dans un accident, Stephen Jakes alla travailler pour la compagnie de la Baie d'Hudson. Au fil des années, attiré par un genre de vie plus libre, il se fit trappeur et découvrit les profits qu'il pouvait faire en interceptant les trappeurs autochtones avant qu'ils n'arrivent aux postes de traite. Il remonta la rivière Rouge et dès 1822 établit un campement au bord du ruisseau Beaven Creek, qui s'écoule du lac Beaven, trappant et commerçant avec les Premières Nations qui venaient du nord pour vendre leurs fourrures. Il fut le premier Européen à s'établir sur le territoire qu'on appelle aujourd'hui le canton d'Arundel. On sait peu de choses de sa vie familiale, hormis qu'il eut six enfants, dont certains demeurèrent dans la région. Aujourd'hui encore, le lac Beaven porte son nom.

Pour revenir à Thomson, le premier colon, il avait acheté, sans même l'avoir vue, une terre de 300 acres de Sidney Bellingham, le député local, et arriva dans la région un jour de mars 1857, avec sa femme, Margaret Currie, et leurs enfants. La famille passa sa première nuit dans la cabane d'un arpenteur-géomètre qui venait de finir son travail dans la région. Thomson avait abandonné une carrière d'instituteur à Belle Rivière, dans le sud des Laurentides, pour défricher sa terre. Son fils William a raconté que le premier soir, ils furent obligés de laisser leurs chevaux attachés à l'extérieur, avec très peu à manger et debout dans un mètre de neige. Seul la «fierté écossaise» de son père, expliqua-t-il, empêcha celui-ci d'abandonner illico son projet et de repartir le lendemain avec l'équipe d'arpenteurs. La famille demeura donc et en fin de compte défricha 75 acres de champs pour les cultures et les pâturages.

D'autres colons bientôt suivirent Thomson, mais l'âme du mouvement — le véritable fondateur d'Arundel — fut le député Sidney Robert Bellingham. Né dans le comté de Louth, en Irlande, en 1808,

il avait 16 ans lorsqu'il quitta la maison paternelle et s'embarqua pour Montréal, où il trouva un emploi de commis. À 19 ans, il ouvrit un bureau pour un marchand de bois et deux ans plus tard, en 1831, devint partenaire dans une entreprise d'import-export.

Au moment de la rébellion de 1837, il servit comme aide de camp d'un officier de la Cavalerie Royale de Montréal. Il ne fut d'ailleura pas seul à servir auprès des autorités britanniques pendant le soulèvement et à se retrouver plus tard associé avec le canton d'Arundel. Coral Cooke et Charles Moore, qui furent parmi les premiers colons de l'endroit, firent de même. Cooke combattit à Saint-Eustache, un des points chauds du conflit, et Moore se porta volontaire. De son côté, Augustin-Norbert Morin, qui encourageait l'implantation de colons dans l'est des Laurentides, y attira plutôt des gens comme Anaclat Marier, qui s'établit dans la région de Sainte-Agathe dans les années 1850, et qui avait combattu aux côtés des Patriotes, ceux-là même dont le soulèvement avait été réprimé avec l'aide de Bellingham et des autres.

Après la rébellion, Bellingham retourna à ses études, fit son stage en droit et fut appelé au Barreau en 1840. Il œuvra dans le cabinet de William Walker, l'avocat qui défendit Robert Nelson, un des plus célèbres parmi les rebelles. Par la suite, Bellingham devint le rédacteur en chef du *Canada Times* et pousuivit sa carrière dans le journalisme, ce qui en fin de compte le mena en politique. Ils se présenta pour le parti de la Réforme en 1854 et remporta le comté d'Argenteuil en 1856. Il fut élu député conservateur à l'Assemblée législative, à Québec, en 1867, siège qu'il occupa jusqu'en 1878, quand il retourna en Irlande.

Pendant les années où il représenta Argenteuil, il appuya activement le projet de construction d'une voie ferrée reliant Montréal à Ottawa, en collaboration avec deux frères du nom de Sikes, originaires d'Angleterre, dont l'un était un ingénieur en mécanique. Le projet échoua, mais ceux-ci n'y furent pour rien. Ils avaient réussi, en deux ans de travail, à relier Carillon et Grenville, et attendaient l'arrivée d'un troisième frère, qui était banquier avec la Sikes DeBerg and Company, en Angleterre, mais celui-ci ne parvint jamais à sa destination. Son navire fit naufrage en haute mer et son partenaire, en Angleterre, demanda le remboursement intégral des prêts qu'il avait accordés aux frères du défunt.

Bellington fut au nombre des investisseurs qui subit de lourdes pertes et l'unique tronçon qui avait été construit jusque-là, reliant Carillon à Grenville, fut vendu à la Compagnie de navigation de l'Outaouais en 1863. L'intérêt de Bellingham pour le projet de chemin de fer découlait de son désir de développer le secteur nord du comté d'Argenteuil, rêve qu'il réalisa, en dépit de ses pertes.

Grandement respecté dans sa communauté, Bellington s'impliqua dans de nombreux aspects du développement d'Argenteuil, y compris la création de l'Académie de Lachute, le financement de l'arpentage du canton d'Arundel et l'ouverture d'un bureau de poste, qu'on nomma d'abord Fitzalan, mais qui fut rebaptisé Arundel. William Thomson tenait le bureau de poste et, une fois par semaine, envoyait un membre de sa famille faire à pied les 56 kilomètres jusqu'à Lachute pour envoyer et ramasser le courrier, et aussi rapporter toutes les provisions qu'il pouvait transporter. Quand le chemin de fer parvint enfin à Saint-Jovite dans les années 1890, le courrier fut réacheminé par le train, ce qui ne représentait plus qu'une distance d'à peine une vingtaine de kilomètres.

Dans bien des cas, je n'ai pu découvrir qui avait choisi le nom de tel ou tel canton, ni pourquoi un nom avait été choisi plutôt qu'un autre. Dans le cas d'Arundel, si on sait qui lui donna son nom, par contre, on ne sait pas vraiment pourquoi. Il semble que Bellingham ait choisi le nom en l'honneur de la famille Fitzalan, du château d'Arundel, dans le Sussex, en Angleterre. Les raisons qui l'ont poussé à choisir un nom associé à cette famille plutôt qu'à la sienne, ou un autre nom anglais, ont peut-être quelque chose à voir avec la solidarité qu'il ressentait, en tant qu'Irlandais, envers les Anglais de confession catholique. Fitzalan d'Arundel, en Angleterre, était le nom d'un noble sire qui avait refusé de se convertir au protestantisme. Cela dit, Bellingham, tout Irlandais qu'il fût, était lui-même protestant.

Dans les Laurentides, les anglophones disent «aRUNdel», mais à Arundel, dans le Sussex, personne ne comprendrait cette prononciation du nom, car ils disent «ArunDELL», en mettant l'accent sur la première et la dernière syllabes. Une source anglaise prétend que le nom provient du français hirondelle, quoique les prénoms Arundel, Arndel et Arnold signifient «du vallon de l'aigle», ce qui n'évoque certainement pas un oiseau chanteur.

La ville d'Arundel, dans le Sussex, est située au bord de la rivière Arun, mais celle-ci tient son nom de la ville. Arundel provient de l'ancien anglais «harhune» et «dell», et se réfère à un type de plante, le marrube, appelé horehound en anglais (ancien anglais harhune). La ville apparaît sous le nom Harundal dans le *Domesday Book* de 1086 et la plante à laquelle le nom se réfère est une herbe aromatique (Marrubium Vulgare) utilisée dans le traitement des affections respiratoires.

LABELLE
ST. JOVITE
STE. AGATHE DES MONTS
STE. ADELE
ARCHAMBAULT
GRANDISON
CLYDE
DESALABERRY
WOLFE
DONCAST
AMHERST
ARUNDEL
MONTCALM
HOWARD
MORIN
PONSONBY
HARRINGTON
WENTWORTH
Trembling Mtn. Lake
Archambault
L. Morin
L. des Sables
L. St. Joseph
RIVER ROUGE
Nº 29
24 m.
Nº 158
Nº 151
Nº 139
N. 140
Nº 138
Nº 22
Nº 14
Nº 9
Nº 46
Nº 130
Nº 145
Nº 148
Nº 149
Nº 137
Nº 23
Nº 119
Nº 127
Nº 128
Nº 141
Nº 124
Nº 136
Nº 27
Nº 25
Nº 117
Nº 131
Nº 118
Nº 123
Nº 126
Nº 161
Nº 120
J.W.
A. Mc. M.
TER
SORE

Labelle

Le curé François-Xavier Antoine Labelle se consacra à promouvoir la colonisation dans les Cantons du Nord. Sa vision prévoyait l'implantation et l'expansion rapide de paroisses catholiques et francophones de Saint-Jérôme en direction nord-ouest, en passant par le nord de l'Ontario, jusqu'à Winnipeg. Le curé Labelle s'exprimait avec conviction et autorité. Grand, énergique et imposant, il mesurait plus de six pieds et pesait au bas mot 300 livres. Rares étaient ceux qui auraient songé à le contredire. Partout sur son chemin, quand il décrivait son rêve, il inspirait ses contemporains à le suivre. On l'appela «l'Apôtre de la Colonisation» et «le Roi du Nord». Il était si persuasif et convaincu de sa mission qu'il suscitait la vénération. Narcisse Ménard, le premier pionnier du canton de Morin, fut parmi les compagnons du curé Labelle. Lui aussi mesurait plus de six pieds. Ces géants étaient impressionnants et en imposaient au commun de leurs semblables. On imagine bien que leur arrivée dans un village était tout un événement.

Statue du curé François-Xavier Antoine Labelle, à la mémoire du Roi du Nord, dans un petit parc à Labelle.

Si la légende de Labelle domine notre histoire, c'est en grande partie grâce à l'influence de monseigneur Ignace Bourget, le puissant évêque de Montréal, Dès le début des années 1800, de nombreux Canadiens-français, forcés de quitter leurs communautés agricoles sur les terres seigneuriales, à cause d'une pénurie d'espace et d'emplois, avaient commencé à quitter la province pour aller travailler dans les usines de la Nouvelle-Angleterre. Labelle, alors jeune prêtre, reçut la charge d'une petite paroisse et, voyant ses ouailles émigrer en grand nombre, décida qu'il devait les suivre, afin de mieux les servir. Quand monseigneur Bourget eut vent de ses intentions, il offrit au curé Labelle la charge de Saint-Jérôme, la plus importante paroisse de la région, s'il acceptait de rester. Labelle accepta et, suivant l'exemple d'A.-N. Morin, se consacra au peuplement des Cantons du Nord.

Labelle comptait parmi ses amis Adolphe Chapleau, lieutenant québécois du Premier ministre John A. Macdonald, et Honoré Mercier, le Premier ministre du Québec. Que le fils d'un cordonnier d'un petit village soit devenu l'intime de personnages aussi puissants atteste peut-être moins la vigueur de notre démocratie que le charme et l'énergie de Labelle lui-même. Il ne

perdit jamais de vue sa vision première. Il savait que le Nord avait besoin du chemin de fer, mais ne parvint pas à convaincre la ville de Montréal, qui, chaque fois qu'il soumit une proposition à cet effet, lui refusa son appui.

Pendant l'hiver de 1871-1872, Montréal souffrit d'une pénurie de bois de chauffage. Le fleuve gela plus tôt que d'habitude, isolant l'île et la coupant de ses fournisseurs habituels. Le prix du bois augmenta en flèche, dépassant vite les moyens de beaucoup de Montréalais. Le curé Labelle, voyant une occasion de démontrer la valeur de la région de Saint-Jérôme pour la métropole, organisa une grande corvée pour ramasser du bois de chauffage et venir en aide aux familles pauvres de Montréal. Tous les fermiers locaux se mirent de la partie, conduisant leurs attelages et leurs traîneaux chargés de bois vers la métropole. Nombreux furent-ils, pendant des années, à raconter l'exploit de leur corvée et de la rencontre qui en résulta entre campagnards et citadins. Mais pour Labelle, l'impact le plus significatif de l'évènement fut d'influencer le point de vue des autorités civiques de Montréal. L'année suivante, quand il revint soumettre son projet de train pour desservir Saint-Jérôme, la ville de Montréal approuva la proposition et engagea un million de dollars pour sa réalisation, ce qui à l'époque était une somme considérable.

Il ne s'agissait, aux yeux de Labelle, que d'une première étape d'un plan qui prévoyait d'amener le train jusqu'aux confins de sa colonie. Il fit de nombreux voyages le long du «chemin de la Repousse», aidant ses ouailles à s'établir et à fonder des paroisses au nord de Sainte-Agathe. La découverte de terres fertiles dans la vallée de la Rouge et de la Diable l'incitèrent plus avant, de sorte que, dès 1881, 200 familles avaient franchi le redoutable obstacle de la Repousse pour s'installer dans la région.

Serge Laurin observe dans son livre, *Histoire des Laurentides*, que, de cette façon, Labelle arrêta l'expansion des Protestants, qui restèrent cantonés aux environs immédiats d'Arundel. Je doute que les Protestants se soient rendus compte qu'ils s'étaient fait damer le pion, car leurs enfants essaimèrent plutôt du côté de l'Ontario et de l'ouest canadien.

La gare de Sainte-Adèle, avec son quai donnant sur la voie ferrée et ses voies d'évitement. Ce fut grâce aux efforts infatigables du curé Labelle que le chemin de fer fut construit dans les Laurentides.

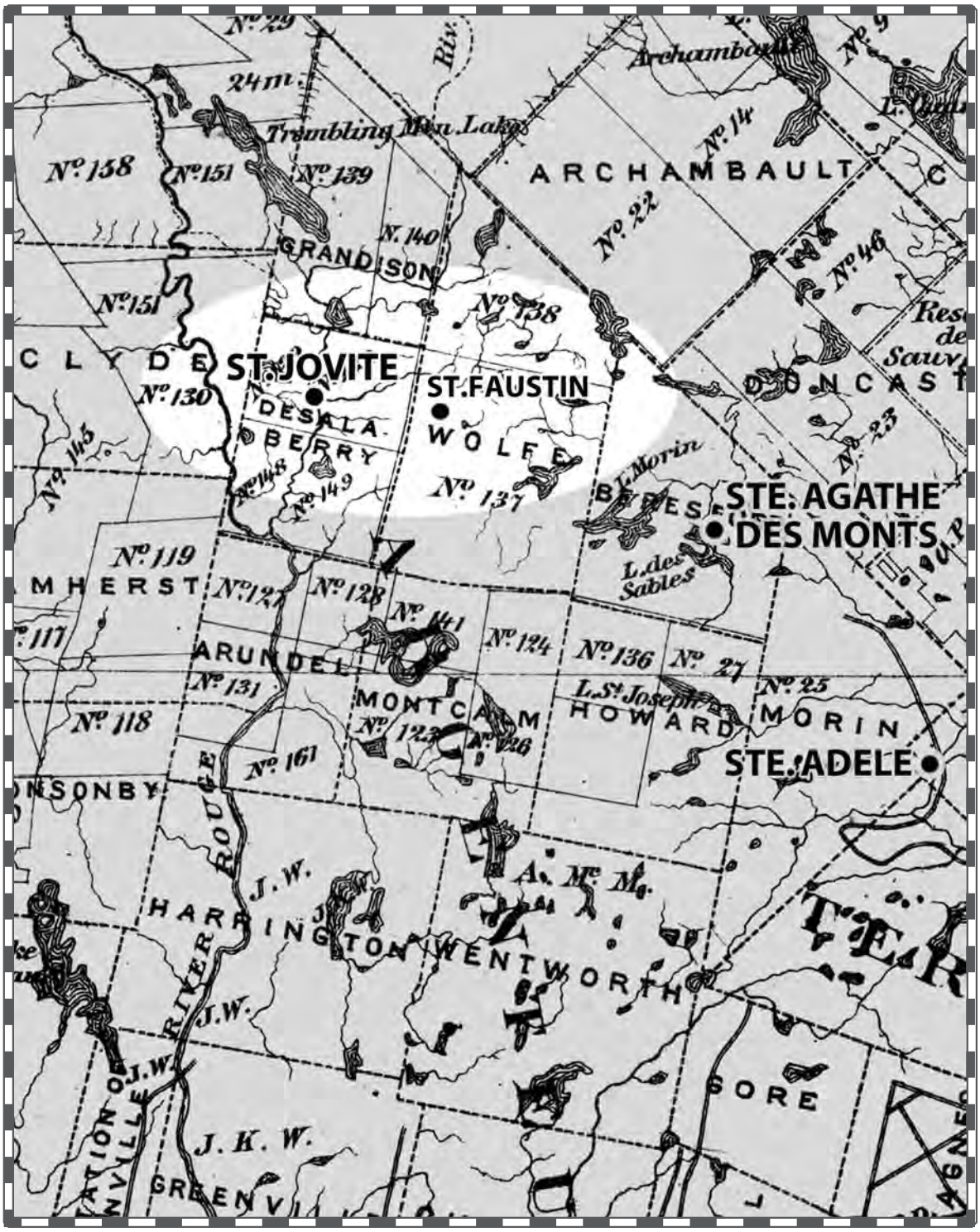
Labelle mourut en 1891, un an avant que la voie ferrée ne soit complétée jusqu'à à Sainte-Agathe. La première gare de Sainte-Agathe dut bientôt être remplacée par une seconde, plus spacieuse, qui apparaît sur la photo.

Le train arrive à Val-Morin.

Étonnament, bon nombre des nouveaux colons et pionniers étaient eux-même les enfants de fermiers des alentours de Sainte-Agathe. Dans bien des cas, les terres sur lesquelles leurs parents s'étaient établis étaient rocailleuses et peu fertiles. Aussi avaient-ils peine à croire qu'il pût exister une vallée fertile, plus loin au nord, au-delà des hauteurs redoutables de la Repousse, et leur incrédulité posait-elle un défi de plus pour le curé Labelle, lorsqu'il entreprit de les convaincre d'aller s'y installer.

Mais le bon prêtre était persuasif et sa passion pour son projet de chemin de fer était contagieuse. Il parvint même à faire accepter qu'on crée une lotterie pour financer le projet, un moyen de réunir des fonds fort inhabituel, compte tenu du conservatisme de l'époque. Il est difficile de savoir ce qui le motiva à persister dans cette aventure. Imaginait-il des wagons chargés de denrées fraîches descendant régulièrement du nord pour ravitailler Montréal? Ou voyait-il le train comme un moyen privilégié d'amener des colons plus fortunés à peupler sa région? Quoi qu'il en soit, Labelle était sans conteste l'âme du mouvement qui visait à peupler de catholiques toute la région des Laurentides.

Malheureusement, il ne vécut pas assez vieux pour voir le train parvenir jusqu'à Sainte-Agathe et plus tard franchir la Repousse pour pénétrer dans le Nord plus loin encore. Il mourut en 1891, un an avant l'achèvement du nouveau tronçon desservant Sainte-Agathe. À l'époque, les plans prévoyaient déjà que la construction se poursuivrait au-delà de Saint-Jovite, jusqu'au petit village de Chute-aux-Iroquois, que les citoyens rebaptisèrent Labelle en l'honneur du saint homme.



ST. JOVITE
ST. FAUSTIN
STE. AGATHE DES MONTS
STE. ADELE
ARCHAMBAULT
GRANDISON
CLYDE
DESALABERRY
WOLFE
DONCAST
MHERST
ARUNDEL
MONTCALM
HOWARD
MORIN
HARRINGTON
WENTWORTH
GORE
RIVER ROUGE
Trembling Mtn. Lake
L. Morin
L. des Sables
L. St. Joseph
Archambault
24 m.
Nº 158
Nº 151
Nº 139
Nº 140
Nº 138
Nº 22
Nº 14
Nº 46
Nº 130
Nº 145
Nº 148
Nº 149
Nº 137
Nº 119
Nº 127
Nº 128
Nº 141
Nº 124
Nº 136
Nº 27
Nº 25
Nº 117
Nº 131
Nº 118
Nº 123
Nº 126
Nº 161
Nº 29
Nº 9
Nº 23
J. W.
J. K. W.
A. Mc. M.

Saint-Faustin et Saint-Jovite

Vers 1840, quand A.-N. Morin créa sa ferme expérimentale dans la région connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Adèle, son objectif était d'empêcher les cultivateurs découragés d'abandonner leurs traditions et leur pays. Alors qu'un grand nombre d'habitants, ainsi qu'on les appelait, partaient pour trouver du travail dans les usines et les scieries de la Nouvelle-Angleterre, ceux qui répondirent à l'appel de Morin et s'installèrent dans les Laurentides étaient des cultivateurs coriaces, solitaires et déterminés. La naïveté de Morin fut de présumer qu'eux aussi réclameraient les mêmes libertés que leurs voisins américains avaient obtenues de si haute lutte.

Pendant cette même décennie, le Haut et le Bas-Canada avaient été forcés de s'unir, le système seigneurial connaissait un déclin rapide et monseigneur Ignace Bourget était devenu le deuxième évêque du diocèse de Montréal, dont le territoire s'étendait alors de la frontière américaine à la baie James.

Pendant que Morin encourageait des cultivateurs à coloniser le Nord, monseigneur Bourget, constatant le vide laissé par la défaite des éléments les plus progressistes de la société lors de la rébellion réprimée de 1837, se rendit en Europe pour solliciter l'appui de certaines communautés religieuses bien organisées et les inciter à fonder des missions dans son diocèse. Parmi les institutions qu'il convainquit de venir s'établir ici ou que lui-même contribua à fonder, figuraient la communauté des Frères des Écoles chrétiennes, celle des Oblats, la congrégation de la Sainte-Croix, les Soeurs de la Providence, les Soeurs du Saint-Nom de Jésus et du Saint-Nom de Marie, les Soeurs de la Miséricorde, les Soeurs de Sainte-Anne, les clercs de Saint-Viateur et une nouvelle communauté de pères Jésuites.

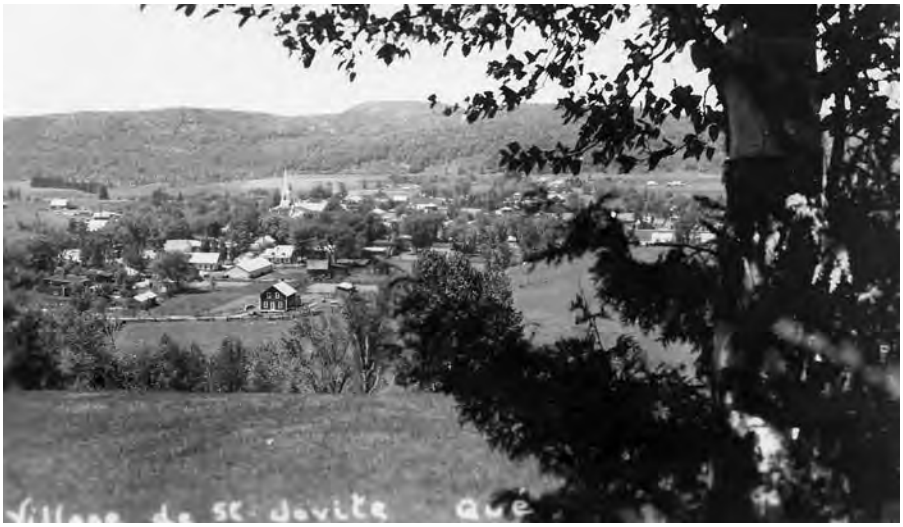
Bourget mena une lutte acharnée contre l'Institut Canadien, un groupe de réflexion à tendance républicaine, fondé dans la foulée de la rébellion au début des années 1840, et dirigé par Louis-Joseph Papineau. L'Institut, qui prônait notamment la laïcisation des écoles et la séparation entre l'Église et l'État, était en désaccord avec l'Église sur une foule de questions. C'était un forum où s'exprimaient les idées progressistes qui avaient eu d'ardents défenseurs au cours des décennies précédentes, mais qui perdit peu à peu de l'influence, à mesure

que l'évêque et son Église œuvraient à accroître la leur, paroisse par paroisse, en prenant soin de renforcer auprès des fidèles le dogme de l'infaillibilité papale.

Morin, qui partageait les idées de l'Institut Canadien, était avant tout un homme pragmatique. Les villages qu'il fonda étaient catholiques, chose qu'il encourgeait parce que l'Église était en mesure d'y organiser toute l'infrastructure sociale. Sainte-Adèle, Sainte-Marguerite et Sainte-Agathe furent parmi les petites paroisses qu'il aida à créer. Ses colons allèrent s'établir encore plus loin au nord, malgré qu'au-delà de Sainte-Agathe, l'altitude augmente rapidement et que le chemin étroit qui vers 1860 en formait la seule voie d'accès devait franchir les hauteurs de la Repousse.

Dès 1871, soit cinq ans après la mort de Morin, des colons établirent un petit village qu'ils nommèrent la Repousse. Celui-ci était situé sur le plus haut plateau des Laurentides, s'élevant par rapport au niveau de la mer à 90 mètres plus haut que Sainte-Agathe et à 275 mètres plus haut que Sainte-Adèle. Plus loin, le terrain s'affaissait de nouveau pour former les vallées de la Rouge et de la Diable, baissant de 275 mètres, pour atteindre la même élévation que Sainte-Adèle.

Monseigneur Bourget et le curé Labelle héritèrent de la mission que Morin avait commencée, au point que le curé Labelle devint même l'adjoint du ministre de la Colonisation. Si Labelle et Bourget



Le village de Saint-Jovite, d'abord appelé Grand-Brûlé, entouré de champs et de prés.

étaient animés du désir d'empêcher leurs ouailles de partir pour la Nouvelle-Angleterre, ils n'en considéraient pas moins les idées des progressistes comme une menace à la société catholique. Labelle souhaitait franchir la Repousse et peupler la vallée de la Rouge avant que les protestants d'Arundel ne l'y devancent. Une mission fut donc établie dans cette vallée, sous le nom de Grand-Brûlé

Les noms «La Repousse» et «Grand-Brûlé» reflètent et illustrent l'expérience des pionniers. Bon nombre des colons amenés par Morin avaient combattu dans les soulèvements de 1837 et 1838. Ceux qui connaissaient les idées des Patriotes savaient que la Rébellion n'avait rien à voir avec l'Église. Qu'ils y aient vu une tentative de se débarrasser de la monarchie et d'établir une république de style américain, ou simplement l'occasion de s'élever contre l'afflux prodigieux de nouveaux-venus de langue anglaise; l'Église n'était pour eux qu'un élément du paysage et ne figura pas dans leurs décisions. Ce n'était ni pour la défendre qu'ils avaient pris les armes, ni par souci de l'importance de celle-ci sur le plan culturel.

Comme Morin, ils ne se préoccupèrent pas outre-mesure du rôle croissant que l'Église, lentement mais inexorablement, s'arrogeait dans l'évolution sociale, à mesure qu'elle étendait son influence. Le village de Sainte-Adèle avait été nommé en l'honneur de l'épouse de Morin, Adèle Raymond, mais Sainte-Agathe devait son nom à une martyre chrétienne, tout comme Sainte-Lucie, le village voisin, dont le nom s'inspirait d'une autre martyre et cousine de Sainte-Agathe. Ces personnages religieux, tirés d'un passé lointain, qui avaient enduré de terribles souffrances au nom de leur foi, étaient montrés en exemple aux jeunes et aux autres personnes influençables. Aussi les messages et les priorités de l'Église se propagèrent-ils auprès des enfants de la génération suivante et les noms des paroisses vinrent à rivaliser avec les noms d'origine — souvent jusqu'à les supplanter.

Quand le père Samuel Ouimet reçut la charge des villages de la Repousse et de Grand-Brûlé, le 15 février 1879, c'est-à-dire presque 40 ans après l'ascension à l'épiscopat de monseigneur Bourget, il en profita pour rebaptiser les deux missions du nom de deux autres martyrs, deux frères dont les fêtes tombaient le même jour. Saint-Faustin et Saint-Jovite avaient été parmi les premiers chrétiens qui furent jetés dans la fosse aux lions pour divertir les foules des arènes romaines.

Quand les lions refusèrent de les manger, le public y vit un miracle, mais les autorités réagirent en décapitant les victimes. La Repousse, la plus ancienne des deux missions, fut donc renommée Saint-Faustin et Grand Brûlé, Saint-Jovite. L'Église avait acquis une telle influence que la perte d'identité locale qui résulta du changement de ces deux noms fut saluée à l'époque comme une bénédiction. Tandis que l'Église imposait partout sa loi, les idées progressistes de Papineau, de Morin et de l'Institut Canadien tombèrent dans l'oubli.

Nº 119
ERST
Nº 127
Nº 128
Nº 141
Nº 124
Nº 136
Nº 27
Nº 25
L. des Sables
ARUNDEL
Nº 131
MONTCALM
Nº 123
Nº 126
L. St Joseph
HOWARD
MORIN
STE. ADELE
118
Nº 161
BY
ROUGE
J. W.
HARRINGTON
A. Mc M.
WENTWORTH
RIVER
J. W.
LAC LOUISA
J. W.
GORE
J. K. W.
GREENVILLE
CHATHAM
A. L. C.
RIVER
LACHUTE
RIVER

Le lac Louisa, Wentworth

Officiellement, on raconte trois histoires différentes sur l'origine du nom du lac Louisa. Selon la première, vers les années 1840, une musicienne de talent, du nom de Louisa M. Holland, joua pour des arpenteurs qui par la suite nommèrent le lac en son honneur. D'après la seconde, ce serait plutôt la triste histoire d'une certaine Louisa qui, vers 1800, se noya dans le lac, à l'endroit où un ruisseau s'en écoule. Et dans la troisième version, le lac ne fut nommé qu'entre 1970 et 1984, en l'honneur d'une certaine Louise Lafleur qui venait souvent y pêcher, du haut d'un rocher qui domine la rive. L'histoire ne dit pas quand elle vécut ni ce qui lui valut d'être ainsi immortalisée. On est tenté de se demander s'il s'agissait plutôt de 1870 et non de 1970, mais il semble que la Commission de toponymie ait bien voulu dire 1970.

Dans le livre *Louisa and her Lake*, de H.C. (Herb) Montgomery, publié en 2002, l'auteur relate la grande époque de villégiature, de séjours heureux au chalet, de régates et d'excursions qui caractérisèrent les décennies du XXe siècle au lac Louisa. Il y est question des Holland, qui arrivèrent dans la région dans les années 1870, et de Louisa, leur fille, qui obtint un emploi d'été comme domestique dans la maison de John Abbott, le député local au parlement fédéral.

L'un des endroits où les vacanciers se retrouvaient et passaient les soirées à se raconter des histoires, parfois à chanter et à jouer du piano, était le magasin Meikle's, à Lachute. Au cours d'une de ces soirées, un groupe d'arpenteurs qui flirtaient avec Louisa, pendant qu'elle chantait, accompagnée par son père au piano, lui promirent de nommer un lac en son nom. D'après Montgomery, ce qui fut dit fut fait, mais plutôt vers les années 1870, et non 1840. La Commission de toponymie fit probablement le lien entre cette version de l'histoire et l'époque à laquelle eut lieu l'arpentage officiel de la région.

Il est peu probable que le lac soit demeuré sans nom jusqu'en 1870, de sorte que cette histoire est peut-être inventée. Mais elle marque une période de transition, alors que les environs se transformaient, d'une région agricole en une communauté de «campeurs». Entre 1867 et 1874, le Très Honorable John Abbott, le député dont parle Montgomery dans son livre, était devenu propriétaire de 73 acres

de la ferme Robinson. Il appela son domaine Liberty Hall.

Abbott, qui était un proche du Premier ministre John A. Macdonald et en 1891 devint ensuite premier ministre, le premier à assumer cette fonction qui soit né en sol canadien, n'était pas un «campeur» et ne dépendait pas directement de ses terres pour son revenu. Il fut l'un des premiers de la nouvelle génération de propriétaires à s'établir sur les bords du lac Louisa; or, à l'époque où il construisit Liberty Hall, la communauté se composait d'immigrants irlandais et écossais, qui s'était éreintés à défricher la terre et qui brûlaient les arbres pour faire de l'engrais, le vendant ensuite et utilisant ce maigre revenu pour combler des besoins élémentaires, comme par exemple l'achat de semences.

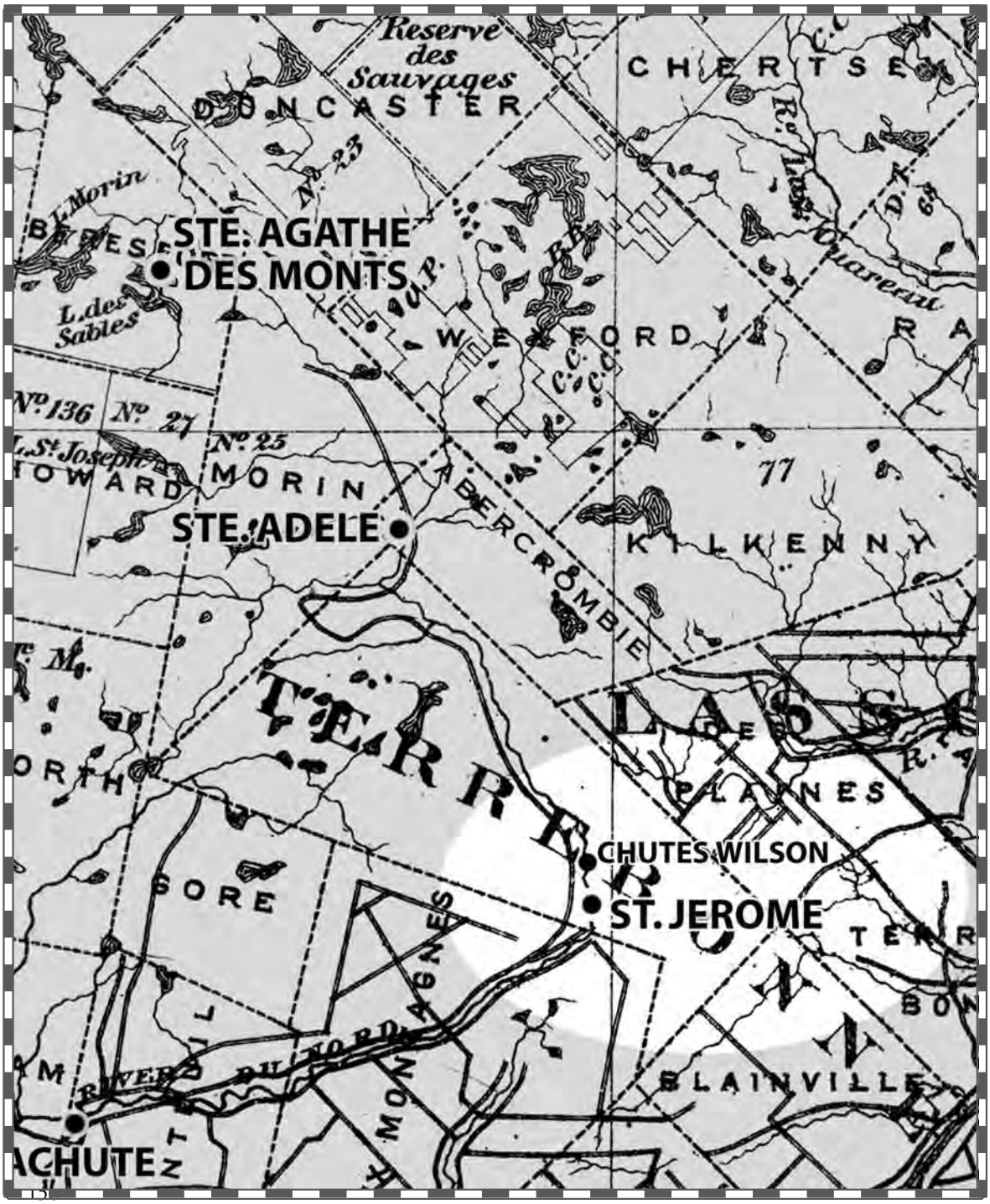
Le lac Louisa est nourri par une source et se situe en altitude par rapport aux régions avoisinantes. Une fois les arbres abattus et leurs souches déracinées, le sol s'avéra extrêmement pauvre, les glaciers étant passés par là et ayant emporté les sols arables. Aussi les fermiers comme George Seale, Zachariah Robinson, Charles Vary et les autres avaient-ils découvert que leurs champs ne soutiendraient jamais une agriculture viable. Le sol mince séchait trop vite entre les averses estivales, menaçant la croissance et la survie des cultures, tandis que le lac, qui scintillait au milieu des champs, semblait narguer tous leurs efforts.

La seconde version de l'origine du nom du lac laisse imaginer combien la triste histoire d'une noyée pouvait servir aux fermiers à empêcher leurs enfants de jouer trop près du lac. Les familles comptaient souvent de 12 à 14 enfants, dont les plus vieux participaient aux travaux de la ferme et les plus jeunes étaient parfois laissés à eux-mêmes, les adultes n'ayant pas toujours le loisir de les surveiller de près. L'histoire de Louisa-la-noyée permettait de freiner la curiosité et l'intrépidité naturelle de leurs jeunes enfants. On entend presque Zachariah ou un des autres fermiers dire à sa fille, tandis que les autres enfants l'écoutaient, bouche bée: «Et son nom, justement, eh bien, figure-toi que c'était Louisa. Le même nom que toi, sauf qu'elle n'écoutait pas et c'est pour ça qu'elle s'est noyée, tu comprends maintenant?» Pour les campeurs qui succédèrent à ces pionniers. l'histoire de la Louisa Holland dont il est question dans la première version offrait un mythe plus réjoissant pour divertir leurs soirées.

En vieillissant, à mesure que leurs enfants partaient vivre en ville,

les cultivateurs vendirent leurs propriétés à des villégiateurs fortunés, principalement de la région de Lachute, de sorte que dès le début du XXe siècle, une communauté de vacanciers les avait remplacés.

D'après Montgomery le lac commença à figurer sur les cartes dans les années 1970 et 1980 sous le nom de «lac Louise», d'après lui dans le cadre d'une campagne menée par le parti Québecois pour franciser les noms de lieu dans la province. Il fallut un effort concerté et soutenu de la part de la communauté locale pour obtenir qu'on rétablît le nom original en 1988. Questionnés par le maire de l'époque, les membres de la Commission de toponymie indiquèrent que le nom Louise leur avait été fourni par des résidents d'une des baies du lac. Peut-être s'agit-il de l'histoire de Louise Lafleur, un nouveau mythe pour une ère nouvelle, qui s'avéra néanmoins sans grande substance. Mais cela montre bien que le passé peut changer très vite, selon la personne qui le raconte. Le nom «Louisa» est aujourd'hui le plus couramment employé.


Reserve des Sauvages
DONCASTER
CHERTSEY
No. 23
L. Morin
STE. AGATHE DES MONTS
L. des Sables
WEXFORD
No. 136
No. 27
No. 25
L. St. Joseph
HOWARD
MORIN
STE. ADELE
ABERCROMBIE
KILKENNY
77
TERRE
PLAINES
CHUTES WILSON
ST. JEROME
SORE
MONTAGNES
RIVIERE DU NORD
BLAINVILLE
ACHUTE

Les chutes Wilson, Saint-Jérôme

James Crockett Wilson naquit en Irlande en 1841. Son père, Samuel Wilson, et sa mère, Elizabeth Crockett, émigrèrent à Montréal l'année après sa naissance, soit cinq ans avant le début de la famine de la pomme de terre. Son père, nouvellement arrivé et ne possédant pas de métier, apprit la menuiserie et la mécanique, et finit par trouver un emploi auprès de la compagnie de chemin de fer Grand Trunk Railway, à fabriquer des wagons de train. Ce fut d'ailleurs lui qui dessina le premier chasse-neige sur rails.

En devenant mécanicien, J.C. Wilson avait commencé par suivre la voie tracée par son père, mais un accident, dont il garda des séquelles, l'obligea à chercher un autre métier. La générosité d'un ami lui permit de s'inscrire à l'École Modèle, puis à l'École Normale de McGill, et après l'obtention de son diplôme, il exerça une série d'occupations à Toronto et à New York, avant de trouver un emploi dans une manufacture de papier à Montréal. En 1870, il fonda une entreprise qui fabriquait des sacs en papier. On lui attribue d'ailleurs l'invention du premier sac en papier à fond plat, qu'il fut le premier à fournir aux épiceries d'un bout à l'autre du Canada. En 1880, il construisit une grande papetière à Lachute.

La même année, les Delisle installèrent leur usine de pâte et papier à Saint-Jérôme, avant de la déménager, peu de temps après, à Saunderson Falls, à Cordon, un peu plus au nord. La papetière Delisle transformait la pâte de bois, dont elle fabriquait des boîtes de carton. Même si, aujourd'hui encore, on mesure le contenu «chiffon» des papiers de qualité, tout le monde sait que dorénavant le papier provient des arbres. Quand James Crockett Wilson fonda la J.C. Wilson Paper, on fabriquait encore le papier avec des chiffons, du lin et de la toile de lin. Seul le carton était à base de bois. Delisle et Wilson cependant n'étaient ni concurrents, ni fournisseurs l'un de l'autre.

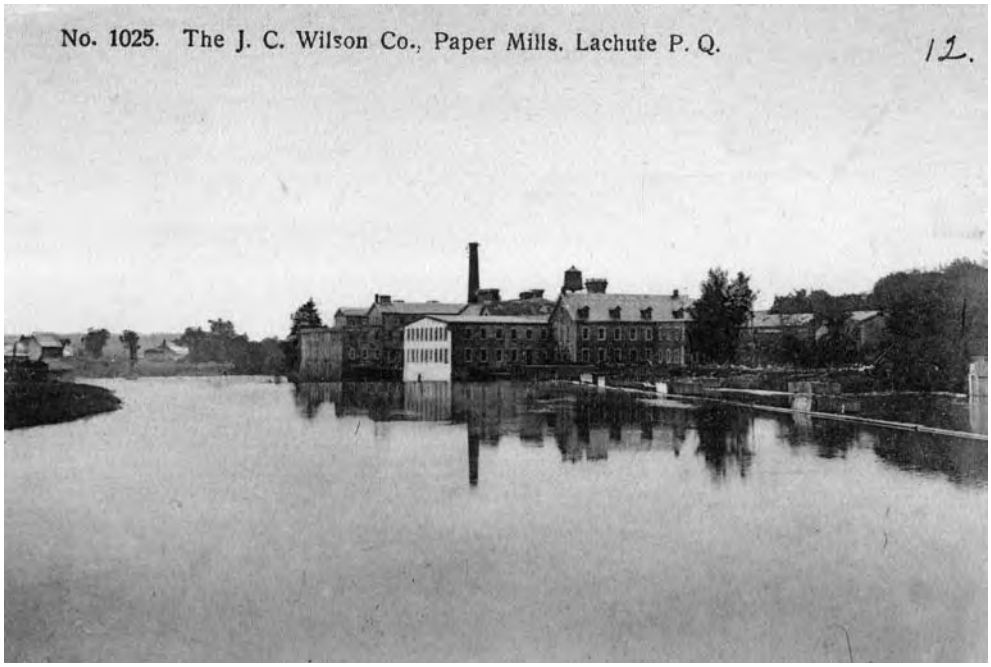
La papetière Delisle, achetée par James Crockett Wilson, à Saint-Jérôme. Il fut l'un des pionniers de la fabrication du papier à partir du bois.

Charles Fenerty, du Nouveau-Brunswick, fut le premier à développer le procédé de fabrication du papier à partir de fibre de bois, même s'il ne fut pas le premier à le faire breveter. J.C. Wilson comprit le potentiel de la pâte à papier. En 1893, il acheta la papetière Delisle et bientôt Saunderson Falls fut rebaptisé Wilson Falls ou les Chutes Wilson.

James Crockett Wilson mourut en 1899. En plus d'avoir fondé la J.C. Wilson Paper, il compléta deux mandats comme échevin de Ville Saint-Laurent, à Montréal, fut élu député d'Argenteuil au parlement en 1887, président du *Fish and Wildlife Protection Club of Quebec* et de la *Irish-Protestant Benevolent Society*, et vice-président et gouverneur à vie du Dispensaire de Montréal, gouverneur de l'association *Protestant Insane Asylums of Quebec*, et siégea sur la Commission des écoles protestantes de Montréal.

Les principales installations de la compagnie Wilson étaient à Lachute.

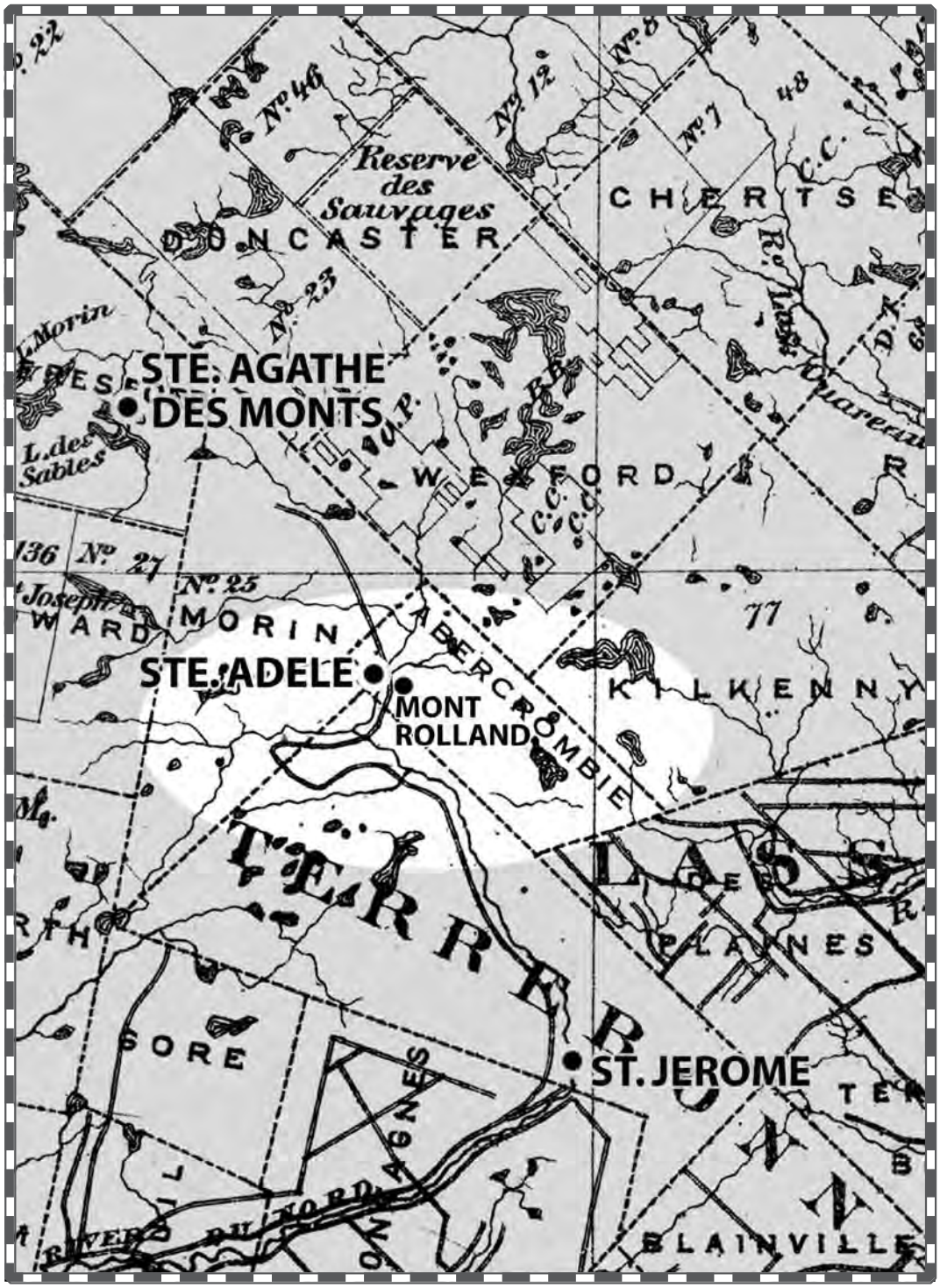
Après sa mort, la Wilson Paper prospéra sous la houlette de ses fils, d'abord William Walter C. Wilson, puis Frank Howard Wilson, tandis qu'Edwin Howlett Wilson dirigeait les opérations à l'usine de Lachute. La Wilson Paper devint une des plus grosses compagnies de pâtes et papiers au Canada, avec des papetières à Lachute et à Saint-Jérôme, une usine et un entrepôt à Montréal, ainsi que des entrepôts à Winnipeg et Vancouver. La compagnie, bien que cotée à la bourse, demeura sous le contrôle de la



La rivière du Nord aux abords de la papetière Wilson, à Lachute, qui fut vendue à l'Abitibi-Price par les héritiers de J.C. Wilson.

famille jusque dans les années 1950, quand elle fut absorbée par l'Abitibi Paper, devenue depuis l'Abitibi-Price.

Les chutes Wilson sont maintenant un parc, visible juste à l'est de l'autoroute 15, à l'endroit où elle rétrécit de trois à deux voies.


STE. AGATHE
DES MONTS
STE. ADELE
MONT
ROLLAND
ST. JEROME
Reserve
des
Sauvages
DONCASTER
CHERTSE
WEXFORD
MORIN
ABERCROMBIE
KILKENNY
TERRERONNE
LASS
PLAINES
SORE
BLAINVILLE
L. des
Sables
Nº 46
Nº 12
Nº 7
Nº 23
Nº 27
Nº 25
136
77
48

Mont-Rolland

Le sergent Jean-Pierre Rolland vit le continent nord-américain pour la première fois en juin 1755, alors que lui et ses compagnons d'armes pêchaient la morue pour s'alimenter au terme d'un mois passé en mer. Dès son arrivée à Québec, la compagnie dont il faisait partie fut envoyée à Montréal et plus à l'ouest, en plein territoire Iroquois, d'abord sous le commandement du baron Jean-Armand Dieskau et plus tard sous celui du marquis Louis-Joseph de Montcalm, un chef redoutable, qui inspirait le respect à ses troupes et la crainte aux Anglais. Sous son égide, Rolland et ses hommes ne connurent que des victoires, jusqu'à l'affrontement décisif des plaines d'Abraham.

Après la défaite, qui entraîna la perte de Montréal, les soldats français, suivant l'accord de reddition, devaient être rapatriés en France, mais ayant passé cinq ans de sa vie au Nouveau-Monde, pendant lesquels il avait fait la connaissance de Marie-Joseph Guertain, Jean-Pierre Rolland décida qu'il ne voulait plus continuer à servir son roi. Redevenu simple civil, il demeura au Québec, épousa Marie-Joseph et se fit cultivateur à Verchères.

Les époux n'eurent pas la vie facile. Un seul de leurs fils survécut jusqu'à l'âge adulte et un endettement croissant força ce dernier à abandonner la ferme et à déménager sa jeune famille, y compris le jeune Jean-Baptiste, à Saint-Hyacinthe.

En 1832, à l'âge de 18 ans, Jean-Baptiste Rolland conclut qu'il n'y avait pas d'avenir dans la vie rude de travailleur agricole et quitta le foyer paternel à Saint-Hyacinthe pour se rendre à pied à Montréal, un voyage de trois jours, avec 30 sous dans les poches. Arrivant à destination au début d'avril, il se mit à la recherche d'un emploi. Montréal qui alors grouillait d'activité, sous l'afflux de milliers d'immigrants et de jeunes gens comme Rolland qui arrivaient de la campagne, était sujette aux épidémies de choléra et à des conflits politiques grandissants.

Dès 1834, Rolland devint apprenti-imprimeur à La Minerve, le journal controversé fondé par A.-N. Morin. L'histoire canadienne-française insiste sur cette période, dont un grand nombre des héros étaient membres des Patriotes et luttèrent pour défendre leurs principes. Nombre d'entre eux, y compris Morin, Denis-Benjamin Viger et même

monseigneur Ignace Bourget, arrivèrent au terme de leurs vies sans avoir amassé la moindre fortune personnelle, comme pour prouver le vieil axiome que les Canadiens-français n'aspiraient à rien d'autre qu'à se faire notaire ou ecclésiastique ou que la situation politico-économique de l'époque les désavantageait.

Rolland, quant à lui, loin de se croire handicapé, était convaincu de la réussite de son entreprise et, avec 30 sous au départ, se construisit un empire. Dès 1840, devenu maître-imprimeur, il s'associa avec John Thompson et ouvrit un atelier d'imprimerie. Deux ans plus tard, âgé d'à peine 24 ans, il partit sa propre affaire et ouvrit une librairie vendant des livres, du papier et de la papeterie, important des livres de France, d'Angleterre et d'Allemagne, et publiant des manuels.

En 1859, son fils aîné, Damien, se joignit à l'entreprise et, en 1872, ses autres fils en firent autant. Rolland contribua généreusement à l'épanouissement de son quartier de la rue Saint-Denis, à Montréal, et entre 1872 et 1879, participa à la construction de nombreux édifices dans ce secteur. Il fut co-fondateur de la Banque d'Hochelaga, qui devint la Banque Provinciale et qui fusionna par la suite avec la Banque Nationale. En 1879, il se porta acquéreur de La Minerve, le journal où, 47 ans plus tôt, il avait commencé sa carrière. Ce ne fut pas, nous le verrons, la dernière fois que sa famille allait s'associer à un projet cher à A.-N. Morin.

L'entreprise familiale prit véritablement son essor en 1881. Le curé Labelle apprit que Jean-Baptiste Rolland souhaitait créer sa propre manufacture de papier. Aussi l'encouragea-t-il à examiner un site à Saint-Jérôme, que la voie ferrée avait depuis peu rendu facilement accessible. C'est ainsi que Jean-Baptiste, qui aurait été en droit de prendre dignement sa retraite et de profiter de sa fortune, choisit plutôt, à 67 ans, de recommencer à zéro avec ses fils et, risquant le tout pour le tout, de fonder la première papetière Rolland en 1881-82.

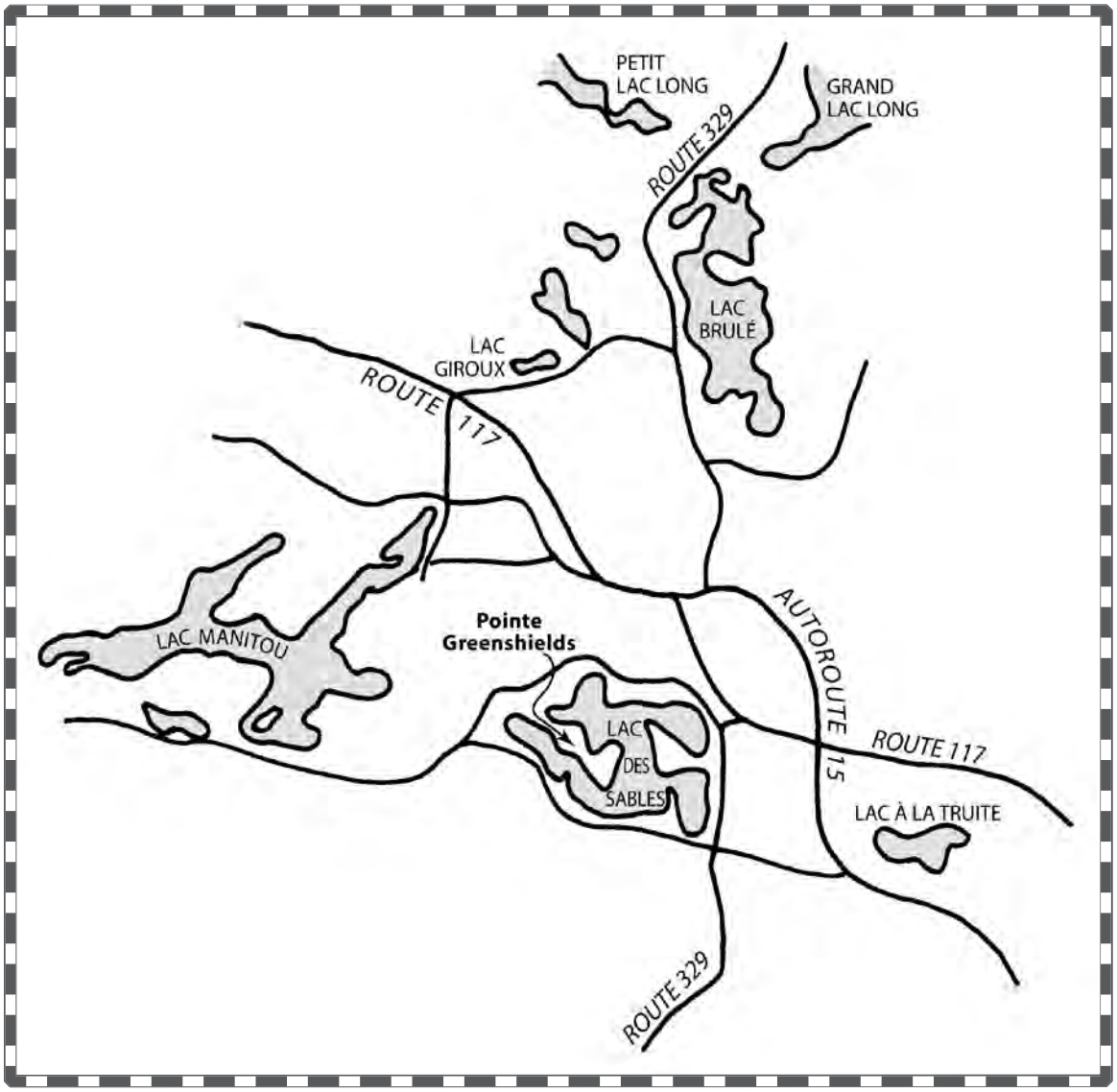
Sous son égide, la compagnie de papier Rolland devint une entreprise réputée et prospère. En 1887, Jean-Baptiste la remit entre les mains de ses fils et se consacra à autre chose. Il avait 72 ans. Sir John A. Macdonald le nomma au Sénat, où le sénateur Rolland comptait continuer de contribuer à l'épanouissement du pays qu'il avait participé à construire mais il mourut un an plus tard.

En 1902, son fils Stanislaus, qui avait déjà 51 ans et dirigeait

À Mont-Rolland, la route descend jusqu'à la rivière. Elle nécessita des travaux pour canaliser les eaux de ruissellement au moment de la fonte des neiges saisonnière.

la fabrique de Saint-Jérôme, voulut ouvrir une nouvelle usine dans le but de faire prospérer l'entreprise encore davantage. Son frère aîné s'y opposa, de sorte que, tel père tel fils, Stanislaus fonda une nouvelle compagnie et ouvrit une fabrique sur les bords de la rivière du Nord. Il choisit pour site Sainte-Adèle, le village même où A.-N. Morin, le fondateur et premier propriétaire de La Minerve, avait situé sa ferme expérimentale. Cette nouvelle usine fut par la suite fusionnée avec la compagnie Rolland.

En 1905, le gouvernement ouvrit un bureau de poste à Mont-Rolland, pour servir la population qui s'était installée aux alentours de la fabrique, et en 1918 la nouvelle paroisse de Saint-Joseph de Mont-Rolland fut créée, distincte de celle de Sainte-Adèle et dont le nom ne fut abrégé à celui de Mont-Rolland que dans les années 1960. Elle fut amalgamée à Sainte-Adèle en 1997, mais son nom subsiste aujourd'hui pour désigner un secteur de la municipalité d'origine.


PETIT
LAC LONG
GRAND
LAC LONG
ROUTE 329
LAC
BRULÉ
LAC
GIROUX
ROUTE 117
LAC MANITOU
Pointe
Greenshields
AUTOROUTE 15
ROUTE 117
LAC
DES
SABLES
LAC À LA TRUITE
ROUTE 329

Pointe Greenshields, Sainte-Agathe-des-Monts

Le révérend père Théophile Thibodeau n'était pas un prêtre comme les autres. Chargé de la paroisse de Sainte-Agathe-des-Monts en 1878, il fut aimé et respecté de ses paroissiens, et reconnu pour avoir inspiré la colonisation du canton d'Archambault ainsi que la construction d'une chapelle. Cependant sa vraie passion était une terre qu'il possédait à Sainte-Agathe, sur une presqu'île, aujourd'hui connue sous le nom de «Pointe Greenshields», et qui avance au milieu du lac des Sables. Au point que quatre ans après avoir assumé la charge de sa paroisse, il donna sa démission et se retira dans son domaine.

Ses paroissiens cependant n'étaient pas prêts à le laisser partir, de sorte que deux ans plus tard, pressé de toutes parts, il céda à leurs demandes et accepta de devenir curé de la paroisse. Il assumait le rôle de chef spirituel à la veille d'une des périodes les plus noires de l'histoire de Sainte-Agathe. Comme il aimait son confort, il réunit suffisamment de fonds pour faire construire un presbytère davantage à sa mesure et ce fut de ce nouvel édifice qu'il aida ses ouailles à surmonter l'épreuve d'une épidémie de la variole qui allait durer une année entière.

Bien qu'un vaccin ait été découvert (et même administré) plusieurs années plus tôt, la communauté catholique de Montréal, et donc de presque tout le Québec, s'opposait à la vaccination, y voyant un complot visant l'extermination des Canadiens-français. Le résultat fut une épidémie qui ravagea aussi bien la métropole que les communautés plus éloignées et força la mise en quarantaine de toute la région, y compris Montréal, qui fut coupé du reste de l'Amérique du Nord. Dans le petit village de Sainte-Agathe, 50 personnes moururent avant que l'hiver ne revînt geler les rues insalubres et les dépotoirs, qui aidaient à répandre la contagion. À Montréal pendant cette période des émeutes éclatèrent contre la vaccination — l'armée fut appelée à protéger les hôpitaux et 3 000 personnes moururent en l'espace de quatre mois.

À Sainte-Agathe, l'épidémie ne s'était pas plus tôt résorbée que la région fut dévastée par trois années de sécheresse, à tel point que vers la fin, les fermiers virent leurs réserves de graines complètement épuisées et nombre d'entre eux quittèrent la région. Finalement, le 9

avril 1888, le nouveau presbytère prit feu et le bon prêtre perdit la vie en essayant de sauver l'édifice. Quelques-uns des aînés de Greenshields Point se rappellent que lorsqu'ils étaient enfants, on racontait que le sifflement du vent dans les arbres à la pointe de la presqu'île n'était autre que le son du regretté curé fredonnant une chanson.

En 1893, Octavien Rolland, fils de Jean-Baptiste Rolland, fondateur de la compagnie des Papiers Rolland, acheta la propriété de la succession du curé. La presqu'île, qui vint à être connu sous le nom

Une des premières photos prises des airs montrant le lac des Sables avec, au loin, le village de Sainte-Agathe-des-Monts. La pointe Greenshields est la grande presqu'île au centre de l'image.

de «la pointe à Rolland», demeura dans la famille Rolland pendant vingt ans, après quoi elle fut vendue à James Naismith Greenshields en 1913.

La presqu'île, qui mesurait plus de 80 acres (soit une trentaine d'hectares), dont 12 000 pieds (environ 4 kilomètres) de rivage, était sans conteste une propriété prestigieuse. De nombreuses personnes fortunées avaient acheté des terrains au bord du lac des Sables et y avaient construit des villas considérables. Greenshields cependant ne semble pas avoir entrepris de construction aussi ambitieuse. En réalité, une des raisons qu'il donna d'acheter la propriété était d'offrir des distractions à son fils, qui subissait un traitement pour la tuberculose

au Laurentian Sanatorium, l'une des institutions que comptait alors Sainte-Agathe pour le traitement des tuberculeux.

Malgré que la famille ne se soit pas intéressée à développer la presqu'île, celle-ci vint néanmoins à être appelée Greenshields Point. La famille Greenshields en demeura propriétaire pendant 19 ans, jusqu'en 1932, avant de la vendre à des promoteurs de la Mitawanga Company.

Personne ne saura jamais si le lac des Sables, à Sainte-Agathe, tient son nom du mot algonquin Mittawang, qui veut dire «sable» ou «rive sablonneuse». Le lac avait jadis été connu sous le nom de Sandy Lake, de sorte qu'il est possible que les deux entrepreneurs qui firent l'acquisition de Greenshields Point dans les années 1930 s'inspirèrent

Sur cette carte postale, le lac est désigné sous son appellation anglaise de Sandy Lake. Le gros édifice qui ressemble à un bateau, au milieu de la photo, est l'hôtel Castle des Monts, construit sur une petite île.

de la racine algonquine du nom. Il se peut aussi que certains termes algonquins aient été en usage à l'époque, bien que rien n'indique qu'une communauté algonquine ait jamais habité la région.

Une fois le projet immobilier terminé, la Mitawanga Company fut remplacée par une association de propriétaires qui prit le nom Mitawanga. Sept décennies ont beau s'être écoulées depuis, la presqu'île se nomme toujours Greenshields Point.

James Naismith Greenshields, né à Danville, au Québec, le 7

août 1852, étudia le droit, fut reçu au Barreau en 1877 et en 1885, fit partie de l'équipe d'avocats qui défendit Louis Riel. D'après Georges Goulet, auteur du *Procès de Louis Riel*, les avocats de la défense, en l'occurrence MMe Fitzpatrick, Lemieux et Greenshields, commencèrent par contester vigoureusement l'autorité du magistrat, le juge Richardson. Puis, quand cette motion fut sommairement rejetée, ils résolurent de plaider non-coupable pour cause d'incapacité mentale, mais leur client s'y opposa. Ils justifièrent leur démarche en invoquant des in-

«Sandy Lake montrant La Rocher Point sur la Presqu'Isle, Sainte-Agathe-des-Monts, Qué.»

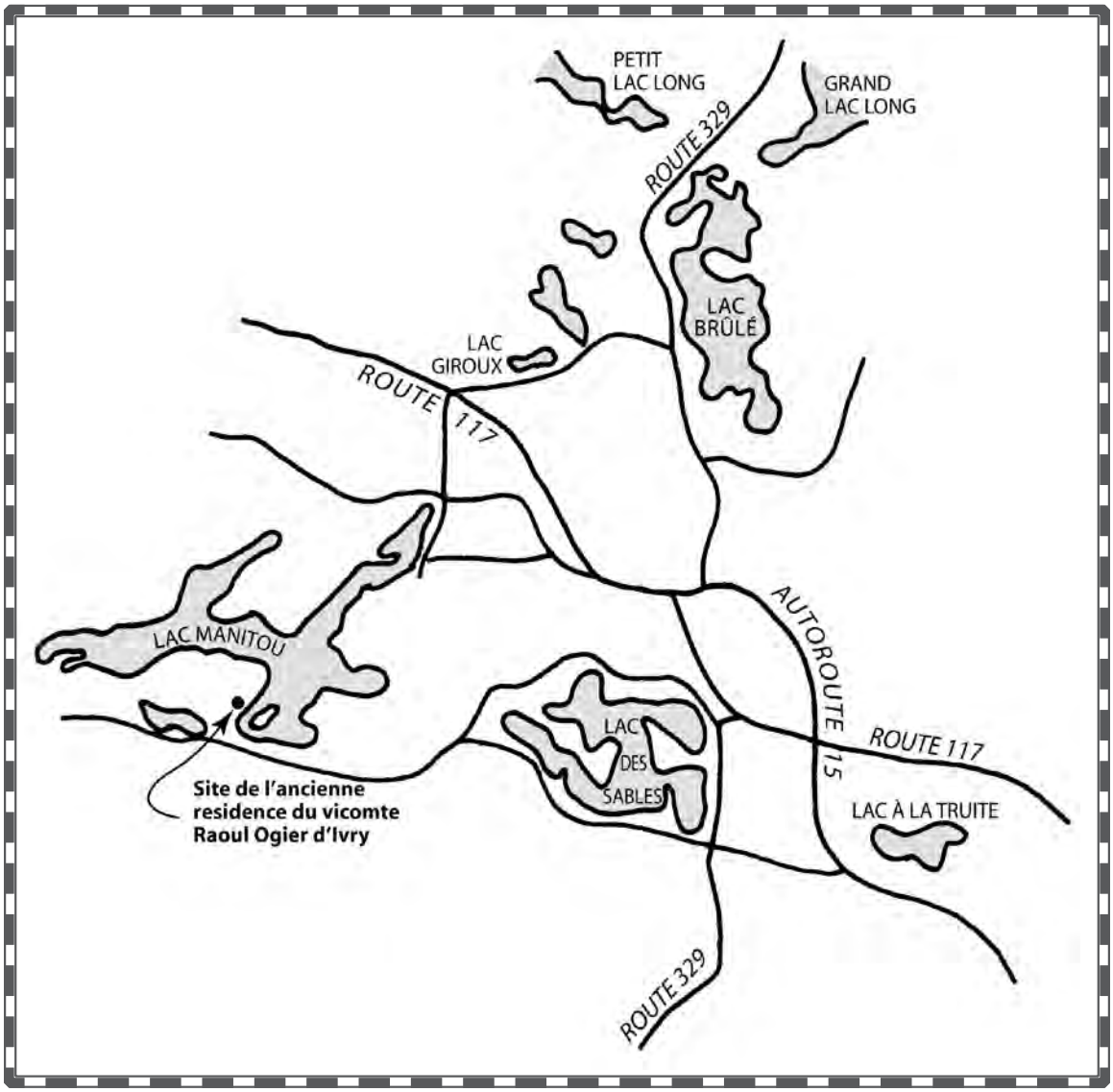
formations confidentielles, probablement reliés aux séjours que fit Riel à deux asiles d'aliénés au Québec, entre 1876 et 1878.

Plus tard, Greenshields s'intéressa aux affaires, notamment à la Shawinigan Water and Power et à la compagnie Wabasso Cottons. Il encouragea deux de ses fils à fonder la Greenshields & Company, qui devint la Greenshields Incorporated et plus tard encore la Richardson Greenshields. Bien que l'entrepreneur qui avait pour nom Richardson fût originaire de Winnipeg, il semble bien qu'il n'ait existé aucun lien entre celui-ci et le magistrat qui présida au procès de Louis Riel. L'un des fils de Greenshields mourut pendant la Première Guerre mondiale

Le Tour-du-lac, chemin qui ceinture le lac des Sables, était pourvu de trottoirs en bois des deux côtés de la chaussée.

et un second fils mourut un peu plus tard, probablement de tuberculose. Le troisième hérita de Greenshields Point et vendit la propriété en 1932.

Au niveau local, si rares sont ceux qui connaissent l'histoire de la famille Greenshields qu'on s'explique mal comment le nom a survécu. Il se peut que ce soit simplement du fait que le nom Greenshields a quelque chose d'exotique et d'imposant, qui reflète la grandeur verdoyante de la presqu'île. Il y a quelques années, la Commission de toponymie tenta d'encourager les habitants à remplacer le nom Greenshields par celui de Mitawanga, mais quand le président de l'association des propriétaires leur rappela le rôle joué par James Greenshields à la défense de Louis Riel, la Commission renonça au changement de nom. La survie de celui-ci nous rappelle la contribution de la communauté anglophone à l'histoire des Laurentides.


PETIT
LAC LONG
GRAND
LAC LONG
ROUTE 329
LAC
BRÛLÉ
LAC
GIROUX
ROUTE 117
LAC MANITOU
AUTOROUTE 15
ROUTE 117
LAC
DES
SABLES
LAC À LA TRUITE
Site de l'ancienne
residence du vicomte
Raoul Ogier d'Ivry
ROUTE 329

Ivry-sur-le-Lac

En 1891, le vicomte Émile Ogier d'Ivry mourut à Chêne de Cœur, en Sarthe (France), laissant dans le deuil sa veuve, Angèle, et leurs trois enfants, Raoul, Marie-Hélène et Jean. La principale préoccupation d'Angèle dans son veuvage fut d'assurer l'avenir de ses enfants et à cet égard son fils aîné, le nouveau vicomte, lui posait un défi considérable.

Aujourd'hui, trois générations d'Ogier, tous descendants de Philippe Ogier, secrétaire du roi de France Charles V, qui régna de 1138 à 1380, habitent encore le siège ancestral de Chêne de Cœur. De nombreuses citations officielles dans la gazette du parlement de Paris ainsi que dans les régistres du règne confirment les titres de noblesse de la famille, qui compta parmi ses membres les plus illustres un évêque, au XVe siècle, deux membres du Conseil du Roi, plusieurs hauts-magistrats et hauts-fonctionnaires, ainsi que nombre d'ecclésiastiques et d'officiers de l'armée. En reconnaissance de leurs longs états de service sous plusieurs règnes et au fil de nombreuses générations, le roi Louis XVI accorda le titre de comte à l'aîné de la famille. À l'époque, soit vers la fin du XVIIIe siècle, celle-ci possédait des terres à Ivry, Hénonville et Berville, ainsi qu'ailleurs, plus près de Paris. Toutefois, en 1891, quand Raoul Ogier d'Ivry succéda à son père pour devenir à son tour vicomte, il était déjà évident qu'il n'était pas de la même trempe que ses illustres ancêtres.

En effet, à l'adolescence, Raoul avait souffert d'une méningite cérébrale et, bien qu'approchant de la trentaine, avait conservé le niveau intellectuel d'un enfant de quatorze ans, ce qui le rendait inapte à gérer les affaires familiales. Cependant, par bonheur, c'était un jeune homme actif et charmant, qui de surcroît avait une épouse dévouée, nommée Elza. Relevant le défi auquel elle était confrontée, Angèle entreprit de relocaliser le jeune couple au Canada, en leur donnant pour mission d'établir le nom d'Ogier d'Ivry au Nouveau Monde.

Ils traversèrent donc l'Atlantique, remontant le Saint-Laurent jusqu'aux confins du Canada français, où se trouvait alors le village de Sainte-Agathe. De Sainte-Adèle, où le train s'arrêtait, ils poursuivirent leur route avec toute leur suite, ce qui dut faire une grosse impression sur leur passage. En cours de route, Angèle rencontra l'écrivain et journaliste B.A.T. de Montigny, qui venait d'acheter la ferme de son oncle Pierre Casimir Bohémier, sur les bords du lac Manitou. De Montigny, qui lui aussi descendait d'une

famille noble, était l'homme tout trouvé pour résoudre le problème d'Angèle, qui acheta sa ferme pour la donner à Raoul et rentra en France, où son autre fils mourut de tuberculose quelques temps plus tard.

Ce fut donc dans cet avant-poste de colons canadiens-français que Raoul démarra son ambitieux projet d'établir une nouvelle lignée d'Ogiers d'Ivry en terre d'Amérique, en construisant une grande maison de campagne, avec dépendances, au bord du lac. Généralement bien accueilli de la population locale, à qui il ne manquait jamais d'exhiber ses armoiries familiales, il fut toujours prompt à payer ses factures, pourvu qu'il reçût à temps l'argent que lui envoyait sa mère.

Fort de la sécurité que fournissait cet argent, il s'essaya à l'agriculture mais s'en lassa rapidement. Il vendit la propriété à un groupe de Montréal, qui en fit un centre de villégiature et de ski de randonnée, le Manitou Club, un précurseur du Laurentian Lodge (Shawbridge) Club. Ogier d'Ivry acheta

Le manoir que se construisit le vicomte et qui donnait sur une petite baie du lac Manitou, avait un ponton permettant aux visiteurs de se rendre à pied dans l'île, ainsi qu'un quai où amarrer les bateaux.

une nouvelle propriété, après s'être laissé dire qu'on y trouvait du fer et du titanium, mais son projet d'exploitation minière ne produisit jamais de minerai viable et aujourd'hui les seules traces qui en restent sont une grotte inondée à l'entrée des bois.

Pendant la période qui précéda la grande guerre, Ogier d'Ivry exploita un magnifique bateau de tourisme sur le lac Manitou. Celui-ci, cependant,

n'était pas apprécié de tout le monde car, étant doté d'un moteur à vapeur et carburant au bois, il dégageait de la fumée et des étincelles, et alla jusqu'à causer un incendie à Oliver's Point (aujourd'hui le chemin de la Vallée-du-Manitou).

Dans les années qui suivirent l'arrivée du train, le lac acquit une vocation récréative, de sorte que nombre de familles montréalaises y construisirent des résidences secondaires. Peu avant la grande

La maison du vicomte devint le Manitou Club, le premier club de ski de randonnée des Laurentides. Lorsque l'édifice brûla, les nouveaux propriétaires ouvrirent la plage en contre-bas à l'usage de tous les estivants du lac. Depuis, des régates y ont lieu régulièrement, ainsi que des compétitions de sports aquatiques auxquelles participent des clubs d'autres lacs de la région.

guerre, Sainte-Agathe fut la cible d'une révolte de contribuables qui dégénéra en conflit amer, opposant les priorités de la communauté locale à celles des nouveaux résidents secondaires. En l'occurrence, le pouvoir politique de la localité se résumait à la modeste influence de son unique député à Québec, alors que les résidents saisonniers, qui étaient généralement de prestigieux hommes d'affaires montréalais, avaient accès aux politiciens plus influents qui représentaient leurs circonscriptions urbaines. Par surcroît, les limites de la circonscription rurale locale étaient en train d'être redéfinies, une mesure attendue et nécessaire mais qui tombait mal pour Sainte-Agathe.

La création, en 1912, de la municipalité d'Ivry-sur-le-Lac par l'assem-

Le Manitou Hall, siège du Manitou Club, vu de la route.

blée législative mit finalement un terme à la dispute. Le vicomte Raoul Ogier d'Ivry était sans conteste le personnage le mieux connu et le plus haut en couleur de la région, aussi dût-il trouver tout naturel qu'on donne son nom à la nouvelle municipalité.

À l'*Album historique de la paroisse de Sainte-Agathe-des-Monts* de 1912 figure une page entière annonçant la création d'Ivry, illustrée d'une photo du Manitou Club, «l'ancien château du Vicomte», avec, d'un côté, la photo d'un M.A. L'Allier à l'air étonné (celui-ci avait été conseiller avant la redistribution électorale et nommé nouveau maître des postes d'Ivry), et de l'autre, celle d'un élégant monsieur en toque de fourrure, en l'occurrence nul autre que le vicomte R.O. d'Ivry.

Quand la Grande Guerre éclata et que Gaétan, le fils unique de Raoul, partit s'engager avec la British Royal Field Artillery, le vicomte mit son bateau en cale et déclara qu'il y resterait tant que son fils ne serait pas revenu d'outremer. Gaétan rentra non seulement sain et sauf mais promu au rang de capitaine. Après la guerre, celui-ci fit la connaissance de sa nombreuse

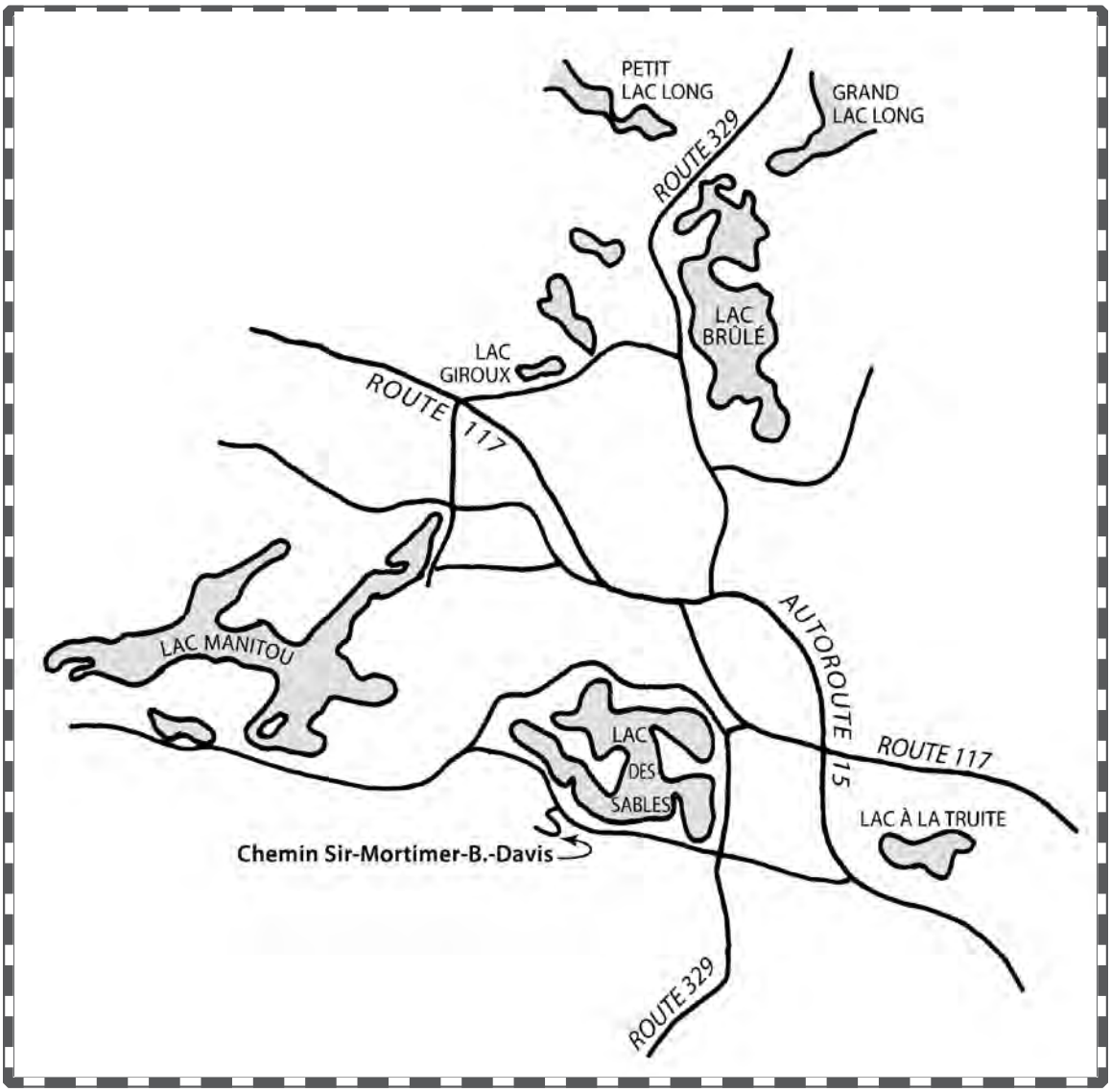
L'annonce de la création de la municipalité d'Ivry-sur-le-Lac en 1912 montre, d'une part, un ex-conseiller à l'air surpris et de l'autre, le jeune homme de fière allure dont la famille avait prêté son nom à la nouvelle collectivité.

famille française, sa tante Marie-Hélène, la soeur cadette de Raoul, étant mère de treize beaux enfants.

En 1930, Raoul perdit sa mère, en même temps que la pension qu'elle lui versait, de sorte qu'il fut forcé de réduire son train de vie dramatiquement. Avec Elza, il déménagea dans une demeure plus modeste et fut même réduit à dépendre d'un jardin potager, ce qu'il fit avec le stoïcisme du noble qui connaît un revers de fortune. Comme pour l'encourager à persévérer, son titre acquit une nouvelle dimension en 1940, quand son cousin, le comte d'Ivry, mourut. Comme le vicomte succède automatiquement au comte, quand ce dernier meurt sans laisser d'héritier, Raoul devint le nouveau comte Ogier d'Ivry.

Elza mourut en 1950, et le comte peu de temps après, en 1952. Gaétan, qui hérita du titre, était devenu banquier à New York après la guerre et fut muté à la division française de sa banque. Sa tante appauvrie, avec ses treize enfants, l'encouragea à reprendre le manoir familial et c'est ainsi que la lignée mâle des Ogier d'Ivry retourna à Chêne de Cœur. L'actuel comte Ogier d'Ivry, qui est le petit-fils de Raoul et se nomme Philippe, habite la propriété familiale en France et son fils aîné François, qui a quatre enfants, détient le titre de vicomte. Chacun d'eux a rendu visite à Ivry, il y a quelques années, renforçant ainsi un lien qui dure depuis six générations entre sa famille et la petite municipalité des Laurentides.

Le vicomte Raoul et la vicomtesse Elza Ogier d'Ivry.


PETIT
LAC LONG
GRAND
LAC LONG
ROUTE 329
LAC
BRÛLÉ
LAC
GIROUX
ROUTE 117
LAC MANITOU
AUTOROUTE 15
ROUTE 117
LAC
DES
SABLES
LAC À LA TRUITE
Chemin Sir-Mortimer-B.-Davis
ROUTE 329

Le chemin Sir-Mortimer-B.-Davis Sainte-Agathe-des-Monts

Mortimer Barnet Davis, fils de Samuel Davis et de Minnie Falk, naquit à Montréal le 6 février 1866. Le couple Davis, qui eut sept enfants, avait émigré d'Angleterre en 1861. Mortimer, qui était leur troisième fils, fréquenta le Montreal High School. Au terme de ses études, il se joignit à l'entreprise familiale, la S. Davis and Sons, qui fabriquait des cigares, et à 21 ans, il était déjà un impressionnant personnage.

Mortimer expérimenta diverses variétés de tabac. C'est d'ailleurs à lui que l'on doit l'implantation de la culture du tabac au Canada. Avant même le début du XXe siècle, il avait fondé la compagnie Ritchie Cigarettes et négocia la création de la Imperial Tobacco Company of Canada avec la maison-mère en Angleterre. Il dirigea de nombreuses compagnies, dont la banque Union, la distillerie Henry Corby et la Empire Tobacco, entre autres. Suivant l'exemple de ses parents, il donna généreusement à des oeuvres caritatives et notamment aux hôpitaux, dont Notre Dame, l'hôpital Général de Montréal et le Mount Sinai. Bien que non-pratiquant, il demeura membre du Temple Emanu-El et appuya financièrement d'autres charités au sein de la communauté juive, au point d'en devenir le bienfaiteur le plus important de son vivant.

En 1898, il épousa Henrietta Meyer, de San Francisco, et compta parmi ses plus proches amis un autre Américain, Thomas George Shaughnessy, dont le nom est associé à la compagnie de chemin de fer Canadien Pacifique. Lord Shaughnessy, pourtant, n'avait pas été élevé dans l'Establishement anglophone de Montréal, mais dans la tradition civile plus moderne des États-Unis. On raconte qu'il résilia son adhésion à un club prestigieux de Montréal en apprenant que Davis s'y était vu refuser l'inscription à cause de ses origines. Shaughnessy possédait une ravissante propriété donnant sur le lac des Sables, à Sainte-Agathe, et ce fut lui qui encouragea Davis à acheter le terrain voisin du sien.

Le Château Belvoir, ainsi qu'il appela la maison, fut bâti vers 1909, à peu près à l'époque où Davis découvrit que l'un de ses placements bénévoles ne donnait pas les résultats escomptés. Il avait, en effet, contribué financièrement à un organisme établi pour venir en aide

La maison de Sir Mortimer Davis. Par la suite, un étage fut ajouté à l'édifice et le terrain fit l'objet d'importants aménagements paysagers. La propriété, au fil des ans, a connu de nombreuses transformations.

aux immigrants et aux réfugiés juifs de l'Europe de l'Est, dont un petit groupe était parvenu à acheter la ferme de Calixte Laframboise, dans le secteur Préfontaine de Sainte-Agathe. Leur intention était d'y fonder une commune s'inspirant des idéaux chers aux premiers communistes. Le fermier Laframboise ne demandait pas mieux que de vendre sa terre dont le sol, une fois défriché, et compte tenu de la brièveté de la saison chaude, était trop pauvre pour faire vivre une famille, encore

Le premier hôpital Mount Sinai, en 1912. Après la cure de repos, les convalescents étaient encouragés à prendre part aux activités de la ferme, en travaillant dans les champs et en s'occupant des vaches et des poules, ce qui permettait de réduire les coûts de l'établissement, tout en faisant profiter les patients des bienfaits de la vie en plein air.

moins une communauté comme celle que les immigrants envisageaient.

En 1930, trois ans après la mort de Davis, la fondation de l'hôpital Mount Sinai construisit l'édifice ci-contre, plus grand et plus moderne. Il fut démoli en 2005.

À mesure que ses membres, attirés par la perspective d'une vie meilleure, retournaient un à un à Montréal, la commune périclita et finit par se dissoudre. Quand le dernier membre eut quitté les lieux, Davis se vit obliger de reprendre la propriété et comme il n'avait aucun désir de l'exploiter lui-même, il la confia à

un médecin qui commença à y recevoir des malades atteints de tuberculose. En 1912, avec Mark Workman, Moses Vineberg, Jacob Jacobs et d'autres associés, Davis entreprit la construction d'un sanatorium. L'hôpital Mount Sinai, ainsi qu'ils l'appelèrent, fut le premier hôpital public entièrement financé par la communauté juive dans la grande région montréalaise.

Bien qu'aujourd'hui le choix d'un sanatorium consacré aux tuberculeux puisse sembler aléatoire, à l'époque, la tuberculose représentait une menace bien réelle. C'était un fléau différent d'une épidémie qui s'abat sur une population en laissant la dévastation sur son passage. Néanmoins, les cas en étaient si répandus et si fréquents qu'il ne serait pas exagéré de dire que cette maladie est le pire ennemi de l'espèce humaine.

D'après F. Ryan, auteur de *Tuberculosis: The Greatest Story Never Told*, on évalue à un milliard le nombre de morts de la tuberculose entre 1700 et 1900. Quand on songe que la population mondiale n'a atteint deux milliards qu'en 1930, on saisit mieux l'impact de cette maladie, qui se faisait sentir d'autant plus durement qu'elle frappait ses victimes dans la fleur de l'âge, bouleversant les familles et fragilisant les liens de collectivités entières. La tuberculose était – et demeure toujours – une maladie bactérienne d'autant plus contagieuse qu'elle se propage par voie respiratoire.

Pendant la majeure partie du XIXe siècle, alors qu'on ignorait encore l'existence des bactéries infectieuses, on croyait que la maladie-même provenait d'un miasme présent dans l'air des régions basses et humides, dont les effluves nocturnes, sous forme de brouillard, étaient porteurs de contagion. Cette notion était si répandue qu'elle fut l'une des principales raisons qui incita les riches à construire leurs maisons sur des hauteurs bien aérées, à ciel ouvert.

En anglais, le sens premier du mot «sanatorium» reflète d'ailleurs cette préoccupation. D'après l'édition de 1913 du *Webster's New International Dictionary*, un sanatorium est un lieu de villégiature bénéficiant d'un climat salubre et plus particulièrement, «dans un pays tropical, un poste d'été situé à haute altitude et réservé aux troupes, aux officiels ou aux résidents européens, comme à Darjeeling, en Inde.» On ne doit pas s'étonner du choix de Sainte-Agathe-des-Monts comme site d'un sanatorium, ni du fait que des hommes d'affaires et de nombreux autres aient consacré tant d'efforts à bâtir cet hôpital. Sainte-Agathe allait devenir l'un des principaux centres de

traitement de la tuberculose au Canada, accueillant non seulement l'hôpital Mount Sinai, mais aussi le Laurentian Sanatorium (qui devint plus tard le Royal Edward Laurentian Chest Hospital), ainsi que quatre autres institutions de moindre importance.

Quand la Première Guerre mondiale éclata, Davis entreprit de financer la création d'un bataillon juif pour défendre l'Angleterre, ce qui lui valut d'être récompensé du titre de chevalier. Au cours des 15 années qui suivirent, il finança la fondation d'écoles confessionnelles juives, fit don d'un nouvel édifice entièrement équipé au YM-YWHA, tout en demeurant l'un des principaux donateurs de deux hôpitaux montréalais, et fonda une chaire à l'université Laval. Il continua également de siéger activement aux conseils de direction de nombreuses entreprises et à guider la croissance de l'Imperial Tobacco Company of Canada.

Le Laurentian Sanatorium. Pendant la grande guerre, le nombre de victimes d'attaques au gaz ainsi que de soldats atteints de tuberculose excéda les capacités de ces hôpitaux.

Dans les années 1920, Davis et sa femme, Henrietta, Lady Davis, reconnurent l'échec de leur mariage. Ayant tous deux pris l'habitude de passer une grande partie de l'année en France, ils continuèrent d'y séjourner chacun de son côté. Davis souhaitait épouser sa manucure, Eleanor Curran, qui était originaire de la Nouvelle-Orléans. Comme il eut été contraire aux convenances qu'un gentleman titré épousât une personne dotée d'aussi piètres antécédents, on raconte que le comte Moroni, un Italien sans le sou, épousa l'Américaine et aussitôt divorça, après quoi son train de vie s'améliora considérablement et Sir Mortimer put épouser la jeune Lady Moroni abandonnée.

Il restait à Sir Mortimer Davis un seul rêve à réaliser, celui de voir à la création d'un grand hôpital publique à Montréal, facilitant l'internat des diplômés juifs et qui porterait son nom. Pour atteindre son objectif, il stipula dans son testament que 75% de sa fortune irait à la création du dit

hôpital, 50 ans après sa mort. Il léguait également des sommes importantes à l'hôpital Notre-Dame ainsi qu'à l'Hôpital général de Montréal. Davis était persuadé que la fortune qu'il laissait mettrait un demi-siècle à fructifier suffisamment pour financer la construction d'un hôpital entier.

Deux ans après sa mort, toutefois, d'autres citoyens de la communauté

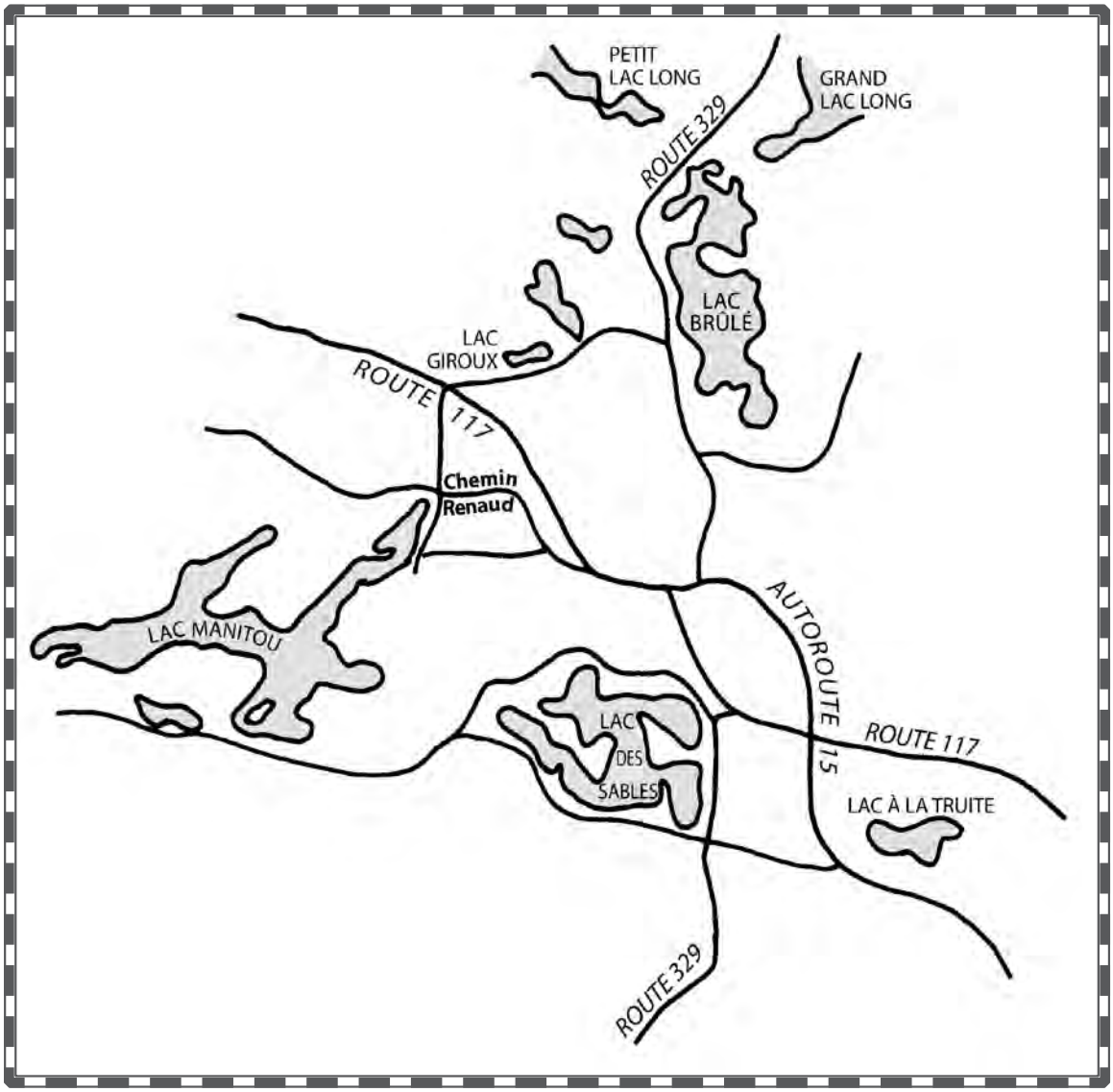
Davis nomma sa propriété Belvoir et l'exploita comme une ferme de gentilhomme, avec des champs cultivés, une grange et du bétail. Il construisit également une résidence pour son intendant. Aujourd'hui la grange est toujours debout, mais les champs ont disparu sous la végétation.

«Le lac des Sables, vu de la résidence de Mortimer Davis, à Ste-Agathe-des-Monts, Québec».

juive de Montréal, qui ignoraient tout de son testament, commencèrent à amasser des dons en vue de construire un hôpital du genre souhaité par Sir Mortimer. L'entrepreneur général responsable de la construction du futur Hôpital général juif n'était nul autre qu'un des jeunes communistes qui avaient abandonné la ferme de Préfontaine. Personne ne doute que, s'il avait vécu, Davis n'aurait pas attendu 50 ans avant d'apporter sa participation au projet.

Quant à Lady Davis, lors d'un de ses voyages en France, elle rencontra sur le bateau un homme qui cherchait des investisseurs pour fonder une affaire. Ayant obtenu une somme considérable en règlement de son divorce, assez pour assurer son train de vie jusqu'à la fin de ses jours, mais attirée par les idées de l'inconnu, elle fournit à celui-ci le capital initial sur lequel se construisit la compagnie connue aujourd'hui sous le nom d'IBM et devint extrêmement riche elle-même. À la mort de Davis, considérant que les exécuteurs de son ex-époux géraient mal la fortune de ce dernier, elle les prit à partie, imposant un changement qui assurerait que les dernières volontés du défunt seraient respectées.

Au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, forcée de fuir devant l'avance allemande, Lady Davis quitta la France et rentra au Canada, d'où elle finança l'acquisition de deux résidences à l'usage des pilotes canadiens et contribua à l'effort de guerre en fournissant les premiers chasseurs Spitfire. Au terme des hostilités, elle fut nommée Dame Commander de l'Empire britannique. Par la suite, elle fonda le Lady Davis Institute, à Montréal, un institut consacré à aider les réfugiés européens instruits à s'établir au Canada, et situé non loin de l'Hôpotal général juif, qui en 1978, 51 ans après la mort de Davis, fut finalement renommé le Sir Mortimer B. Davis Hôpital général juif, sur réception du don légué par ce dernier. À l'automne de 1999, le conseil municipal de Sainte-Agathe-des-Monts rebaptisa l'allée qui menait autrefois au Château Belvoir le chemin Sir-Mortimer-B.-Davis.


PETIT
LAC LONG
GRAND
LAC LONG
ROUTE 329
LAC
BRÛLÉ
LAC
GIROUX
ROUTE 117
Chemin
Renaud
LAC MANITOU
AUTOROUTE 15
ROUTE 117
LAC
DES
SABLES
LAC À LA TRUITE
ROUTE 329

Le chemin Renaud, Sainte-Agathe-des-Monts

En 1905, dès l'âge de 16 ans, Osias Renaud fut embauché par la scierie d'Anaclat Marier, fils d'un ancien Patriote qui était venu s'établir sur le Tour du Lac, à Sainte-Agathe. L'eau qui s'écoulait du lac des Sables faisait tourner l'usine. On imagine mal aujourd'hui que l'eau de ce lac ait pu fournir du travail à 12 hommes et permis de nourrir leurs familles. À peu près à cette époque, les frères Parent, qui avaient acheté la scierie avec sa turbine de 50 chevaux-vapeur, rajoutèrent une seconde turbine de 40 chevaux et, en plus de scier le bois, se mirent à moudre la farine.

Ci-contre, l'un des deux moulins construits au bord du lac des Sables et utilisant le courant des ruisseaux qui s'y déversaient et s'en écoulaient.

Ceux-ci tenaient aussi un magasin général complet, qui vendait de la nourriture pour animaux, du foin, des produits d'épicerie, de la quincaillerie, de la tuyauterie et même des tissus et de la mercerie. En hiver, les employés du moulin faisaient relâche pour se faire draveurs. Le moulin, avec ses moteurs de 90 chevaux-vapeur combinés ainsi que son magasin, employait 55 hommes à l'année longue. L'usine fit même marcher la première génératrice électrique de Sainte-Agathe. Aujourd'hui, on regarde doucement couler l'eau sous le pont, où passent des voitures à moteurs de 160 chevaux-vapeur. On a peine à s'imaginer qu'il y a 100 ans, ce ruisseau faisait vivre toute une communauté.

D'abord engagé comme commis, Osias Renaud ne gagnait que 50 cents pour une journée de 10 heures mais au bout de quelques années son salaire doubla, après qu'il fût promu aux machines, sciant le bois dont on fabriqua les bancs de la nouvelle église en pierre, construite en 1905 près de la rue Principale.

Avec l'arrivée du chemin de fer, la ville grandit rapidement autour de la petite usine. Dès 1910, Sainte-Agathe se dota d'hôtels, de résidences secondaires, d'une multitude d'entreprises, d'écoles et d'églises, ainsi que

Les draveurs croqués sur le vif, pendant une pause, par leur ami photographe et co-équipier d'alors, Osias Renaud.

de deux hôpitaux pour tuberculeux. C'était une vraie municipalité, presque une ville, grouillant par surcroît de vacanciers qui fréquentaient ses hôtels. En hiver, on y tenait des courses de luge et de traîneaux à chiens, et les touristes ne se gênaient pas pour s'aventurer en skis jusque sur les terres des fermiers.

Comptant six magasins de vêtements pour hommes, quatre barbiers, six bouchers, trois marchands de chaussures, ainsi que deux fabricants de chaussures et six chapeliers, le Sainte-Agathe d'alors offrait un contraste frappant avec le village où Renaud avait grandi. Comme il le rappelle dans ses Mémoires, à peine une douzaine d'années plus tôt il allait à l'école à pied, chaussé de bottines en cuir provenant des bestiaux de sa famille, et en hiver, avec ses amis, s'attachait des lames d'acier émoussé, spécialement adaptées par le forgeron local, aux semelles de ses bottines pour aller patiner.

À l'âge de 20 ans, ayant réussi à amasser quelques économies et encouragé par sa famille, Renaud partit pour Montréal, dans le but d'étudier la photographie. Lorsqu'il revint à Sainte-Agathe, il continua de pratiquer son art et s'installa dans un petit édifice de la rue Saint-Vincent, logeant au premier étage et réservant le rez-de-chaussée pour son studio de photographie. Une petite animalerie occupe aujourd'hui l'étroite bâtisse, coincée entre deux autres commerces.

La technique photographique qu'il avait apprise exigeait qu'Osias prépare lui-même les plaques, en verre recouvert de collodion, avant de prendre chaque photo. À cette époque, l'appareil Kodak de George Eastman était déjà populaire auprès des amateurs, mais les studios

Le moulin Parent, vu par Osias Renaud, photographe.

professionnels utilisaient un appareil beaucoup plus gros. Ces plaques de verre préparées à mesure offraient au photographe un meilleur contrôle du résultat. Renaud maîtrisait bien ces techniques et dans la décennie qui suivit, le sénateur L.-O. David, Édouard Montpetit, Henri Bourassa et Sir Wilfrid Laurier figurèrent parmi ses sujets.

Pendant la grande guerre, le Laurentian Sanatorium devint un énorme complexe militaire, accueillant des soldats atteints de tuberculose ainsi que des victimes des attaques au gaz, si bien que les entreprises locales prospérèrent. Osias Renaud ferma pourtant boutique en 1921. À 32 ans, il était dans la fleur de l'âge et propriétaire d'un commerce florissant. En avril, sa petite famille s'accrut d'une

deuxième enfant, nommée Yvette, et il dut commencer à se sentir à l'étroit dans leur modeste appartement au-dessus de son petit studio. Aussi décida-t-il d'abandonner la photographie et un mois après la naissance de sa fille, il acheta la ferme Lee, sur la route d'Ivry, pour la somme de 4 500$.

Bien des années plus tard, quand ses enfants lui demandaient pourquoi il avait choisi la vie de cultivateur, Osias Renaud répondait simplement que l'homme a été créé pour gagner sa vie à la sueur de son front. Peut-être s'était-il lassé, comme tant d'autres après lui, de la consommation débridée qui faisait rage pendant les «années folles» entre la fin de la grande guerre et le Krach de 1929, et désirait-il mener une vie plus saine et plus tranquille.

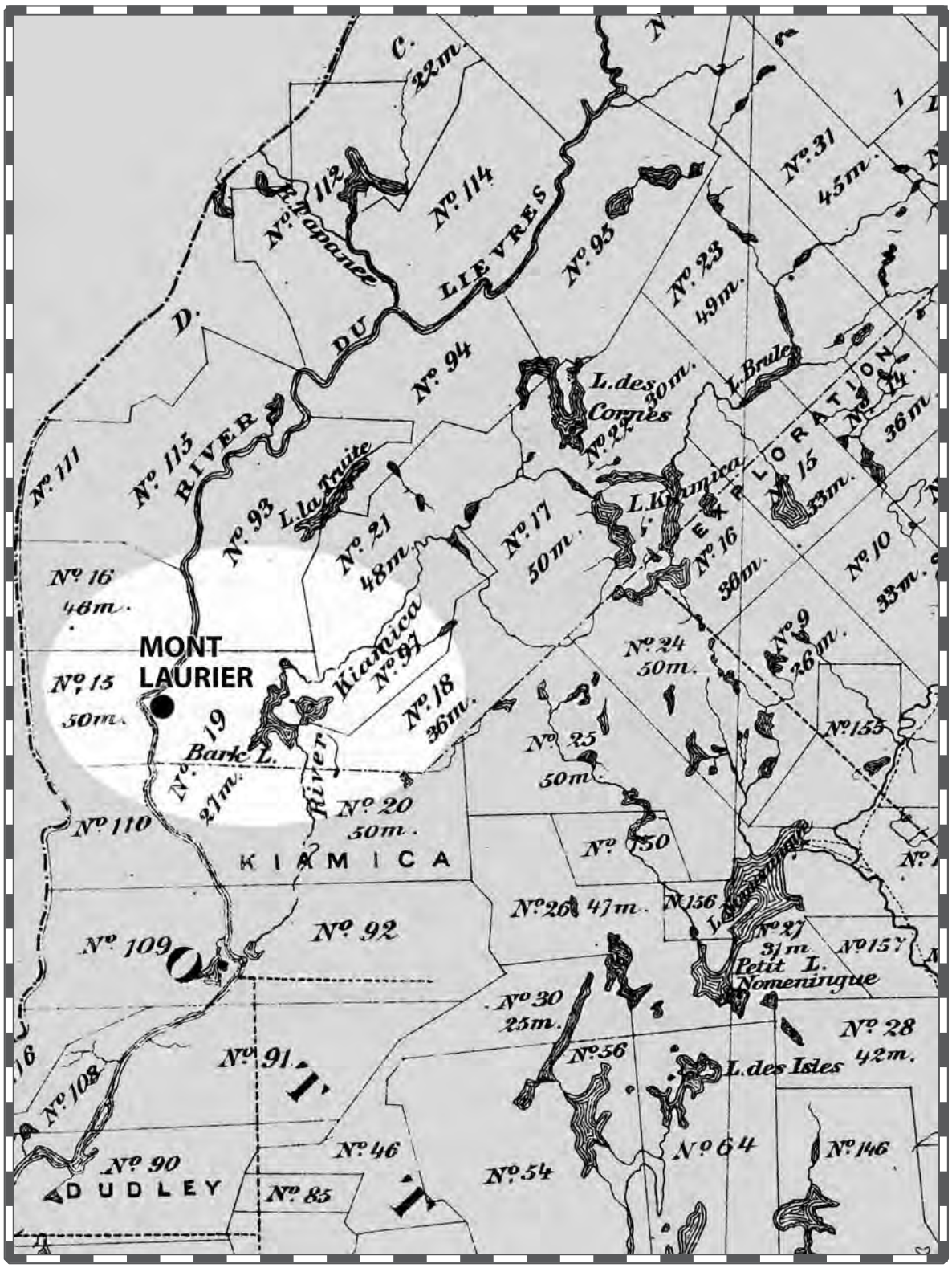
Quelles qu'aient été les raisons qui le poussèrent à abandonner la photographie, en quelques années la ferme Renaud devint un modèle à Sainte-Agathe et fut désignée «ferme de démonstration» par le ministère de l'Agriculture. Son nouveau métier lui valut d'autres honneurs. Lors d'un concours de produits agricoles, sa ferme obtint la deuxième place, derrière celle du sénateur Donat Raymond, alors propriétaire des Canadiens de Montréal. On imagine facilement que si le sénateur participait au concours, beaucoup d'autres riches fermiers devaient également se disputer les honneurs.

En 1935, les vaches à lait de la ferme Renaud donnaient presque quatre fois plus que la moyenne au Québec. Renaud possédait également 150 cochons et 350 poulets, en plus de produire des pommes de terre, des choux, des carottes, du foin et de l'avoine. Il était membre de la Coopérative agricole de Sainte-Agathe-des-Monts, dont il fut président et dont on a peine à imaginer qu'elle ait jamais existé, compte tenu de ce qu'est devenu Sainte-Agathe aujourd'hui.

Osias Renaud vécut jusqu'à 93 ans et ses nombreux enfants et petits-enfants habi-

Osias Renaud

tent toujours dans la région. Une partie de sa collection de photos est logée au Musée du Québec à Montréal, et une autre fait partie d'une collection privée. La route construite pour relier Sainte-Agathe au lac Manitou, et qui traversait sa ferme, a été officiellement nommée chemin Renaud en 1996.



MONT LAURIER
RIVER DU LIEVRES
KIAMICA
DUDLEY
EXPLORATION
L. des Cornes
L. Brule
L. Kiamica
L. la Truite
Bark L.
Petit L. Nomeningue
L. des Isles
River Kiamica
Nº 114
Nº 95
Nº 23 49m.
Nº 31 45m.
Nº 94
Nº 115
Nº 111
Nº 93
Nº 21 48m.
Nº 17 50m.
Nº 16 46m.
Nº 15 50m.
Nº 19 27m.
Nº 18 36m.
Nº 24 50m.
Nº 25 50m.
Nº 20 50m.
Nº 110
Nº 109
Nº 92
Nº 26 47m.
Nº 27 31m.
Nº 30 25m.
Nº 28 42m.
Nº 91
Nº 108
Nº 90
Nº 85
Nº 46
Nº 54
Nº 56
Nº 64
Nº 146
Nº 155
Nº 157
Nº 156
Nº 150
Nº 10 33m.
Nº 9 26m.
Nº 16 36m.
Nº 15 33m.
Nº 14 36m.
Nº 22 30m.
Nº 97
Nº 112
R. Tapanee
22m.

Mont-Laurier

Le curé Antoine Labelle n'aurait pas pu réaliser son rêve de colonisation dans les Hautes Laurentides s'il n'avait pas bénéficié de l'appui de monseigneur Ignace Bourget, l'évêque de Montréal, qui fut l'un des plus puissants prélats du Québec au XIXe siècle. Entre son ordination en 1840 et sa mort en 1885, l'Église qu'il dirigea allait dominer tous les aspects de la vie au Canada-français. Si la colonisation des Laurentides, et en particulier l'implantation de nouveaux villages au nord de Sainte-Agathe, figurent parmi les nombreuses réalisations du clergé de l'époque, il n'en demeure pas moins que monseigneur Bourget ne tolérait aucune critique et que ceux qui osaient en exprimer, comme Sir Wilfrid Laurier et ses collègues de l'Institut Canadien, étaient dénoncés et taxés d'hérésie du haut de toutes les chaires de la province.

C'est ainsi que le 2 septembre 1875, au matin, le cortège funèbre escortant la dépouille de Joseph Guibord, membre de l'Institut Canadien, à son dernier repos, fut accueilli à l'entrée du cimetière de la Côte-des-Neiges par une foule armée et en colère. Forcée de faire demi-tour, la procession, qui accompagnait à son dernier repos la dépouille de l'imprimeur excommunié, revint le 16 novembre, accompagnée d'une escorte de 1 000 soldats et 100 policiers. Le crime de Joseph Guibord, six ans plus tôt, avait été de refuser, sur son lit de mort, de renier son appartenance à l'Institut Canadien, et les autorités civiques avaient mis six ans, durant lesquels la cause avait été devant les tribunaux, avant de statuer que l'Église devait permettre l'enterrement de sa dépouille. Finalement, le défunt fut enseveli, scellé dans un bloc de béton afin qu'on ne pût le déterrer, mais aussitôt après, monseigneur Bourget entra au cimetière et dé-consacra le sol sous lequel le corps reposait.

L'Institut Canadien, fondé en 1844, s'était donné pour mission la défense et la propagation des principes démocratiques – à savoir, le suffrage universel, la séparation entre l'Église et l'État, l'accès aux écoles laïques, ainsi que diverses réformes constitutionnelles et juridiques. L'Institut prônait l'alphabétisation et fonda plusieurs bibliothèques. Bref, il défendait des valeurs que nous prenons pour acquises aujourd'hui, mais dans le Québec des années 1870, il était considéré comme un dangereux repaire d'agitateurs et de libre-penseurs.

Quand Wilfrid Laurier fut élu député pour la première fois, à l'assem-

blée législative du Québec en 1871, l'Institut Canadien s'opposait officiellement à la Confédération. Laurier, qui en était membre, souscrivait aux opinions de ses contemporains, des penseurs influents tels que Louis-Antoine Dessaules, le neveu et fils spirituel de Louis-Joseph Papineau. Cependant, pragmatique avant tout, Laurier s'avéra plus politicien que philosophe.

Même si Dessaules, Papineau et les autres membres de l'Institut, fortement influencés par le mouvement qu'on appelait déjà le libéralisme, revendiquaient, par exemple, l'accès aux écoles laïques, ils étaient forcés de composer avec le militantisme ultramontain du clergé. Les Ultramontains croyaient à la suprématie du pape. Or Pie IX, qui allait occuper le Saint-Siège pendant presque tout l'épiscopat de monseigneur Bourget, était un adversaire acharné du libéralisme.

Ce fut dans cette atmosphère que Laurier débuta en politique. Le nouveau libéralisme ne prônait pas nécessairement le républicanisme, mais s'inspirait plutôt de penseurs comme John Locke, le philosophe anglais du XVIIe siècle. Le terme-même «libéral» a ses origines dans un mouvement bourgeois des années 1800 en Espagne, dont les adeptes, connus sous le nom de Liberales, s'opposaient au pouvoir du clergé et des nobles. Par la suite, les Tories de Grande-Bretagne s'emparèrent du terme pour dénigrer et ridiculiser les mesures progressistes prônées par les Whigs, et le mot passa dans l'usage courant. Quant à Locke, il croyait à un droit inné des individus à la vie, à la liberté et à la propriété, et arguait que le contrat social fondamental devait reposer sur un consensus entre les individus qui formaient la société.

Dans un discours marquant, prononcé devant l'Institut Canadien en 1877, Laurier déclara sa préférence pour le libéralisme réformiste qui avait cours au Canada-anglais, par opposition au libéralisme révolutionnaire prôné par ses contemporains à l'Institut et au Québec en général. La divergence de vues était significative, tant pour lui que pour ses collègues. Influencé par l'affaire Guibord, il jugeait stériles ces affrontements avec l'Église aux portes des cimetières et prônait le changement suivant le modèle britannique, par évolution lente plutôt que par transformation brutale. Ce qui ne l'empêchait pas pour autant de dénoncer l'ingérence politique de l'Église et d'encourager ses auditeurs à trouver des moyens de contourner l'influence du clergé. Comme beaucoup d'autres Canadiens depuis, il préférait instinctivement résoudre les différends en cherchant à conclure un compromis honorable qui permettait de trouver un terrain d'entente.

Ayant renoncé à son siège de député provincial en 1874, Laurier se présenta à l'élection fédérale suivante et essuya une défaite, après que l'Église l'eut condamné du haut de toutes les chaires du Québec, en menaçant du Feu éternel tout électeur qui voterait pour lui. Dès les débuts de la Confédération, le clergé catholique du Québec avait fait cause commune avec les Conservateurs, à Ottawa, et ainsi leur avait assuré l'appui de la population dans la province. Cependant, Laurier fut finalement élu lors d'une partielle, dans un château-fort libéral, et devint ministre du Revenu dans le gouvernement libéral d'Alexandre Mackenzie.

En 1887, quand les Libéraux perdirent les élections, Edward Blake, le chef de parti qui avait succédé à Mackenzie, démissionna, en encourageant la députation à choisir Laurier pour le remplacer. Même s'il n'était pas du tout évident qu'un leader canadien-français, catholique de surcroît, puisse être accepté de l'aile ontarienne du parti, et encore moins récolter les appuis nécessaires au Québec, le nouveau chef avait du charisme et sut conquérir les cœurs des Libéraux. Neuf ans allaient toutefois s'écouler avant qu'il ne devienne Premier ministre.

À l'élection de 1896, une loi votée par le gouvernement du Manitoba, ordonnant la fermeture des écoles catholiques publiques dans la province, divisait le pays, déjà préoccupé par d'autres enjeux comme le trafic d'influence par des membres du gouvernement conservateur ainsi que les séquelles politiques de la pendaison de Louis Riel, dix ans plus tôt. Laurier encouragea Clifford Sifton, son lieutenant dans l'ouest canadien, à appuyer la décision manitobaine de fermer les écoles catholiques publiques, en plaidant pour le respect des pouvoirs provinciaux et des droits du gouvernement manitobain dans les sphères de compétence provinciale telles que l'éducation. Pendant ce temps, faisant campagne dans la province de Québec, Laurier lui-même fit valoir qu'un Premier ministre catholique serait le mieux placé pour négocier avec le gouvernement du Manitoba sur la question des écoles catholiques.

Entre-temps, les Conservateurs continuaient d'être identifiés à l'exécution de Louis Riel et au puissant lobby orangiste en Ontario et au Manitoba. Par-dessus le marché, Israël Tarte, le lieutenant québécois de Laurier, jouait agressivement la carte du scandale de trafic d'influence dans les rangs Conservateurs. Alors que l'Église catholique se déchaînait contre Laurier,

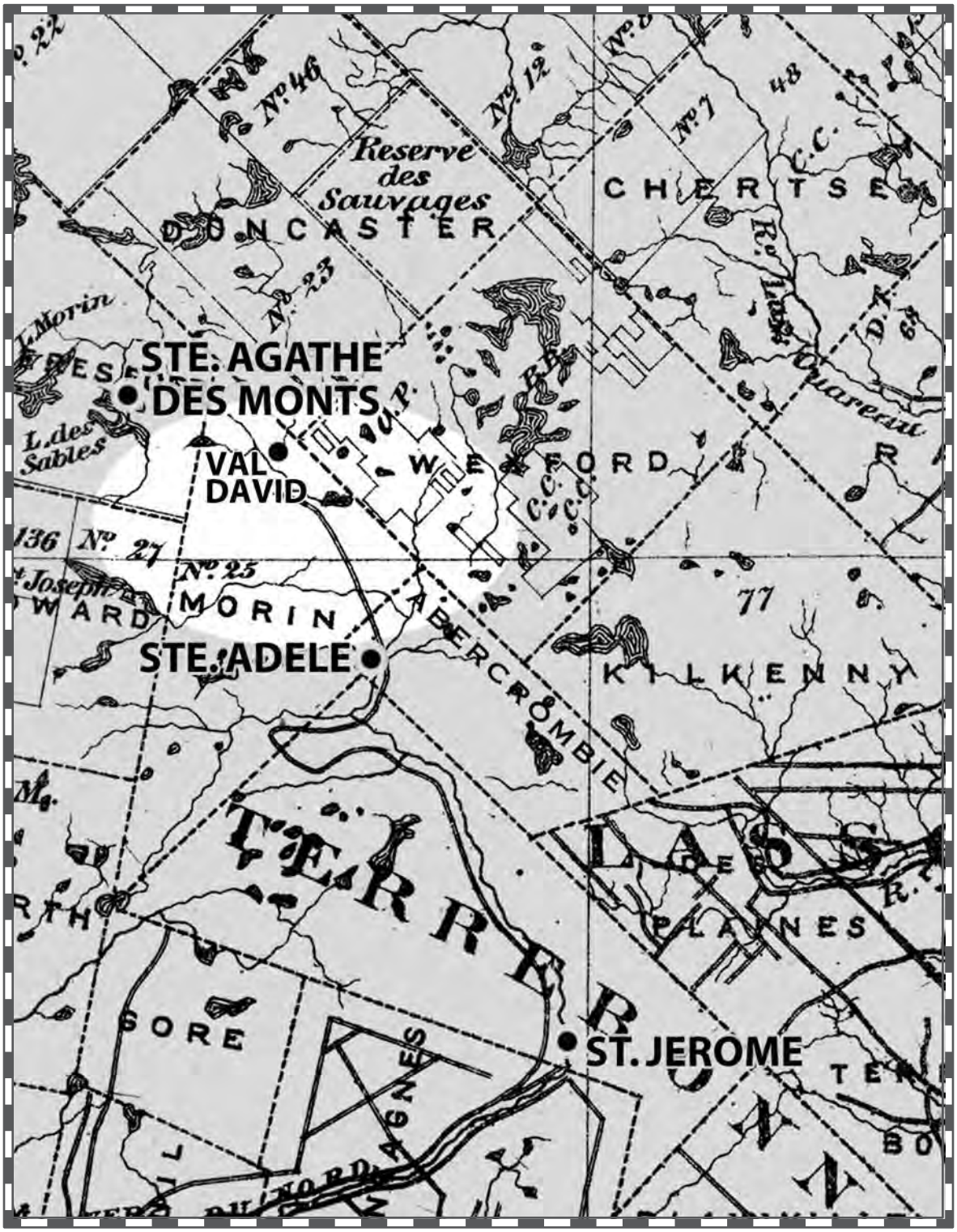
les électeurs catholiques avaient à choisir entre élire un candidat catholique qui prônait le respect des juridictions provinciales et des droits du gouvernement manitobain en matière d'éducation, et obéir aux diktats de l'Église, qui leur ordonnait de réélire le gouvernement conservateur sortant, celui-là même qui avait pendu Louis Riel et permis à la crise au Manitoba de diviser la population. Le Québec vota pour Laurier, tandis qu'ailleurs au Canada, la population comprit le message de Sifton, à savoir que Laurier respecterait les compétences provinciales.

Au Québec, le Parti conservateur, qui était après tout une formation démocratique, ne s'était pas gêné pour s'appuyer sur l'autorité ultramontain et anti-démocratique de l'Église Catholique. La crise qui secouait le Québec de l'époque concernait donc la séparation de l'Église et de l'État, et opposait une coalition de Protestants et de Catholiques, représentée par les Conservateurs, à leurs adversaires libéraux, qui, sous la houlette d'un chef catholique, critiquaient les abus de pouvoir du clergé dans la province. En fin de compte, les Libéraux remportèrent l'élection et, une fois au pouvoir, Laurier s'attaqua tant et si bien à son adversaire principal, à savoir, l'Église catholique, que les hostilités se transportèrent à Rome.

Ruine de la cathédrale de Mont-Laurier. En l'absence de tout monument à la mémoire de Sir Wilfrid Laurier dans la ville qui porte son nom, ces décombres rendent un ironique homage à ce Premier minister catholique qui néanmoins parvint à tenir tête à la faction Ultramontaine dans sa province.

Fort de la solidité de ses appuis à Ottawa, Laurier envoya immédiatement deux émissaires au Saint-Siège. En arrivant à Rome, ceux-ci trouvèrent «la moitié du Canada ecclésiastique» en travers de leur chemin, mais Laurier persista. Bourget était mort depuis 11 ans et Léon XIII avait succédé à Pie IX. Une nouvelle atmosphère de conciliation régnait au Vatican. La même année, un émissaire fut envoyé de Rome pour étudier la situation des catholiques au Canada et par la suite, le pape émit une encyclique en faveur de la modération, de la bonne entente et de la charité chrétienne, qui fut lue du haut de toutes les chaires du pays. Laurier avait réussi, ne fût-ce que temporairement, à endiguer l'influence du clergé et à implanter un nouveau courant de pensée libérale au Canada.

Quand Rapide-de-l'Orignal, ce petit joyau dans la couronne de l'Église, fut rebaptisé Mont-Laurier en 1909, en l'honneur d'un des hérétiques de l'Institut Canadien, Laurier dut s'en féliciter et y voir un signe de plus que monseigneur Bourget perdait de son influence ici-bas.


STE. AGATHE
DES MONTS
VAL
DAVID
STE. ADELE
ST. JEROME
Reserve
des
Sauvages
DONCASTER
CHERTSE
WEXFORD
MORIN
ABERCROMBIE
KILKENNY
TERRERONN
GORE
PLAINES
L. des
Sables
L. Morin
Nº 46
Nº 12
Nº 7
Nº 23
Nº 27
Nº 25
136
77
48

Val-David

Les premières familles qui allèrent s'établir au nord de Sainte-Adèle furent les Ménard et les Dufresne, qui s'installèrent dans la localité qu'on appelle aujourd'hui Val-David. La première maison qu'ils construisirent, en 1849, était isolée du reste du monde, mais d'autres colons ne tardèrent pas à se joindre à eux, de sorte que dès 1873, le service des postes ouvrait son bureau de Mont-Morin, afin de desservir la communauté grandissante.

Ces premiers colons étaient des personnages plus grands que nature, autant sur le plan physique qu'au sens figuré. Deux des frères

Au centre, la Mère Ménard, la matriarche des Hautes Laurentides. Mesurant elle-même six pieds, elle était à peine plus petite que ses fils, Narcisse, à gauche, et Olivier, à droite. Ceux-ci épousèrent deux soeurs, dont le frère, Jean-Baptiste Dufresne, prit pour femme leur sœur Flavie.

Ménard avaient épousé des soeurs Dufresne et le frère de celles-ci boucla la boucle en épousant une sœur des Ménard.

La mère des frères Ménard était connue de tous comme «la Mère Ménard». À peine plus petite que ses fils, elle mesurait pas loin de six pieds et était une véritable force de la nature. Une histoire qu'on raconte sur elle concerne un étang à truites (aujourd'hui appelé le lac Méduse), qu'elle gardait jalousement, en interdisant l'accès à quiconque n'avait pas obtenu son autorisation expresse. Un braconnier malchanceux l'apprit à ses dépens, un matin qu'on le repéra en train de pécher au bord de l'étang. Sortant de chez elle en chemise de nuit, la Mère Ménard attrapa le pauvre homme, le retourna sur son genou et lui administra une fessée mémorable.

Ces premiers colons, que Morin avait attirés dans la région, étaient des gens pittoresques et laborieux. Ce furent ces hommes et ces femmes qui partirent s'établir dans le Nord et qui fondèrent une nouvelle communauté dans la vallée sauvage et boisée de la rivière du Nord, une destination que Morin leur avait présentée comme préférable à s'expatrier pour travailler dans les usines de la Nouvelle-Angleterre ou à tenter de survivre dans le tumulte de Montréal. Ils y construisirent des moulins, des fermes, des hôtels et des commerces.

Dans les années 1890, quand le chemin de fer fut prolongé pour desservir la localité, on nomma la nouvelle gare le «Moulin à Bélisle», en l'honneur de Joseph Bélisle, le propriétaire d'un moulin qui faisait triple-emploi, car on y moulait la farine, sciait le bois et peignait la laine. Quand la paroisse se sépara de Sainte-Agathe-des-Monts, en 1917, elle prit le nom de Saint-Jean-Baptiste-de-Bélisle, en partie à cause de ce moulin, mais aussi en l'honneur du père Jean-Baptiste Bazinet, le curé de la paroisse, qui avait parrainé la nouvelle congrégation. La municipalité fut incorporée en 1921 sous ce nom, mais en 1923, le bureau de poste fut rebaptisé Val-David en l'honneur

La gare du Moulin à Bélisle (Belisles Mill en anglais) en 1892, peu après son inauguration.

de Laurent-Olivier David. À cette époque, les grandes institutions comme le Canadien Pacifique, l'Église et le bureau de poste avaient une grande influence sur le choix des noms de lieu. Aussi, en fin de compte, ce fut le nom du bureau de poste qui passa dans l'usage courant et peu à peu remplaça le nom du village dans la région.

Laurent-Olivier David naquit au Sault-au-Récollet en 1840. À 24 ans, il commença à pratiquer le droit à Montréal et, moins d'une année plus tard, devint co-propriétaire du journal Le Colonisateur. Devenu rédacteur-en-chef de L'Union Nationale, dès 1880, il se porta acquéreur de La Tribune. Pendant cette période et jusqu'à la fin de ses jours, il demeura fidèle au parti Libéral, au point de se présenter six fois aux élections, dont cinq sans succès. Finalement, en 1903, en reconnaissance de ses réalisations et de ses qualités d'homme d'État, David fut récompensé d'un siège au Sénat du Canada.

Au cours de sa carrière, il écrivit et publia 16 livres, dont des études sur Papineau et sur Laurier. Laurent-Olivier fut l'une des personnalités marquantes de son temps, mais ses réussites, ainsi que sa progéniture allaient bientôt le démontrer, ne se limitèrent pas à la vie publique. Sa femme, Albina Chenet, et lui eurent plusieurs enfants, mais ils sont surtout connus pour avoir été les parents de Louis-Athanase David.

Né à Montréal en 1882, Louis-Athanase commença sa carrière d'avocat en 1905. S'il ne suivit pas son père dans le journalisme, il réussit en politique, là où son père avait échoué, élu dans le comté de Terrebonne pour les Libéraux en 1919, puis réélu à six reprises. Nommé ministre, tant du gouvernement de Lomer Gouin que de celui de Louis-Alexandre Taschereau, tôt dans sa carrière, il créa un prix littéraire, qu'on appela plus tard le Prix David. Bien qu'il ait suivi son père au Sénat en 1940 et qu'on ait reconnu ses longs états de service dans la région, il demeure surtout célèbre pour le prix auquel il donna son nom. Aujourd'hui, les Prix du Québec couronnent la réussite de créateurs oeuvrant dans de nombreux domaines culturels, dont la littérature, le cinéma, la musique, l'architecture et le design. Louis-Athanase David avait de bonnes raisons de créer

Louis-Athanase David, fondateur du Prix David, précurseur du prix du Québec. Le bureau de poste fut d'abord nommé en l'honneur de son père, Laurent-Olivier David. En 1944, la municipalité changea son nom de St-Jean-Baptiste-de-Bélisle pour Val-David.

un prix récompensant l'écriture, étant donné que son père et son beau-père, Guillaume-Alphonse Nantel, avaient été des chefs de file parmi les écrivains, journalistes et historiens de leur temps. Louis-Athanase se porta acquéreur de la propriété de Lord Shaughnessy, voisine de celle de Sir Mortimer Davis à Sainte-Agathe. Il mourut en janvier 1953 et repose au cimetière catholique de Sainte-Agathe-des-Monts, dont la famille de sa femme était originaire.

En 1944, Saint-Jean-Baptiste-de-Bélisle changea officiellement de nom pour devenir Val-David, en l'honneur des David, père et fils. Dans les années qui suivirent, Val-David s'épanouit pour devenir un centre des arts, de la musique et de l'artisanat. La légendaire Butte à Mathieu fut l'une des nombreuses boîtes à chansons qui virent le jour à cette époque et bientôt d'autres artisans découvrirent Val-David. Aujourd'hui encore, une colonie d'artistes y fleurit, comme pour remercier L.-A. David d'avoir tant fait pour la culture au Québec.

Le village de Val-David en 1930. Le chemin de fer en avant-plan fait maintenant partie du parc linéaire du P'tit Train du Nord. La communauté continue de bénéficier de la proximité de la voie ferrée qui passe au centre du village.

Entre-temps, la famille David continua de faire sa marque.

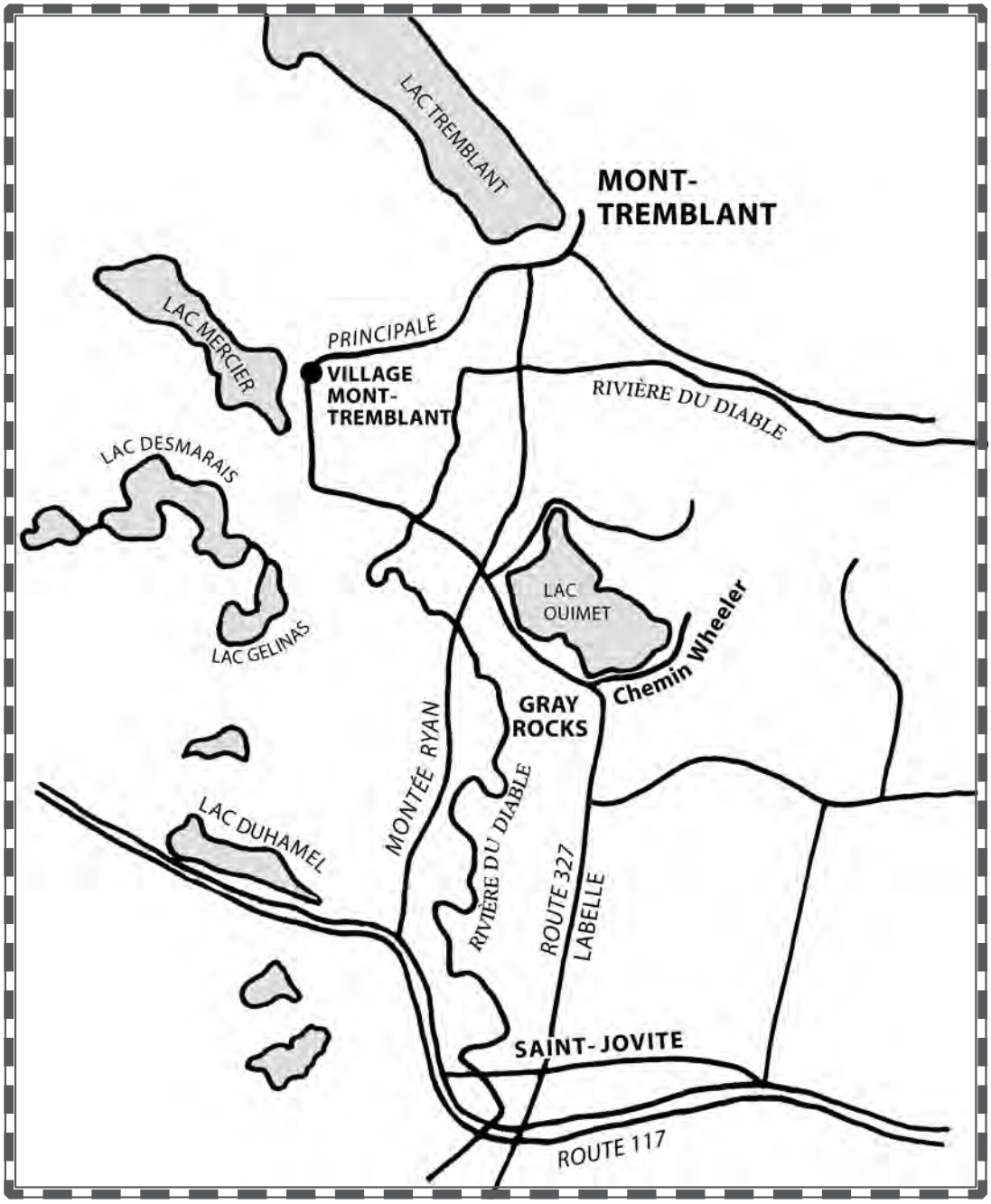
Le docteur Paul David, fils de Louis-Athanase, naquit à Montréal en 1919. Il y étudia la médecine, ainsi qu'à Paris, et poursuivit sa spécialisation en cardiologie à l'hôpital Massachussetts General et à l'Hôpital Lariboisière de Paris. De retour à Montréal, il fonda l'Institut de Cardiologie de Montréal en 1954, un an après la mort de son père. L'Institut acquit très vite une réputation internationale, devenant le premier hôpital au Canada à effectuer des transplantations cardiaques, et continue à ce jour dans son rôle de chef de file dans sa spécialisation.

Le docteur David fut l'auteur de 170 publications portant sur la cardiologie. Il fut membre de nombreuses institutions et sociétés de cardiologie américaines et co-fondateur des fondations canadienne et

La Butte à Mathieu
à Val David.

québécoise pour le cœur. La liste des honneurs qu'il reçut dans sa vie comprend celui de Compagnon de l'Ordre national du Québec, l'organisme qui décerne le Prix David. En 1985, comme son père et son grand-père avant lui, le docteur David fut nommé au Sénat du Canada, en reconnaissance de sa contribution à la société. Comme son père aussi, le docteur David entretint un attachement profond envers les Laurentides et y posséda une résidence secondaire, au lac à la Truite, à Sainte-Agathe. Il mourut à Montréal en 1999.

Val-David demeure un centre important des arts et de la culture. Son infrastructure économique s'appuie encore largement sur les descendants des Dufresne et des Ménard, mais la famille David y a laissé un souvenir impérissable.


LAC TREMBLANT
MONT-
TREMBLANT
LAC MERCIER
PRINCIPALE
VILLAGE
MONT-
TREMBLANT
RIVIÈRE DU DIABLE
LAC DESMARAIS
LAC GELINAS
LAC
OUIMET
Chemin Wheeler
GRAY
ROCKS
MONTÉE RYAN
RIVIÈRE DU DIABLE
LAC DUHAMEL
ROUTE 327
LABELLE
SAINT-JOVITE
ROUTE 117

Le chemin Wheeler, Mont-Tremblant

George et Lucille Wheeler, avec leur nouveau-né, arrivèrent à Saint-Jovite en 1894, en provenance de Chazy, dans l'État de New York. George avait acheté une grande proptiété couverte de forêts, l'année précédente, et Lucille, souhaitant à tout prix demeurer à ses côtés, choisit de renoncer à la vie relativement aisée qu'elle avait connu jusque-là. À l'embarquement à Montréal, même le chef de train s'étonna tout haut que George voulût «emmener cette belle fille» avec lui au fond des bois. Les passagers voyageaient en wagon de marchandises, sur des bancs en bois fixés le long des parois, avec une chaufferette à un bout et des crachoirs disposés stratégiquement dans l'allée centrale. Le trajet de Montréal à Saint-Jovite dura 11 heures, pendant lesquelles leurs voisins, la plupart bûcherons et grands mâcheurs de chique, menèrent grand tapage, crachant souvent et visant mal, dans l'atmosphère étouffante et rance du wagon.

George installa Lucille et le bébé à l'hôtel fréquenté par les bûcherons. L'édifice était dépourvu d'eau courante et leur chambre glaciale, infestée de vermine, empestait d'odeurs montant de la salle à manger, située directement au-dessous d'eux. Le village était peuplé de Canadiens-français, qui ne se gênèrent pas pour leur faire comprendre que les inconnus et les étrangers n'étaient pas les bienvenus parmi eux. Aussi, peu après leur arrivée, Lucille rejoignit-elle le camp de bûcherons de son mari. Le couple se construisit une maison et un hangar à bateau au bord du lac Ouimet. Ils firent venir tous leurs biens des États-Unis, et Lucille mit au monde leur second enfant, une fille, qu'ils nommèrent Frances.

Lucille constata qu'elle ne pouvait développer que très peu d'interactions avec les femmes canadiennes-françaises qui habitaient les fermes de la région. Celles-ci se mariaient dès l'âge de quinze ans, avaient de nombreux enfants et jouissaient d'un niveau de vie encore plus rude que le sien et celui de son mari. Dans une communauté catholique aussi fermée, des protestants comme les Wheeler n'étaient pas appréciés. Certains de leurs voisins leur avaient même demandé de partir. Tous deux savaient qu'advenant un malheur, ils ne pourraient présumer que la communauté, qui se composait de catholiques, leur viendrait en aide. Heureusement pour eux, deux autres familles

protestantes vinrent bientôt s'établir à Saint-Jovite.

Une nuit, réveillé par les cris de leur fille et voyant que leur cheminée avait pris feu, George eut le temps de faire sortir sa famille ainsi que des amis en visite, avant de rentrer dans la maison pour tenter de sauver ce qu'il pouvait. Lucille appuya une échelle à une des fenêtres du premier étage et le supplia de sortir. Au moment où il ressortait, la maison s'embrasa, avec tout ce qu'elle contenait.

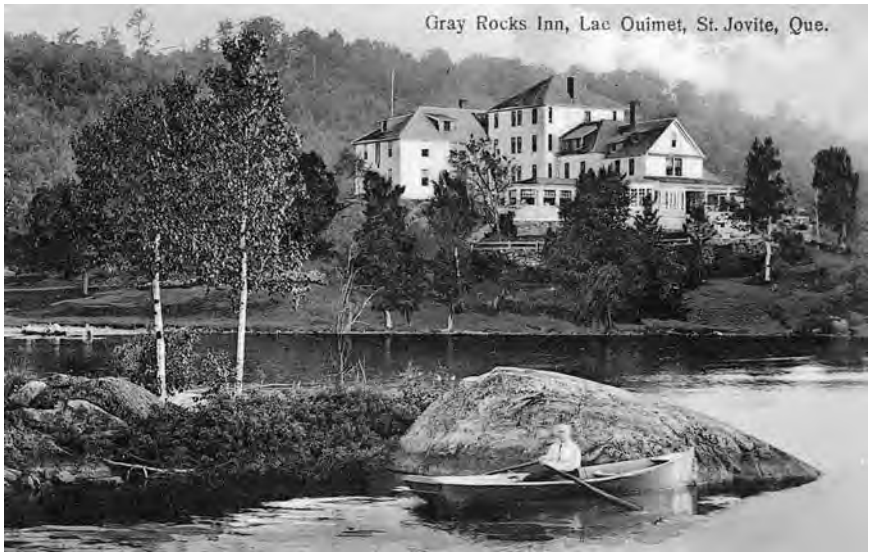
Lucille alla vivre avec une des familles protestantes, pendant que George réaménageait le hangar à bateau, afin que la famille puisse y passer l'hiver.

Frances Wheeler, dans l'histoire de sa famille qu'elle nomma *The Awakening of the Laurentians* («L'éveil des Laurentides»), décrit les conditions rudimentaires dans lesquelles vivaient non seulement la famille mais aussi quelques-uns de leurs voisins. Par exemple, elle présente un homme fruste et autoritaire, qu'on surnommait «l'homme aux cent ours», parce qu'il avait effectivement tué un grand nombre de ces bêtes et que lui-même, avec son tronc large et ses jambes courtes, avait la carrure d'un ours, et qui un jour alla jusqu'à offrir à George de lui donner sa femme et une de ses vaches en échange de la belle Lucille. Dans son livre, Frances décrit également la faune de l'endroit : les loups qu'on entendait hurler la nuit et les ours qui venaient parfois fouiller dans les ordures et gratter à leur porte. Inutile de dire que personne ne s'aventurait dehors après la tombée de la nuit.

Après que George eut rebâti leur maison, une troisième enfant, qu'on nomma Ruth, vint au monde. Puis, juste au moment où la vie semblait revenir à la normale, pendant deux hivers consécutifs, il neigea si peu que les traîneaux n'arrivèrent pas à sortir le bois de la forêt, si bien que le revenu de la famille fut sérieusement menacé. Sur les entrefaites, Ruth contracta une méningite et mourut, et en 1898, George et Lucille, enceinte de nouveau, furent tous deux atteints de typhoïde. Forcés d'abandonner la ferme, ils envoyèrent leurs deux enfants vivre avec d'autres membres de leur famille et les médecins avertirent leurs proches de se préparer au pire. On alla jusqu'à désigner des foyers adoptifs pour Tom et Frances, et la maison des Wheeler fut mise en vente.

Après que George et Lucille eurent recouvré la santé et une fois que George Junior fut né, la famille découvrit que la propriété avait

été vendue pour une somme dérisoire. Comme Sisyphe, le héros grec qui, pour avoir défié les dieux, fut condamné à passer l'éternité à pousser un rocher jusqu'au sommet d'une colline, pour l'en voir aussitôt dégringoler, les Wheeler revinrent au lac Ouimet et, recommençant à zéro, achetèrent une terre et bâtirent une nouvelle maison splendide, à laquelle ils donnèrent le nom Gray Rocks. George entreprit ensuite



L'auberge Gray Rocks. Les Wheeler commencèrent leur carrière dans l'industrie forestière, mais, étant de nature grégaire et habitués à recevoir de nombreux invités, à la faveur d'une crise dans l'industrie, transformèrent leur maison en station touristique, aussi populaire en été qu'en hiver.

de construire des maisons pour deux des familles protestantes qui s'étaient installées au bord du lac, et les Wheeler, décidant finalement, après tant d'années, d'accepter que leurs amis les rémunèrent quand ils venaient passer les vacances chez eux, se mirent à encourager d'autres vacanciers à se joindre à eux

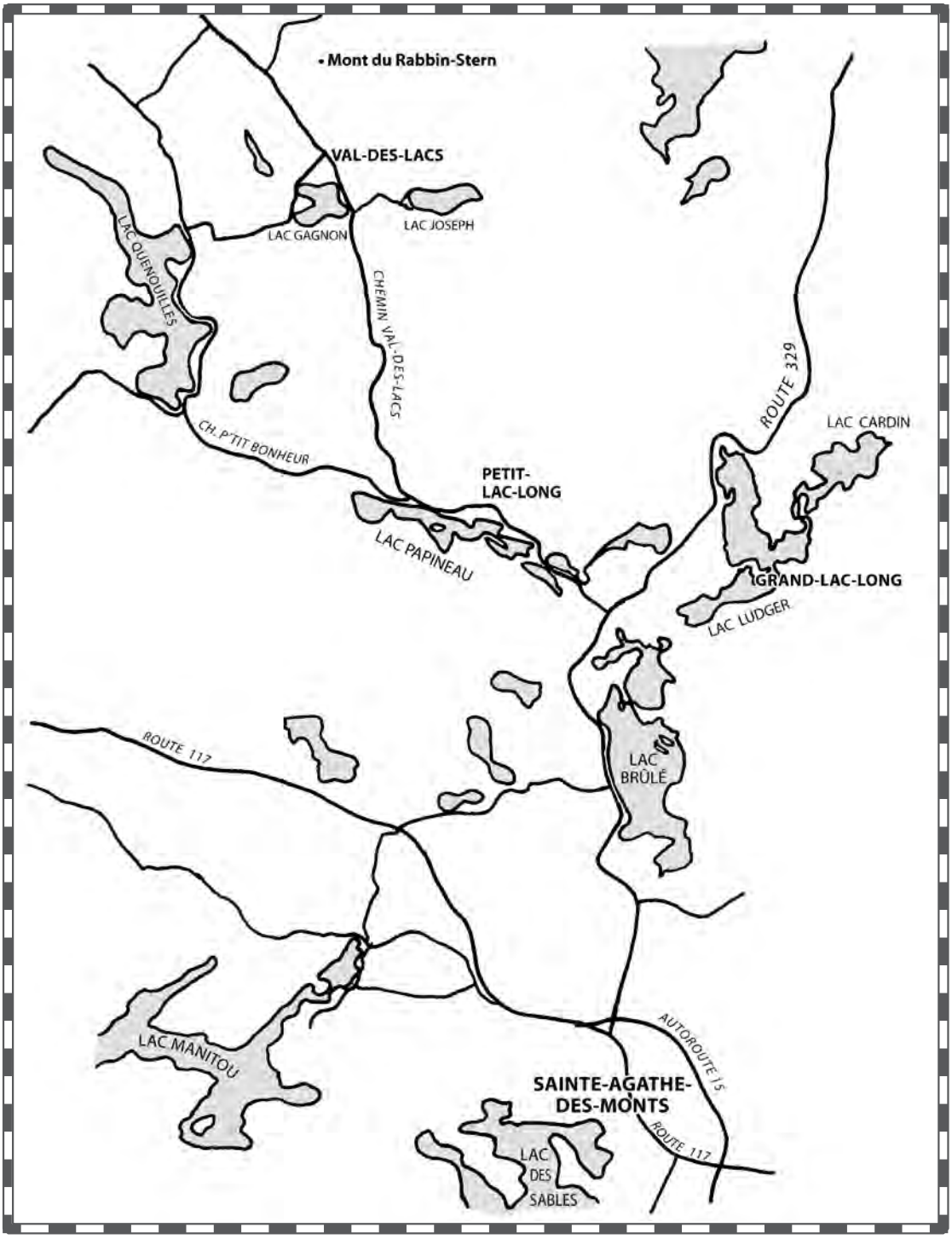
Le couple Wheeler eut sept enfants, dont deux autres — George Junior, qui avait toujours été de santé fragile, et Roy, qui fut victime d'un accident — moururent dans les années qui suivirent. Leur maison fut de nouveau la proie du feu, mais cette fois l'incendie, qui épargna la maison, dévasta la forêt alentour. Le brasier se déclara un après-midi de printemps et aussitôt George demanda à ses enfants d'aller tremper des couvertures dans le lac, afin d'en couvrir la maison et surtout le toit en bardeaux de cèdre. Il rassembla même toute sa famille, avec l'intention de les envoyer se réfugier dans le lac glacial, mais à la dernière minute se ravisa. Pendant ce temps, leurs voisins, incapables de parvenir jusqu'à eux et impuissants à les aider, les crurent perdus. Le lendemain matin, le feu avait quitté les lieux, laissant la maison toujours debout, au milieu d'un paysage noirci et dévasté.

Malgré ces dures épreuves, Gray Rocks, l'auberge consrtuite par les Wheeler, devint une des destinations-vacances les plus populaires

Des skieurs, s'en donnant à cœur-joie sur les pentes, à la station Gray Rocks. On remarque la tenue de ski de l'époque, y compris le port de la chemise et de la cravate.

dans les Laurentides. Au fil des années, ils ajoutèrent une pente de ski et plus tard un terrain de golf. Leur fils Tom fonda la première compagnie d'aviation au Canada, basée au lac Ouimet, une épopée en soi, et en 1956 leur petite-fille Lucille gagna la première médaille olympique de ski, mettant fin au monopole européen des médailles en slalom géant; et une médaille en ski alpin, deux ans plus tard, au championnat du monde de ski de 1958, en Autriche.

Le nom Chemin Wheeler, à Mont-Tremblant, fut attribué en 1918. Ce n'était sans doute que l'officialisation du nom donné par les habitants locaux à la route qui menait de la gare de chemin de fer à la demeure de cette famille de pionniers intrépides. Aujourd'hui, seul un bref tronçon de la route allant de la grand'route au Club du lac Ouimet porte encore leur nom.


• Mont du Rabbin-Stern
VAL-DES-LACS
LAC JOSEPH
LAC GAGNON
LAC QUENOUILLES
CHEMIN VAL-DES-LACS
ROUTE 329
LAC CARDIN
CH. P'TIT BONHEUR
PETIT-
LAC-LONG
LAC PAPINEAU
GRAND-LAC-LONG
LAC LUDGER
ROUTE 117
LAC
BRÛLÉ
LAC MANITOU
AUTOROUTE 15
SAINTE-AGATHE-
DES-MONTS
ROUTE 117
LAC
DES
SABLES

Le mont du Rabbin-Stern, Val-des-lacs

Harry Joshua Stern naquit en 1897 en Lituanie, à Eragoly, un petit village dans la zone de Résidence qui servait à la ségrégation des juifs et où ne vivaient que des juifs. Celle-ci avait été créée par Catherine de Russie dans la dernière décennie du XVIIIe siècle, dans le but précis de réserver certaines régions rurales de Lettonie, de Lituanie, d'Ukraine et de Biélorussie pour la re-localisation forcée des juifs de Russie. Toute forme d'agriculture ou d'industrie, ainsi que l'usage du yiddish et de l'hébreu, leur étaient interdits. Malgré ces restrictions, Harry grandit dans un environnement culturel riche, fréquentant la chedder — l'école élémentaire — où il apprit, malgré tout, ses deux langues ancestrales.

Dans ce ghetto rural, la lecture de la Torah constituait la principale fenêtre sur le monde. Aussi les héros de la Bible devenaient-ils d'office des modèles à suivre pour les jeunes. Moïse était celui de Harry. Dès l'âge de cinq ans et jusqu'à huit ans, il apprit la Bible hébraïque, comprennant tous les livres que les chrétiens appellent l'Ancien Testament, en plus de la Mishnah, de la Gemara et du Talmud — ou commentaires qui développent et résument l'interprétation juive de la Bible depuis 2 000 ans. En même temps, il apprit la culture et l'histoire du peuple juif.

En 1905, lorsqu'il avait 9 ans, Eragoly fut la cible d'une attaque par des soldats russes, qui terrorisèrent le village. Ce pogrom allait profondément influencer l'avenir de Harry, car ce fut ce qui décida son père à quitter la Lituanie avec sa famille.

Quand Harry eut 11 ans, sa famille s'installa en Ohio, à Steubenville, grâce à l'aide de l'oncle de Harry, qui s'y était établi bien des années auparavant. Leur nouvel environnement, situé dans un des grands bassins houillers des Etats-Unis, était une terre d'accueil où n'existait ni zone de Résidence ni ghetto juif d'aucune sorte, peuplée d'immigrants venus de partout, qui ne désiraient rien d'autre que d'améliorer leur sort dans un pays où tout semblait possible. Steubenville comprenait d'ailleurs une petite communauté juive dotée d'une synagogue, laquelle cependant n'avait pas de rabbin en titre, ce qui, aux yeux de Harry, présentait tout un contraste avec son village natal. Aussi apprit-il vite à se familiariser avec d'autres traditions que la

sienne. Ce fut d'ailleurs un de ses professeurs à l'école publique qui l'encouragea à se faire rabbin.

Tout au long de la jeunesse de Harry, d'autres juifs arrivèrent en Amérique du Nord, fuyant les pogroms, chassés de leurs villages en Europe de l'Est, où ils avaient vécu depuis des générations sans nombre. Alors qu'ils se croyaient citoyens de leurs pays d'origine, ils n'en avaient pas moins vite appris que la «collectivité», à savoir, la majorité dans ces pays, les voyait non pas comme des compatriotes mais comme des intrus indésirables. Et cette intolérance poussait nombre d'entre eux vers le sionisme, un mouvement voué à la ré-implantation d'une patrie juive dans l'Israël et la Judée antiques, dont le jeune Harry Stern devint un adepte. Mais ayant lui-même constaté l'intolérance des habitants de son ancienne patrie, il se consacra aussi à tisser des liens avec les membres des différentes religions autour de lui.

Lorsque Harry devint rabbin, en 1922, sa première affectation fut à Uniontown, en Pennsylvanie, où il eut de nombreuses occasions de défendre les membres de minorités persécutées, prenant notamment la part des catholiques contre l'intolérance de la majorité protestante dans le système scolaire public et encourageant les échanges de prédicateurs entre la congrégation juive et les membres de diverses dénominations chrétiennes.

En 1927, le rabbin Stern fut invité à venir à Montréal pour diriger le grand Temple réformiste Emanu-El, dont Sir Mortimer Davis était membre. Dès son arrivée, Stern donna son appui aux promoteurs du projet d'hôpital juif. La riche et puissante communauté juive de Westmount n'était pas en faveur du projet, y voyant un désastre économique en puissance, mais de nombreux autres juifs nouvellement arrivés et dont la langue maternelle était le yiddish, plaidèrent pour la création d'une telle institution, qui inciterait l'université McGill à ouvrir son école de médecine à des étudiants juifs.

Avant 1900, la petite communauté juive canadienne consistait surtout des descendants de juifs de l'Europe de l'Ouest, qui, même s'ils savaient l'hébreu et l'utilisaient, principalement pour la pratique religieuse et à des fins d'érudition, n'avaient pas de langue seconde commune. Entre 1900 et 1930, la population juive de Montréal quadrupla, grossie par l'afflux d'immigrants de l'Europe de l'Est, qui avaient quitté leurs pays d'origine pour les mêmes raisons que celles

qui avaient poussé la famille du rabbin Stern à fuir la Lituanie. Si tous parlaient la langue de leur pays natal, la plupart parlaient aussi le yiddish et ceux qui ne le parlaient pas eurent tôt fait de l'apprendre, une fois arrivés dans la métropole. Aussi le Yiddish devint-il rapidement la langue commune de tous ces nouveaux immigrants, ce qui n'était pas le cas des juifs qui étaient établis à Montréal depuis longtemps. C'était une réalité qui, s'ajoutant à des facteurs économiques, risquait de diviser la communauté.

La décision d'appuyer le projet de nouvel hôpital était audacieuse de la part de Stern, qui était le rabbin d'une importante congrégation à Westmount, dont les membres appartenaient à une communauté juive plus ancienne. Mais, persuasif comme il était, faisant lui-même partie de la nouvelle vague d'immigrants qui, par le nombre, dominait désormais à Montréal, et fort de sa longue habitude d'œuvrer à la conciliation entre points de vue divergents, Stern fit valoir l'argument que même dans la modeste petite ville de Uniontown, en Pennsylvanie, la communauté juive avait trouvé moyen de bâtir un hôpital. Le temps lui a donné raison et c'est au prix de beaucoup d'efforts que le Hôpital général juif, un hôpital laïque, ouvrit ses portes en 1934.

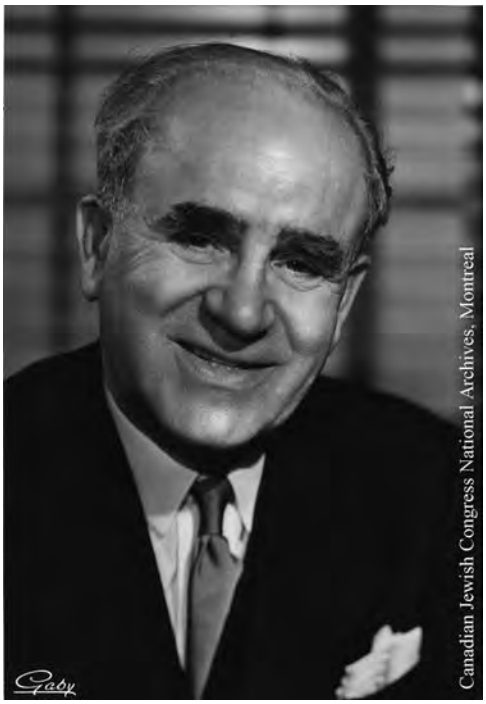
Le rabbin Stern continua de promouvoir avec vigueur les échanges entre différentes communautés, ce qui lui valut bientôt d'être surnommé «le rabbin œcuménique». «J'ai essayé, disait-il volontiers, de christaniser les chrétiens et de judaïciser les juifs.» Et il persévéra dans sa tâche, malgré l'opposition et en dépit de l'anti-sémitisme qui entacha la période de l'entre-deux-guerres, prenant l'initiative de créer un Dîner amical annuel, auquel étaient invités les leaders des différentes communautés à Montréal et au cours duquel un Prix de Fraternité était attribué aux personnes qui, pendant l'année, avaient le plus contribué à promouvoir l'amitié entre Canadiens de différentes origines. En 1942, le rabbin Stern fonda également l'*Institute for Clergy and Religious Educators* (Institut du clergé et des éducateurs religieux), qui dès ses débuts accueillit de distingués penseurs chrétiens et juifs, qui vinrent donner des conférences sur leurs traditions religieuses respectives.

L'importance de ces démarches et la nécessité qui existait alors de bâtir des ponts entre les différentes communautés à Montréal devient évidente lorsqu'on sait qu'il fallut 16 ans d'efforts avant que des catholiques ne participent officiellement aux activités de l'Institut. Pour tout dire, la mission œcuménique du rabbin Stern, à ses débuts, lui valut autant d'ennemis que

d'alliés, comme on le vit en 1933, lors d'une manifestation contre la persécution des juifs et des sociaux-démocrates en Allemagne. Malgré que le rabbin Stern en fût un des principaux organisateurs, son nom fut rayé du palmarès des orateurs et, quand le pasteur de l'église Erskine United tenta de rectifier l'omission, en renonçant à une partie du temps qui lui était alloué pour le donner à Stern, les médias non-juifs refusèrent de publier le discours que le rabbin avait prononcé.

En décembre 1938, un mois après l'horrible Kristallnacht, la nuit où les synagogues furent incendiées dans toute l'Allemagne, le rabbin prononça une allocution devant le Rotary Club de Montréal, en remerciant l'Abbaye de Westminster de ses prières pour les victimes juives, mais ajoutant que la prière ne pouvait suffire et qu'il fallait maintenant passer aux actes, avant qu'il ne soit trop tard. À la fin de son discours, le président du Rotary Club prit la parole et fit clairement comprendre que les propos de l'orateur ne représentaient que lui-même et ne reflétaient pas l'opinion de ses membres.

Tout au long de la guerre, le rabbin Stern ne cessa de faire circuler des pétitions et de s'exprimer publiquement sur le sort réservé aux juifs d'Europe par les nazis, allant même jusqu'à entreprendre des tournées du Canada pour communiquer la gravité et l'urgence de la situation. À maintes reprises, les informations qu'il mit en lumière se confirmèrent, soulignant l'inaction des autorités britanniques. La principale préoccupation de Stern en effet concernait le livre blanc du gouvernement britannique, qui limita l'immigration juive en Palestine entre 1939 et 1944, faisant ainsi le jeu du gouvernement allemand et de son plan d'extermination des juifs. Stern tentait de faire entendre le message des sionistes, qui était le suivant: «Nous

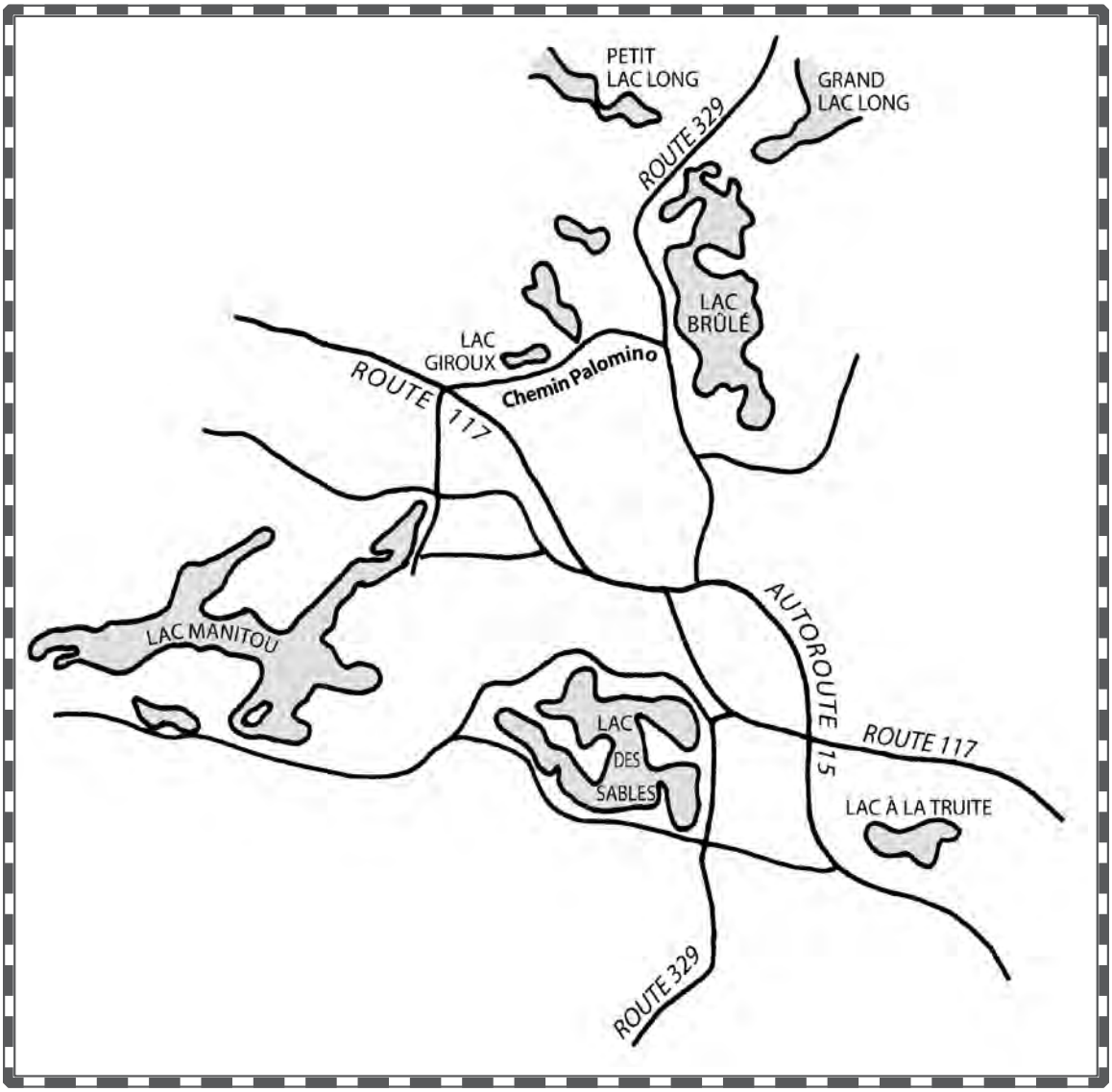


Le rabbin Harry Joshua Stern

nous battrons à la guerre comme s'il n'y avait pas de livre blanc, et nous combattrons le livre blanc comme s'il n'y avait pas de guerre.» Même après la défaite allemande, en 1946, l'esprit du livre blanc fut repris par le nouveau gouvernement travailliste de Grande-Bretagne. Cependant, un an plus tard, le dossier fut remis entre les mains des Nations Unies, qui se prononcèrent en faveur de la création de deux États, l'un juif – Israël – et l'autre musulman – la Palestine.

Les initiatives du rabbin Stern continuèrent de croître en importance, au point que les écoles de divinité du Québec et de l'Ontario durent ajuster leurs emplois du temps pour tenir compte de celui de l'*Institute for Clergy and Religious Educators*. Les Dîners amicaux annuels accueillirent des personnages tels que le Premier ministre du Canada, John Diefenbaker, le cardinal Paul-Émile Léger, le maire de Montréal, Jean Drapeau, le Premier ministre du Québec, Jean-Jacques Bertrand, le Premier ministre de l'Ontario, John Robarts, ainsi que Martin Luther King Jr. et nombre d'autres orateurs étrangers. En 1972, le rabbin Stern fut fait Rabbin émérite du Temple Emanu-El. Il continua d'écrire et de prononcer des discours jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut en 1984 et l'année suivante, une montagne, à Val-des-Lacs, fut nommée à sa mémoire.

Le mont du Rabbin-Stern s'élève à une altitude de 2 250 pieds (686 mètres), au nord-est du village de Val-des-Lacs. Néanmoins, quand j'ai demandé à la municipalité pourquoi on le nommait ainsi, personne ne put me répondre. Après avoir laissé plusieurs messages à l'intention du maire, j'ai finalement contacté la Commission de toponymie, qui m'apprit que la décision avait été prise dans le cadre d'un programme visant à commémorer les contributions exceptionnelles de citoyens à la société québecoise.


PETIT
LAC LONG
GRAND
LAC LONG
ROUTE 329
LAC
BRÛLÉ
LAC
GIROUX
Chemin Palomino
ROUTE 117
LAC MANITOU
AUTOROUTE 15
ROUTE 117
LAC
DES
SABLES
LAC À LA TRUITE
ROUTE 329

Le chemin Palomino, à Sainte-Agathe-des-Monts

Le chemin Palomino relie la route 329 à la route 117, entre le lac Brûlé et le lac Manitou, à Sainte-Agathe. C'est un long chemin de gravier, bordé surtout de clôtures et dont un des virages cache une jolie maison de ferme. Quoi qu'il n'existe pas d'informations officielles concernant l'origine du nom, beaucoup de gens se souviennent de l'auberge Palomino Lodge, qui fut pendant 40 ans un hôtel très couru par les amateurs d'équitation et de ski, et qui attira de nombreuses familles dans les Laurentides.

La propriété avait appartenu à Melasippe Giroux, l'un des nombreux fermiers qui tentaient de survivre dans les collines entre les deux lacs. Sa ferme se trouvait près d'un petit lac, qui aujourd'hui porte son nom. La famille Giroux parvint à s'accrocher jusqu'en 1908, c'est à dire pendant une bonne quinzaine d'années après la montée en flèche des prix dans l'immobilier, qui avait commencé avec l'arrivée du chemin de fer et qui vit presque toutes les fermes de la région changer de propriétaire. Giroux vendit la sienne à Morris Ryan, un Montréalais qui possédait une entreprise de nettoyage à sec.

Ryan n'avait aucune raison de croire que sa terre pourrait jamais produire des cultures viables. Avec ses champs ouverts et jonchés de roches, montant des bords du petit lac Giroux aux flancs des collines boisées qui l'entourent, la ferme n'avait jamais donné que le minimum vital. La saison chaude était courte, ne comptant que 80 jours dans l'année où le gel n'était pas à craindre, et les soirées, même en été, étaient généralement fraîches. Ryan acheta la propriété pour s'en servir comme maison de campagne et y jouer au gentleman-farmer. Au cours des 20 années qui suivirent, il vendit des lopins de sa terre, qu'il racheta par la suite, désireux de partager son petit coin de paradis, mais ne sachant trop comment s'y prendre. Il ne pouvait se douter qu'un jour, son gendre Henry viendrait chercher un nouveau départ à sa vie sur cette terre ingrate et rocailleuse.

Henry Kaufmann, en l'occurrence, était un homme dynamique qui, entre la vingtaine et la trentaine, avait, à force travail, amassé une jolie fortune. Issu d'une famille de neuf enfants, il ne s'appliqua guère à l'école et entra comme apprenti chez un menuisier pour apprendre le métier. Lorsque, ayant reçu des actions en bourse en paiement d'un

contrat de menuiserie, il découvrit qu'il pouvait gagner sa vie beaucoup plus grassement en échangeant des actions qu'en travaillant le bois, il se lança dans sa nouvelle carrière avec toute la détermination qu'un ouvrier qualifié met à une tâche précise. Mais malgré son ardeur à l'ouvrage, n'ayant pas vu venir la catastrophe qui s'abattit sur les marchés financiers, un jour d'octobre en 1929, il perdit tout l'argent qu'il avait gagné et à 34 ans, fut obligé de repartir à zéro.

Quand son beau-père le reçut à la ferme et lui donna pour tâche d'utiliser ses talents de menuisier pour bâtir une maison en rondins, Henry disparut dans le bois pour accomplir le travail. Une fois la construction terminée, Ryan avait sans doute eu l'intention de vendre la maison et de demander à Kaufmann d'en bâtir une autre. Tous deux, en effet, cherchaient un moyen de gagner leur vie sur une terre

Les vacanciers arrivaient à l'auberge Palomino Lodge par la gare de chemin de fer d'Ivry, d'où un court trajet les menait à l'auberge au bord du lac, où les plaisirs de la récréation les attendaient, été comme hiver.

ingrate que le fermier Giroux avait abandonnée, et qu'ils n'utlisaient que pour y faire de l'équitation. Or la Crise économique, ayant fait baisser les prix dans l'immobilier, leur déconseillait d'essayer de vendre. Aussi Kaufmann opta-t-il plutôt pour bâtir une auberge, dont Ryan et lui confièrent l'opération aux Rabiner de Montréal.

Les Rabiner, qui commencèrent par diriger le Palomino Lodge pour les propriétaires, fondèrent leur propre hôtel au bord du lac des Sables, à Sainte-Agathe.

À cette époque, les Montréalais qui passaient leurs vacances à la campagne avaient le choix entre un grand nombre de petits hôtels et d'auberges, chacun doté d'une caractéristique particulière. Ceux qui s'élevaient aux bords de grands lacs offraient des activités comme le bateau, le canot ou la natation. Le lac Giroux était trop petit pour qu'on puisse y faire beaucoup de bateau, mais les Ryan possédaient des chevaux et des kilomètres de sentiers d'équitation.

Quand Rabiner partit pour fonder son propre hôtel, Kaufmann en profita pour construire une auberge encore plus imposante et pourvue d'une importante écurie. Comme il dépendait du travail de ses employés, il était un patron exigeant. L'un de ceux qui resta à ses côtés pendant de nombreuses années s'appelait Arnold Brown, un ancien membre de la cavalerie britannique qui avait fait la Première Guerre mondiale. Arnold s'occupait des chevaux et les vacanciers de l'époque qui l'ont connu se souviennent de tout un personnage. Il connaissait ses chevaux et aimait ses dalmatiens, qu'il élevait lui-même et traitait avec l'insouciance d'un fermier envers ses chiens de ferme.

Dans les Laurentides, durant la première moitié du XXe siècle, l'équitation devint une activité de loisir majeure, bien avant le ski et les sports

Henry Kaufmann, qui construisit et dirigea le Palomino Lodge, nomma son hôtel ainsi à cause de son amour pour ces chevaux. L'équitation était une des principales attractions de l'hôtel.

aquatiques, et ne céda sa place au ski, dans les années 30 et 40, que graduellement et à contre-cœur. Pendant cette période, les écuries d'Arnold logeaient une douzaine de chevaux. Kaufmann avait une affection particulière pour les palominos, aussi nomma-t-il son hôtel le Palomino Lodge. Les palominos ne sont pas une race, mais simplement des chevaux dont la robe est d'une couleur dorée très caractéristique. Le croisement de deux palominos, en effet, donne un cheval blanc; celui d'un palomino avec un alezan donne un poulain palomino d'un ton or 14-carats, et à la queue et à la crinière blanches.

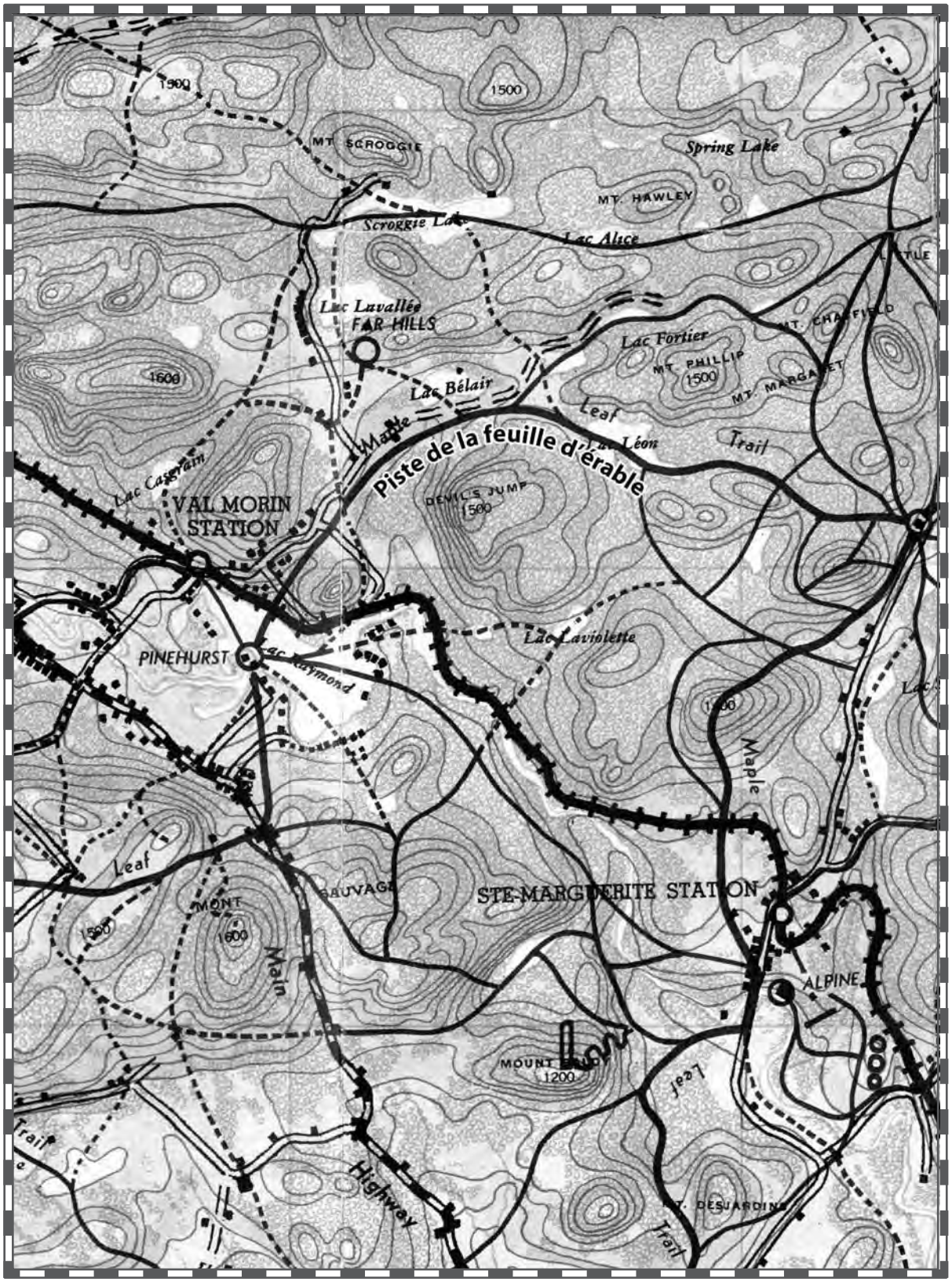
Les palominos ne sont pas une race mais simplement des chevaux d'une couleur dorée distinctive. Le cheval de gauche est un palomino.

L'hôtel accueillait principalement des invités de marque, par exemple Lorne Greene, qui allait devenir célèbre dans le rôle du père, dans la série télévisée Américaine Bonanza, et la suite de la princesse Élizabeth, au début des années 50, lorsque celle-ci vint au Canada avant d'être couronnée reine. Henry Kaufmann et sa femme, Berenice Ryan, dirigèrent l'hôtel jusqu'en 1956, quand ils le vendirent à Sam Steinberg, qui était un de leurs habitués. Même si les Kaufmann n'eurent jamais d'enfants, d'une certaine manière l'hôtel demeurait dans la

Des hommes à cheval traînant des tonneaux pour tracer un sentier d'équitation en hiver. À mesure que les champs se reboisèrent, le ski remplaça l'équitation et la chasse au renard à l'anglaise.

famille, puisque le neveu de Henry avait épousé la fille du nouveau propriétaire. Henry toutefois retourna à la Bourse. Berenice et lui déménagèrent à Montréal, où ils s'impliquèrent dans de nombreuses oeuvres de charité et léguèrent leur fortune à une fondation établie en leur nom.

L'hôtel Palomino Lodge devint un lieu de retraite pour les employés de la compagnie Steinberg, jusque vers 1980, quand il fut acheté par les Apôtres de l'Amour infini. Les nouveaux propriétaires laissèrent la propriété se dégrader, et avec les années les chemins et les champs disparurent sous l'empiétement de la forêt. Dans les années 90, le vieil édifice défraya brièvement la chronique quand des jeunes y mirent le feu accidentellement. Le chemin qui y menait n'existant plus, il fallut faire appel à des hydravions du service forestier pour éteindre les flammes, en puisant l'eau au lac Brûlé, non loin du lieu de l'incendie. Depuis, la propriété a changé de main plusieurs fois, mais il ne reste aujourd'hui de l'auberge, des écuries et des chevaux qu'elles abritaient que des souvenirs et le nom du chemin Palomino.



Extrait d'une carte des pistes de ski dans les Laurentrides, publiée en 1937 par la compagnie Canadien Pacifique.

La Maple Leaf ou la Piste de la feuille d'érable

Le premier monte-pente des Laurentides fut le chemin de fer. Construit pour acheminer les matières premières des Laurentides à leurs marchés, il trouva très vite un créneau d'exploitation plus profitable dans le transport de vacanciers vers leurs destinations de loisirs. En 1909, le Canadien Pacifique inaugura son (Petit) Train du Nord, qui, dès avant 1930, déposait déjà des milliers de Montréalais dans les petits villages jalonnant la voie ferrée. Ces trains, qui transportaient des milliers de skieurs chaque week-end, étaient adaptés pour permettre aux passagers d'y monter avec skis et bâtons. Par contre, une fois arrivés à leur destination, les sportifs devaient remonter les pentes à la sueur de leur front. Le premier remonte-pente à câble ne fut construit qu'au tout début de 1930, à Shawbridge ou à Sainte-Agathe, selon la personne qui raconte.

Le remonte-pente à câble de Moïse Paquette, remorquant des skieurs vers le sommet d'une côte. Un débat continue de faire rage à savoir lequel de deux remonte-pentes, celui-ci ou celui d'Alex Foster, à Shawbridge, fut construit avant l'autre.

La plupart des skieurs venaient pour le ski de randonnée et devaient leur enthousiasme à un Canadien d'origine norvégienne, déjà âgé à l'époque mais qui était partout et allait aussi vite sur ses skis que quiconque. Même s'il n'était pas le seul ni même le plus âgé des personnes qui populari-

sèrent le ski dans les Laurentides, avec le temps, Herman Smith «Jackrabbit» Johannsen allait devenir légendaire et l'emblème par excellence du ski au Canada.

En 1875, l'année où Johannsen naquit en Norvège, John A. Macdonald était encore chef de l'Opposition au Parlement canadien, le Canada ne comptait que sept provinces et le chemin de fer transcanadien n'existait que sous la forme d'une promesse de politicien. Johannsen avait passé une grande partie de sa jeunesse à skis, dans les régions de Telemark et de Nordmarka, en Norvège, d'où l'on dit que le ski est originaire et où on a trouvé des traces d'humains allant à skis datant de 4 000 ans. Le mot lui-même vient du norvégien et vint à remplacer celui de «raquette», utilisé autrefois pour décrire les deux sports à la fois. Quand Johannsen était enfant, le ski était un moyen de transport fiable et qui s'accompagnait souvent de camping, quand il fallait couvrir de grandes distances. Johannsen avait également vécu en Allemagne, aux États-Unis et à Cuba, avant de venir au Canada.

Quand la Crise économique arriva et que Johannsen, comme beaucoup d'autres, se trouva soudain sans moyens de subsistance, il encouragea sa femme et ses enfants à voir la vie comme une expédition de camping et à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Obligés de réduire leurs dépenses, ils déménagèrent à Piedmont, au pied des Laurentides. Chaussant ses skis, Johannsen, que les Indiens Cris surnommèrent «Jackrabbit» (le lièvre), ne tarda pas à monter et descendre toutes les pentes des Laurentides, en faisant des émules partout où il passait. Pour nourrir sa femme et ses enfants, il comptait sur la chasse, dont il rapportait un chevreuil ou du gibier pour la table familiale, mais il devait aussi parfois dépendre de la générosité des gens qu'il rencontrait.

Johannsen fit la connaissance de tout ce qui grouillait dans le monde du ski, y compris Émile Cochand, le fondateur de l'industrie, et la famille Wheeler ainsi que les membres du Laurentian Lodge Club. Et quand, à l'hiver de 1931-32, la première course Kandahar eut lieu au Mont-Tremblant, ce fut Johannsen qui descendit la pente devant les concurrents et qui minuta leur descente, sur un parcours qui n'était qu'une plongée périlleuse à travers bois, sur le versant d'une montagne où aucune piste de ski n'était encore tracée. La même année, Johannsen dessina et supervisa la construction du saut à ski de Montebello, une piste de 300 pieds de haut, dévalant d'une tour

Émile Cochand arriva à Sainte-Adèle pour gérer une entreprise de location de luges. Il encouragea les jeunes à faire du ski en s'attachant aux pieds des douves de tonneaux et fut peut-être le premier à introduire le ski dans les Laurentides.

bâtie au sommet d'une côte, non loin du Seigniory Club que les francophones appellaient «Lucerne».

Johannsen traça des pistes au Mont-Tremblant, à Sainte-Marguerite, à Sainte-Agathe et à Saint-Sauveur, décerna des prix et dessina des cartes de la région, mais le projet qui semble lui avoir tenu le plus à cœur fut celui de créer une piste-maîtresse, qui permettrait aux skieurs d'aller de Shawbridge, au sud, jusqu'au village de Labelle, dans les Hautes-Laurentides. Il appela cette piste la «Maple Leaf» et apporta à la réaliser une énergie et une détermination que peu d'entre nous avons jamais vue et encore moins démontrée dans notre propre vie. D'après Alice Johannsen dans son livre *The*

Un skieur salue au passage le train, à Sainte-Adèle.

Legendary Jackrabbit Johannsen, le choix du nom en anglais lui vint en 1932, lors de conversations avec son fils. Il envisageait la piste comme un sentier de tourisme, long de 80 milles (128 kilomètres) et serpentant d'auberge en auberge à travers les montagnes.

Pendant que Cochand et d'autres aménageaient les pistes, Johannsen devint le promoteur le plus ardent et le plus connu du projet. Dans sa vision, des familles entières monteraient dans le Nord, tous les week-end, débarquant du train à Labelle ou ailleurs, et descendant vers le sud sur leurs skis jusque tard dans l'après-midi, pour s'arrêter à une auberge pour la nuit et reprendre leur périple le lendemain matin, arrivant à un des villages le long du chemin à temps pour manger et reprendre le train pour la ville en début d'après-midi. Ayant tenté sans succès de convaincre le gouvernement d'appuyer son idée, il résolut de la réaliser par lui-même. Il restait alors beaucoup de fermes dans les Laurentides et les skieurs de l'époque ne se gênaient pas pour envahir les bois, traverser les champs, couper les clôtures et prendre leurs aises, sans grande considération pour les propriétaires. L'un des premiers défis de Johannsen fut donc de calmer la colère des fermiers. Il rendit visite à chacun d'eux, concluant des ententes avec chacun individuellement, lesquelles désignaient les endroits où les skieurs pouvaient passer, et il obtint de ces derniers qu'ils s'engagent à ne plus couper les

Les skieurs débarquent à Sainte-Agathe-des-Monts. Le train fut le premier monte-pente des Laurentides. Les wagons étaient adaptés pour permettre aux sportifs de voyager avec leur équipement.

clôtures ni traverser ailleurs qu'aux endroits convenus. Par la suite, il dressa la carte de tous ces sentiers et commença à ouvrir la piste-maîtresse dont ils faisaient partie.

Pendant toute la décennie des années 30, la piste-maîtresse prit forme, en attirant de plus en plus l'attention des skieurs. La vision de Johannsen allait relier toutes les pistes existantes, à tel point qu'en 1937 le département de l'information de la compagnie de chemin de fer Canadien Pacifique réserva les droits de reproduction sur sa première carte de ski des Laurentides, qu'elle fit vérifier par H. Smith Johannsen et mit en vente pour la somme de 0,25 $. En 1939, la compagnie Imperial Tobacco et le journal The Gazette demandèrent conjointement à Johannsen de produire une carte plus détaillée des pistes de ski dans les Laurentides, laquelle fut publiée sous forme d'un livret, commandité par les cigarettes de marque Sweet Caporal, et vite surnommé *The Sweet Cap Book*. Même si le titre du livre est uniquement en anglais, on y trouve néanmoins l'usage original français «Piste de la feuille d'érable» (Maple Leaf Trail en anglais).

Au début de la Deuxième Guerre mondiale, Johannsen, alors âgé de 65 ans, décida d'offrir ses services aux forces armées comme entraîneur de troupes sur skis. Quand l'officier chargé du recrutement eut la témérité de lui dire qu'il était trop vieux, Johannsen se mit à noter le nombre de milles qu'il parcourait en traçant ses pistes. En 1940, il couvrit 980 milles (1 577 kilomètres); l'hiver suivant, 960 milles (1 545 kilomètres); et l'hiver de 42-43, 1 155 milles (1 859 kilomètres). Néanmoins, l'armée s'entêta à le trouver trop vieux.

Johannsen, en traçant les différentes sections de sa piste, reçut l'aide de Harry Wheeler entre Saint-Jovite et la ferme Ogilvy (aujourd'hui le golf Mountain Acres) et de Stan Ferguson à partir de la ferme Ogilvy en direction sud, tandis que les Cochand avaient déjà tracé des pistes entre Val-Morin et Sainte-Marguerite. Johannsen s'impliqua dans tous les secteurs du projet. Quand il n'était pas en train d'ouvrir la piste, il négociait avec les fermiers ou posait les repères le long des sentiers. Pratiquement tous les autres participants étaient propriétaires d'auberges le long de la piste ou travaillaient dans l'une d'elles comme employés, mais Johannsen semblait vivre dans le bois. Il était donc le porte-parole parfait, complètement désintéressé et motivé uniquement par son désir de partager sa passion pour le ski avec le public.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, Joe Ryan, le promoteur du Mont-Tremblant, aida à financer l'acquisition d'un chasse-neige. Tom Wheeler, frère aîné de Harry et propriétaire du Lac Ouimet Club, avec Ken Harrison de la Laurentide Inn, approchèrent Hector Perrier, le député de

Skieurs à Sainte-Agathe, à l'époque où ceux-ci remontaient encore les côtes à la sueur de leur front. La ligne verticale, du côté droit de la photo, est une clôture de ferme, qui devait nécessiter des réparations à chaque printemps.

Terrebonne à Québec, et offrirent leurs services pour déneiger la route 11 entre Saint-Jérôme et Saint-Jovite. Ils furent payés 0,50 $ le mille et appelèrent leur chasse-neige «Hector» en l'honneur du député. D'après Stan Ferguson, toutefois, l'ouverture de la route a nui à la Maple Leaf, parce qu'une fois que le public a pu venir dans le nord en voiture au lieu de prendre le train, il a eu tendance à fréquenter les nouvelles pentes de ski aménagées par les promoteurs de la région.

Après la guerre, les cartes Sweet Caporal furent rééditées, mais avec la prolifération des centres de ski alpin et le nombre grandissant de routes dans la région, Johannsen eut fort à faire pour populariser le ski de randonnée. À maintes reprises, le tracé de la Maple Leaf dut être modifié pour contourner une route ou un nouveau projet immobilier, à mesure que les centres de ski alpin attiraient de plus en plus de monde.

Chaque été, Johannsen retournait en Norvège pour voir sa fa-

mille. Souvent sa fille l'accompagnait et son fils s'y établit pour de bon. Un été, alors que Johannsen était âgé de 94 ans et qu'il n'avait tout simplement pas les moyens de payer le voyage, sa fille, Alice, obtint un contrat de l'université McGill, qui permit à celle-ci de se rendre jusqu'à Paris, si bien qu'il lui dit adieu et se résigna à la laisser le remplacer comme émissaire cette année-là, auprès de la famille. Du moins ce fut ce qu'il lui raconta. En pleine forme et déterminé, malgré ses 94 ans, en la quittant, il se rendit tout droit au port, où il parvint à se faire engager comme matelot sur un cargo norvégien, et ainsi finança sa traversée de l'Atlantique, tant à l'aller qu'au retour.

Durant les décennies qui suivirent, Johannsen persista dans sa passion du sport et présida à la renaissance du ski de fond à la fin des années 60. Il participa au premier marathon de ski canadien en 1967, sur un trajet de 100 milles (160 kilomètres) de Lachute à Cantley.

Aujourd'hui, même si certaines portions de la Maple Leaf existent toujours, d'autres pistes l'ont remplacée dans son rôle de lien essentiel, et en particulier celle qui suit le tracé de l'ancienne voie ferrée jadis empruntée par le Petit Train du Nord. Plus directe que la Maple Leaf, elle évoque néanmoins le même esprit que Johannsen et les autres pionniers du ski personnifièrent au long des décennies précédentes. Jackrabbit Johannsen était âgé de 107 ans lorsqu'il participa à sa dernière randonnée de ski. Il mourut en Norvège, dans les bras de son fils, à l'âge de 112 ans.

Bibliographie

Bien que je me sois efforcé de soigneusement documenter toutes mes sources, les informations que nous possédions déjà ou qui nous sont venues de relations personnelles sont celles que je crains le plus d'oublier ou de négliger d'attribuer correctement. Je m'excuse donc d'avance auprès de mes plus proches amis si j'ai omis de les mentionner sans le vouloir.

Livres et publications consultés

Anderson, Derek. *The Natural Environment: Glaciation and its Effects on the Lanscape at Lac Lévesque,* étude inédite, soumise au professeur D.C. Moore, université Concordia, 1992.

Anderson, Fred. *Crucible of War: The Seven Years' War and the fate of Empire in British North America,* New York, Alfred A. Knopf, 2001.

Ball. Dr. W.L. Bill. «Allocution à l'occasion des 100 ans de H. Smith Johannsen»

Baraga, R.R. Monseigneur. Extrait du *Dictionary of Ochipwe Language*, fourni par Erik Wang, président de l'Association Mittawanga, accompagné de lettres de Jacques Fortin, agent de recherche, Commission de toponymie du Québec.

Bliss, Michael. *Plague: How Smallpox devastated Montreal*, Toronto, Harper Collins Publishers Ltd, 1991.

Cleator, Kenneth Irving and Stern, Harry Joshua. *Harry Joshua Stern, A Rabbi's Journey*, New York, Bloch Publishing Co., 1981.

Clément, Daniel, directeur de la publication. *The Algonquins*, Hull: Mercury Series, Musée Canadien de la Civilisation, 1996.

Cournoyer, Jean. *Le Petit Jean: Dictionnaire des noms propres de Québec*, Québec, Les éditions internationales Alain Stanké, 1993.

Davine, Richard. *Sir Mortimer B. Davis,* tiré d'une allocution devant le Shaare Zedek Men's Club, Archives de la compagnie Imperial Tobacco du Canada (Imasco), sans date.

Dickens, Charles. *American Notes*, New York, Fromm International Publishing Co., 1985.

Donaldson, Gordon. *Fifteen Men*, Toronto, Doubleday, 1969.

Encyclopedia Britannica 1768, Chicago, Encyclopedia Britannica Inc., 1946.

Fiske, John. *New France and New England, Boston and New York,* Boston & New York, Houghton Mifflin, and Company, 1902, chapitre VIII, pp 258-293: «Beginings of the Great War».

Grignon, Edmond. *Album historique de la Paroisse de Ste-Agathe-des-Monts, 1849-1912,* Paroisse de Sainte-Agathe-des-Monts, 1912.

Hughes, Robert. *The Fatal Shore: The epic of Australia's founding*, New York, Alfred A. Knopf, 1987.

Hughson, John W. and Bond, Courtney C.J. *Hurling Down the Pine*, Chelsea, Québec, The Historical Society of the Gatineau, 1964, troisième édition, 1997.

Johannsen, Alice. *The Legendary Jackrabbit Johannsen.* Montréal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 1993.

Laurin, Serge. *Histoire des Laurentides,* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989.

Liboiron, Henri and Saint-Cyr, Bob. *Experiments in Pemmican Preparation*, The Journal of the Saskatchewan Archeological Society, Vol. 9, 1988: pp 43-45.

Morissonneau, Christian. *Le Langage Géographique de Cartier et de Champlain*, Québec, Les presses de l'université Laval, 1978.

Occhietti, Serge. *Stratigraphie du Wiscinsinien de la Région de Trois-Rivières-Shawinigan, Québec,* Géographie physique et Quaternaire, Vol 31, pp. 307-322.

McKenty, Neil and Catharine. *Skiing Legends and the Laurentian Lodge Club*, Montréal, Price Paterson Publishing, 2001.

Mitchell, George «Duff». *Our Kindred Spirits.* Ottawa, publication privée, 1995.

Mongomery, H.C. (Herb). *Louisa and her Lake: A story about Lake Louisa and the Community of Louisa*, Saint-Jérôme, publication privée, 2002.

Parizeau, Gérard. *La Société canadienne-française au XIXe siècle,* Montréal, Fidès, 1975: pp 463-519.

Pound, Arthur. *Johnson of the Mohawks,* New York, The Macmillan Company, 1930.

Rayburn, Alan. *Naming Canada: Stories about Place Names from Canadian*

Geographic, Toronto, University of Toronto Press, 1994.

Renaud, Osias. *Les Mémoires de Osias Rénaud,* document privé appartenant à Yvette Renaud Lortie et Normand Lortie.

Rigby, G.R. *A History of Lachute,* Lachute, Brownsburg-Lachute Rotary Club, 1964.

Rolland, Lantier. *Mon Voyage dans le Temps,* publié à compte d'auteur, 1988.

Rouillard, Eugène. *Noms Géographiques de la Province de Québec et des Provinces Matiritimes empruntés aux Langues Sauvages,* Québec, Éd. Marcotte, Imprimeur et Relieur, 1906.

Roy, Pierre-Georges. *Les Noms Géographiques de la Province de Québec,* Lévis, 1906.

Ryan, Frank. *Tuberculosis; The Greatest Story Never Told.* Worcestershire, England, Swift Publishers 1992.

Soderstrom, Mary. *The Words on the Wall: Robert Nelson & the Rebellion of 1837,* Ottawa, Oberon Press, 1998.

The Canadian Encyclopedia, Edmonton, Hurtig Publishers, 1988.

Thomas, Cyrus. *History of the Counties of Argenteuil, Quebec & Prescott, Ontario.* J. Lovell & Sons, 1896, réimprimé à Milton, Ontario: Global Heritage Press, 1999.

Weatherford, Jack. *Indian Givers: How the Indians of the Americas Transformed the World.* New York, Fawcett Columbine, 1988.

Wheeler, Frances. *The Awakening of the Laurentians.* New York, Vantage Press, 1958.

Wolofsky, Hirsch. *Journey of My Life: A Book of Memories.* Montréal, The Eagle Publishing Company, 1945.

Young, Brian. *The Politics of Codification: The Lower Canadian Civil Code of 1866,* The Osgoode Society of Canadian Legal History, 1994, Augustin-Norbert Morin, pp 68-77.

Publications sur le Web, par ordre alphabétique d'auteur

Vu la nature aléatoire du média, les sites suivants ont pu changer mais étaient valides à l'époque de mes recherches.

Bloy, Marjie. *A Web of English History.* http://www.historyhome.co.uk

Bruchési, Paul. *Ignace Bourget.* The Catholic Encyclopedia, Volume II On-line edition 2003. http://newadvent.org/cathen/02721a.htm

Castelli, Jorge H. *Welcome to My Tudor Court.* http://tudor-place.com.ar

Cole, Nan and Bratsed, Todd. The Online Institute of Advanced Loyalist Studies. http://www.provincial.com/military/rhist/kar/kar6hist.htm

Cox, Sam. *White Pine Blister Rust: The Story of White Pine, American Revolution, Lumberjacks, and Grizzly Bears.* http://www.angelfire.com/film/canyonbirch/articles.html

Dawson, Louis (Lou). *Wild Snow: the spirit of backcountry glisse.* http://www.wildsnow.com/chronology/timeline_table.html

Edmunds, Caroline. Bedgebury National Pinetum and Forest Garden. http://www.bedgeburypinetum.org.uk/history.htm

Howard, Hon. Simon. Castle Howard. www.castlehoward.co.uk

Jackson, Andrew. *The Peninsular War, 1808 to 1814.* http://www.peninsularwar.org/penwar_e.htm 1997-2004

Krahn, Lisa A. *La Fête de St. Jean-Baptiste: a French-Canadian Tradition.* http://umbrigade.tripod.com/articles/jean-baptiste.html

de Lagrave, Jean-Paul. *Mouvement Laïque Québécois, Discours devant la tombe de Joseph Guibord.* http://www.mlq.qc.ca/

Leggat, Dr. Robert. *A History of Photography from its beginnings till the 1920s.* http://www.rleggat.com/photohistory/

Prud'homme, Beverly and Cartwright, Glenn F. Rawdon Historical Society. http://www.education.mcgill.ca/rawdon/#HISTORY

Sultzman, Lee. *First Nations Issues of Consequence: Iroquois history.* http://www.tolatsga.org/iro.html

Sultzman, Lee. *First Nations Issues of Consequence: Ottawa History* http://www.tolatsga.org/otta.html

Wallace, Eileen. Arundel Castle. http://www.arundel.oeg.uk/a_brief_history.htm

Sites de référence générale

Arundel Women's Institute. *The History of Arundel: Excerpts from the Tweedsmuir Village Histories.* Arundel, Québec, Canada: 1954. http://www.laurentian.com/arundel/index.htm

Assemblée nationale du Québec. http://www.assnat.qc.ca

Association Médicale de la Langue Française du Canada. www.amlfc.com

British Battles. www.britishbattles.com

Commission de toponymie, Québec. http://www.toponymie.gouv.qc.ca/topos.asp

Canadian War Museum. http://warmuseum.ca/

L'encyclopédie L'Agora. http://agora.qc.ca/mot.nsf

Monuments commémoratifs de la ville de Québec. Monument de François-Xavier Garneau. http://collections.ic.gc.ca/quebec/monuments/fxg/historique.html

Ressources naturelles Canada. Provinces géologiques. http://atlas.nrcan.gc.ca/site/français/maps/environment/geology/geologicalprovinces

New Grolier Electronic Encyclopedia. www.grolier.com

Nouvelle France Horizons nouveaux. http://www.champlain2004.org/index2.html

Orderly Book of Sir John Johnson. *During the Oriskany Campaign 1776-1777.* Annoté par Wm. L. Stone. Joel Munsell Sons: 1882. http://threeriversshms.com/johnjohnpreface.htm

Prix du Québec, Les. http://www.prixduquebec.gouv.qc.ca/accueil.html

Whaleback Nordic Ski Club, Stephenville, Newfoundland. http://www.whaleback.ca/johannsen.html

Sources orales et communications personnelles

Anna, Lawrence. United States Geological Survey

Austin, Peggy Johannsen. Fille de Hermann Smith-Johannsen.

Bausset, René. Société d'histoire des Pays d'en Haut, Saint-Sauveur.

Brown, Patty. Arrière-petite-fille de J.C. Wilson.

Decarie, Graeme. Discours au Club Laurentien du Canada, Ste-Agathe-des-Monts.

Ferguson, Stan. Ste-Agathe-des-Monts.

Frenette, Magdaleine. Assistante-secrétaire de la mairie de Lachute.

Gilbert, Chef Tiorahkwathe. Conseil Mohawk de Kahnawake.

Girard, Donna. Shawbridge United Church.

Guilbeault, M.L. Secrétariat de la ville de Mont-Tremblant.

Hamilton, Charles. Vicaire de Tullyish et Magistrat du Comté de Down, en Irlande.

Horton, Andy. British Marine Life Study Society.

Kaufmann, Elliott. Neveu de Berenice et de Henry Kaufmann.

Levine, Robert. Neveu de Berenice et de Henry Kaufmann.

Montour, Angela. Conseil Mohawk de Kahnawake.

Morris, Tom. Conseil Mohawk de Kahnawake.

Ogier d'Ivry, Comte Philippe. Petit-fils d'Elza et du Vicomte Raoul Ogier d'Ivry.

Proulx, Claude. Société d'histoire et de patrimoine de Val-David.

Raymond, Allan. Temple Emanu-El-Beth Sholom, Montréal.

Redish, Laura. Experte en langues autochtones des Amériques.

Robinson, Peter. Historien.

Rolland, Lucien. Arrière-petit-fils de Jean-Baptiste Rolland.

Saint-Faustin-Lac Carré. Municipalité de.

Shaw, M. & Mme Colin. Shawbridge.

Shaw-Stiffel, Greta. Shawbridge.

Stock, Sandra. Morin Heights Historical Association.

Walder, Helen. Bibliothèque centrale, Doncaster, UK.

Warbanks, Jim. Lachute.

Index

Les numéros de page en caractères gras renvoient à des illustrations, photos ou cartes géographiques. Le reste de la numérotation envoie au texte même.

A

Abbott, Sir John, 147–148
Abercrombie (Abercromby)
  canton de , 77, **79**
  James (gouverneur), 77, 79, **79,** 80
  origines du nom, 77, 80
Abitibi Paper, *voir* Abitibi–Price
Abitibi-Price, 153, **153**
Adawé, 39, **42**
agriculture, 25, 97, 98, **101, 108,** 111–112, 123, 131, 139, 148, 159, 171, 172, **172,** 175, 182, 209
  autochtone, 25, 26
Ailleboust, Charles Joseph d', Sieur d'Argenteuil, 23
algonquienne, groupe de langues, 27, **42**
Algonquins, 22, 23, 26, 27, 28, 34, 37, 53, 54, 55, 63, 68, 74, 111, 123, 124, 131, 161
  commerce, 26, 34, 67
  croyances religieuses, 32, 73
  gestion des forêts, 26–27
  origines du nom, 27
  premières traces, 26
  titres contestés, 53
Amherst, Jeffrey, 80
Anichinabé, 27
Apôtres de l'Amour infini, 213
Archambault, canton, 159
Argenteuil, seigneurie d', 23, 97
Arundel, 131, 133–134, 138, 143
  origines du nom, 133
  prononciation du nom, 133
Arundel (Angleterre), 84, 133
  origines du nom, 133–134
  prononciation du nom, 133

B

Baie Georgienne, *voir* Grands lacs
Baie James, 38, 141
Baldwin, Robert, 107
Banque d'Hochelaga, 156
Banque Nationale, 156
Banque Provinciale, 156
Barron, John, 99
Barron, Thomas (colonel), 97–99
  comme agent de la Couronne, 99
  comme juge de paix, 98
  dans la Guerre de 1812, 99
  marriage à Eliza Hastings, 97, 99
  Pont Barron, **95**
Barron, Thomas (fils de John), 99
Bas-Canada, 50, 63, 69, 101
  Assemblée du, 102, 104
  fusion avec le Haut-Canada, 107, 141
  Rébellion de 1837, 102, 106
Bazinet, père Jean-Baptiste, 192
Beaven, Stephen Jakes, 131
Bélisle, Joseph, 192
Belle Rivière, 131
Bellingham, Sidney, 131–133
  comme avocat, 132
  comme journaliste, 132
  comme promoteur de chemin de fer, 132–133
  comme rédacteur du Canada Times, 132
  dans la Rébellion de 1837, 132
  en affaires, 132, 133
  en politique, 132
Beresford, canton de, 55, 111–112, 114
  colonisation du, 111–112

origines du nom, 111, 112, 113–114
Beresford, William Carr de, 112–114
Bedgebury Pinetum, 114
Bertrand,Jean-Jacques, 207
Binns, George, 117, **117,** 121
Blake, Edward, 187
Bohémier, Pierre Casimir, 165
Bouclier laurentien/canadien, 15, 59
Bourassa, Henri, 181
Bourget, monsigneur Ignace, 137, 141, 142, 143, 156, 185, 186, 189
institutions religieuses, 141
Brant, Joseph (Thayendanega), 48, 50
Brant, Mary (Molly) (Konwatsi'tsiaiénni), 48
Brantford (Ontario)
origines du nom, 51
Brown, Arnold, 211–212
Brown, George, 123–124
Brownsburg, 123
origines du nom, 124
Brownsbury, *voir* Brownsburg
Brûlé, Étienne, 38, 39
Bunyon, Paul, 106
Burton, Ralph (brigadier), 53
Butte à Mathieu, 194, **195**

C
Camp Maupas, **21**
Canada
limites originales, **62,** 63, 67, 68, 69
origines du nom, 63–65, 67, 69
Canadien(s), 64, 68, 69, 86, 102, 108, 156
voir aussi Canayen
Canayen, 64, 68, 69
voir aussi Canadien(s)
Cantons du Nord, 16, 137
Carillon, 95, 133
Cartier, Jacques, 15, 63, 64, 65, 67, 68
Castle des Monts, **161**
Catherine de Russie, 203
Cavagnal, **38, 40**
Cayugas, 54
C'est la faute à Papineau, 103
C'est la faute du fédéral, Bowser and Blue, 103
Champlain, Samuel de, 16, 27, 28, 34, 37, 39, 40, 64, 67, 68
Chapleau, Adolphe, 137
Charles II, roi d'Angleterre, 85
Charles V, roi de France, 165
Château Belvoir, 171, **172, 175,** 176
Chatham, 99, 124
chemin de fer, **21, 22, 79, 90,** 108, 132–133, 138, **138,** 139, **139,** 156, 165, 167, 171, 179, 192, **192, 194,** 197, 201, 209, **210,** 215, 216, **217,** 218, **218,** 219, 220, 221
trajet du, **22,** 138–139
Chemin de Kildare Range, 93
Chemin du lac Morgan, 93
chevaux et équitation, 131, 210, 211, 212, **212, 213, 217**
Arnold Brown, 211–212
Chute-aux-Iroquois (Labelle), 139
Chutes Wilson, 152, 153
origines du nom, 152
Cochand, Émile, 216, **217,** 218, 219
colonisation
par les Américains, **47,** 48, 96–97
par les Anglais, 33, 34, 40, 41, 45, 49, 54, 95, 101, 123, 131
par les Canadiens-français, 55, 111, 137–139, 141, 166, 185, 191–192, 197
par les Écossais, 97, 98, 99, 148
par les Espagnols, 16
par les Français, 16, 23, 33, 34, 41, 54, 101
par les Irlandais, 92, 99, 104, 127, 148
commerce
Algonquins, 26, 34

Anglais, 34, 43, 45, 46, 78
Cris, 38, 39
des fourrures, 26, 34, 39, 41, 53, 120, 131
du bois, 120–121, 197
Français, 33, 34, 38, 39, 41, 43, 53, 78
Hurons, 34, 39
Innus, 34
Iroquois, 26, 34, 45, 46
Mohawk, 45
Outaouais, 39, **42**
Commission de toponymie du Québec, 73, 74, 147, 149, 163, 207
Commission géologique du Canada, 60, 61
communauté juive de Montréal, 171–173, 174–176, 204–207
Como, **41**
origines du nom, **41**
Compagnie de navigation de l'Outaouais, 133
Confédération, 69, 186, 187
Cooke, Coral, 132
Cordon, 151
Cris, **42,** 65
commerce, 38, 39
Crise bancaire de 1834, 104–105
Cromwell, Oliver, 85

D
Dalesville, 123
David, Laurent-Olivier, 181, 193, **193,** 194
comme avocat, 193
comme écrivain, 193
comme propriétaire et rédacteur de journaux, 193
nomination au Sénat, 193
David, Louis-Athanase, **193,** 193–194
carrière en politique, 193
comme avocat, 193
création du Prix David, 193, **193**
nomination au Sénat, 193
David, Paul (docteur), 194–195
carrière en médicine, 194–195
fondateur de l'Intitut de Cardiologie, 194
nomination au Sénat, 195
Davis, Lady Henrietta Meyer, 171, 174, 176
divorce de, 174, 176
honeurs reçus par, 176
investissements de, 176
marriage de, 171
philanthropies de, 176
Davis, Sir Mortimer B., 171–176, **172, 175,** 204
chevalerie de, 174
en affaires, 171, 174
générosité de, 171, 173, 174, 175–176
marriages de
à Eleanor Curron (Lady Moroni), 174
à Henrietta Meyer (Lady Davis), 171, 174
philanthropies de, 171, 172, 173, 174, 175, 176
Dessaules, Louis-Antoine, 186
Diefenbaker, John, 207
Dieskau, Jean-Armand, 155
Doncaster
origines du nom, 55
Doncaster, canton de, 55, **55,** 56
Doncaster, réserve de (Tiowero-Ton), 54, 55, **55**
Drapeau, Jean, 207
drave(urs), 74, 120, 179, **180**
Dufresne, Jean-Baptiste, 191, **191**
Duvernay, Ludger, 107

E
Edouard III, roi d'Angleterre, 83
Église catholique, 16, 33, 137, 141–144,

159, 185–186, 188–189
Ultramontains, 186, 188, **188**
Église méthodiste, 53–54
épidémies
choléra, 104, 155
tuberculose, 161, 163, 166, **172,** 173, 174, **174,** 180, 181
vaccination, 159
variole, 159

F
Fenerty, Charles, 152
Ferguson, Stan, 219, 220
Ferme Ogilvy, 219
Fitzalan, *voir* Arundel
Fleuve Saint-Laurent, 15, 16, 37, 67, 68, 120
origines du nom, 16
forêts
abatage pour la potasse, 96–97, 112, 148
Bedgebury Pinetum, 114
besoin pour navires, 113, 118, 119, 120, 124
destruction de, 112, 113, 114, 118, 120, 148
exploitation, 119, 120–121, 123–124, 197, 198, **199**
gestion par les Algonquins, 26–27, 124
originelles, 96–97, 111–112, 114, 117–118
protection de, 114, 119
valeur économique de, 117–120
Fort Carillon (Fort Ticonderoga), 79, 80
Fort Du Quesne, 77
Fort Johnson, **45**
Fort Necessity, 78
Foster, Alex, **215**

G
Garneau, François-Xavier, 15
George III, roi d'Angleterre, 53, 124
Gilbert, Sir Humphrey, 16
Giroux, Melasippe, 209
Glacier laurentien, 21, 22, 71, 73
Gore, 99
Gouin, Lomer, 193
Grand-Brûlé (Saint-Jovite), **142,** 143, 144
Grand Lac Nominingue, **25,** 29
Grande loi des Iroquois, 54
Grande Paix de 1701, 53
Grands lacs, 38, 39, **42,** 59, 61
Greenshields, James Naismith, 160–163
Grenville, George, 60
Grenville, province géologique de, 59–61
âge de, 59–60
description géologique, 59, **60**
limites de, 59
origines du nom, 60, 61
Grenville, Village de, 133
origines du nom, 60
Grey Rocks, 199, **199,** 200, **200,** 201
Grignon, Claude-Henri, 16
Guerre de 1812, 51, 97, 99
Guerre de Sept Ans, 45, 60, 77
Guerre d'indépendance américaine, 49, 61, 83, 90–91, 119
Guerres iroquoiennes, 27, 41, 48
Guerres napoléoniennes, 91, 113, 119, 124
Guertain, Marie-Joseph (épouse de Jean-Pierre Rolland), 155
Guibord, Joseph, 185, 186

H
Half King (Demi Roi), 77
Harrison, Ken, 220
Haut-Canada, 63, 69
102
fusion avec Bas-Canada, 107, 141
Rébellion du 1837, 102, 106
Hawkesbury, 97

Henri VIII, roi d'Angleterre, 84
Hochelaga, 15, 37, 63, 65
Holland, Louisa., 147, 148
Hôpital général juif de Montréal, 174–176, 204–205
Howard, canton de, 83, 86, 99
  origines du nom, 83, 85
Howard, Sir Frederick, 83, 85
Howard du Norfolk, 84, 85, 87
Howe, George, 79
Howe, Joseph, 102
Hudson, **37, 40, 41**
  origines du nom, **37**
Hurons, 34, 37
  commerce, 39

I
Île aux Allumettes, 37
Imperial Tobacco Company of Canada, 174, 191, 219
Innus, 15, 34, 63, 68
Institut Canadien, 141–142, 144, 185, 186, 189
Iroquois/Iroquoïens, 29, 34, 37, 40, 41, 46, 48, 49, 64, 65, 68, 131, 155
  commerce, 26, 34, 45, 67
  confédération des Six Nations, 40, **42,** 43, 45, 53, 54
Isle aux Chats, 23
Ivry-sur-le-Lac, 168–169, **210**
  création d', 168, **168**
  origines du nom, 168

J
Jackson, Andrew (président des États-Unis)
  crise bancaire de 1834, 104
Jacobs, Jacob, 173
Je me souviens, 85–86
Jésuites, 41, 141
  titres contestés, 53
Johannsen, Alice, 218, 221
Johannsen, Herman Smith «Jackrabbit», 215–221
  et cartes de ski, 217, 219
  et la Piste de la feuille d'érable, 217–220
  et la Seconde Guerre mondiale, 219
  et le Marathon de ski canadien, 221
  jeunesse en Norvège, 216
  longue vie de, 219, 221
  vie familiale de, 216, 221
Johnson, Guy, **45, 47**
Johnson, Sir John, 45–51, 124
  achat de la seigneurie d'Argenteuil, 51
  arrestation de, 49
  au Conseil législatif du Bas-Canada, 51
  Chef du ministère britannique des Indiens, 51, 124
  chevalerie de, 48, **48**
  dans la Guerre de 1812, 51
  dans la Guerre de l'indépendance américaine, 4950
  fuite de, 49
  loyauté de, 48–49
  marriage de, 49, 51
  mort de, **50,** 51
  objets de valeur de, 49–50
Johnson, Sir William (Warraghieagey), 34, 43, **45,** 45–49, **47, 48,** 54
  carrière militaire de, 45, 48
  chevalerie de, **48**
  frontière négociée par, **47**
  intégrité commerciale de, 45
  mariage de, 46
  mode de vie alternative de, 46, 48–49
  mort de, 48
  Surintendant des Indiens du Nord, 45
Jumonville
  voir Villiers, Joseph Coulon de

K
Kames, Lord
techniques agricole de, 98
Kaufmann, Berenice Ryan, 212–213
Kaufmann, Henry, 209–213
Kichespirinis, 27, 28
voir aussi Algonquins
King, Martin Luther, Jr., 207
Kirke, capitaines (frères), 34, 35, 40

L
La Minerve (journal), 102, 104, 107, 155, 156, 157
Labelle, Curé François-Xavier Antoine, **137,** 137–139, **138,** 156, 185
apparence de, 137
et bois de foyer pour Montréal, 138
et colonisation, 137–139, 142, 143
influence de A.-N. Morin, 138
mort de, 139, **139**
promotion du chemin de fer, 138, 139
Labelle, municipalité de, **137,** 217, 218
origines du nom, 139
Lac à la Loutre, **72**
Lac à la Truite, **68,** 195
Lac Barron, 95
origines du nom, 99
Lac Beaven, 131
origines du nom, 131
Lac Brûlé, 114, 209, 213
Lac-Carré, *voir* Saint–Faustin
Lac Champlain, 79
Lac de la Réunion, **68**
Lac des Deux-Montagnes, **41,** 53, 54, 124
Lac des Écorces, **72**
Lac des Quatorze Îles, 77
Lac des Sables, **111,** 159, **160, 161, 162, 163,** 171, **175,** 179, **179, 211**
origines du nom, 161
Lac Écho, 117, 121
Lac George (New York), 79, 80
Lac Giroux, 209, **210,** 211
origines du nom, 209
Lac Huron, *voir* Grands lacs
Lac Louisa, 147–149
origines du nom, 147, 148
Lac Louise, *voir* Lac Louisa
Lac Manitou, **166,** 166–167, **167,** 183, 209
Lac Méduse, 191
Lac Michigan, *voir* Grands lacs
Lac Ouimet, 197, 199, **199,** 201
Lac Ouimet Club, 201, 220
Lac Quinn, 93
Lac Raymond, **21**
origines du nom, 109
Lac Saint-Joseph, Nominingue, **27**
Lac Saint-Joseph, Saint-Adolphe-d'Howard, **85, 86, 87**
Lac Sainte-Marie, Nominingue, **27**
Lac Sir-John,
origines du nom, 51
Lachute, 19, **23,** 95, **95, 96,** 97, 98, **98,** 99, 123, 147, 151, 152, **152,** 153
origines du nom, 23, 95, 96
Lafleur, Louise, 147, 149
Lafontaine, Louis-Hippolyte, 107
Laframboise, Calixte, 172
L'Allier, M.A., 168, **168**
Lane, Jedediah, 95, 96, 98
Lane's Purchase, 95, 97
Laurentian Lodge (Shawbridge) Club, 166, 216
Laurentian Sanatorium, 161, 174, **174,** 181
Laurentians, 16, 17
Laurentide(s), 15, 17, 21
origines du nom, 15
usage touristique, **31,** 147, 148, 149, 166, 167, **167,** 171, 180, 195, **199,** 200, **200,** 201, 209–213, **210,** 215–221
Laurentienne (chaîne de montagnes), 15,

59, 63
âge de, 59
description géologique, 59
origines du nom, 15
situation de, 15
Laurier, Sir Wilfrid, 181, 185–189, **188,** 193
comme membre de l'Institut Canadien, 185, 186–189
et Osias Renaud, 181
vie politique de, 186–189
légende du lac *Les couleurs du soleil couchant,* 28–29
Léger, cardinal Paul-Émile, 207
Léon XIII, pape, 189
Lesage, 129
Logan, Sir William, 60, 61
Louis XIV, roi de France, 41, 43
Louis XVI, roi de France, 165

M
MacArthur, Archibald, 123
Macdonald, Sir John A., 137, 148, 156, 216
Mackenzie, Alexander, 187
Mackenzie, William Lyon, 102, 106
maisons en rondins, 117, **117,** 121, 210
Manitoba, 187
Manitou Club, 166, **167,** 168, **168**
Maniwaki, réserve de, 55
Maple Leaf Trail, *voir* Piste de la Feuille d'Érable
Marathon de ski canadien, 220
Marier, Anaclat, 132, 179
Mary, reine d'Écosse, 85
Matouweskarinis
voir aussi Algonquins, 27
Matthews, Martha Mori (épouse de William Shaw), 127, 129
Maupas, Émile, **21**
McGee, Thomas d'Arcy, 63, 65
Ménard, Mère, 191, **191**
Ménard, Narcisse, 137, 191, **191**
Ménard, Olivier, 191, **191**
Mercier, Honoré, 137
Mitawanga, 160, 163
origines du nom, 161
Mohawks, 45, 46, 53, 54, 55, 56
commerce, 45
titres contestés, 53
Mont du Rabbin-Stern, 207
origines du nom, 207
Mont-Laurier, **188**
origines du nom, **188,** 189
Mont-Morin, 191
Mont-Rolland, 21, 157
origines du nom, 157
Mont-Tremblant, 31, **31,** 32, **32,** 35, **35,** 71, 216, 217, 220
origines du nom
31-32
Montagnais, 15, 27, 64, 65, 67, 68, 111, *voir aussi* Innu
Montcalm, Louis Joseph de, 79, **79,** 155
Montebello, 103, **103,** 216–217
Montgomery, H.C. (Herb), 147, 149
Montigny, B.A.T. de, 165
Montpetit, Edouard, 181
Montréal, 102, 104, 138, 155, 159
Moore, Charles, 132
Moraine Saint-Narcisse, 20, 21, 22, 71, **72,** 73, 111
Morin, Augustin-Norbert, 103–104, **105,** 106–109, 128, 142, 144, 156, 157
arrestation et libération de, 106
comme auteur des 92 Résolutions, 104
comme avocat, 106
comme co-auteur du Code Civil du Bas-Canada, 109
comme co-premier-ministre, 109
comme commissaire des Terres, 107–108

comme doyen de la faculté de droit de l'université Laval, 109
comme juge, 109
comme président de l'Assemblée, 107, 108
comme promoteur de colonisation, 108, 111, 132, 137, 141, 143, 192
comme surintendent de la Colonisation, 128
en affaires, 107, 108, 109
et La Minerve, 104, 107, 155
et le démantlement du régime seigneurial, 109
et l'incendie du Parlement (1849), 108–109
état de santé de, 104, 109
famille de, 109
générosité de, 109
intérêts agricoles de, 107, 109, 141, 157
mort de, 109
naïveté de, 141
Rébellion de 1837, 106
rôle dans la bataille de Saint-Charles, 106
Morin, canton de, 99
origines du nom, 109
Morin Flats, *voir* Morin–Heights
Morin-Heights, 101, 117
origines du nom, 109
Moulin à Bélisle (Belisles Mill), 192, **192**
origines du nom, 192
moulins, **22,** 23, **91,** 108, 123, 124, 131, 179, **179, 181,** 192
Mount Pleasant, *voir* Shawbridge
Mount Sinai (hôpital), **172,** 173, 174
Mountain Acres, 219
Murray, James (gouverneur), 53, 97

N
Nantel, Guillaume-Alphonse, 194
Nelson, Robert (docteur), 106, 132
New Glasgow, 127, **127**
Nicollet de Belleborne, Jean, 37, 39
Nipissing, 37, 41
Nominingue, **27, 28**
origines du nom, 28
Nouvelle-Angleterre, migration vers, 108, 137, 141, 143, 192
Nouvelle-France, 33, 34, **38,** 67, 68, 101
reddition (1629), 34, 40
reddition (1760), **38,** 43, 155
repris de contrôle (1632), 34, 40
transfert de contrôle (1763), 69

O
Ogier, Philippe, 165
Ogier d'Ivry, Angèle, 165–166, 169
Ogier d'Ivry, comte Philippe, 169
Ogier d'Ivry, Elza, 165, 169, **169**
Ogier d'Ivry, Gaétan, 169
Ogier d'Ivry, vicomte Émile, 165
Ogier d'Ivry, vicomte François, 169
Ogier d'Ivry, vicomte Raoul, 165–169, **166, 168, 169**
Ojibwé, 41, **42**
Oka, **41**
Oliver's Point, 167
Oneidas, 54
Ononchataronons, 27
voir aussi Algonquins
Onondagas, 54
Ontario, 69
Ordre de la Jarretière, 83, 84, 87
Ottawa, **42,** 109
origines du nom, 39
Ouimet, père Samuel, 143
Outaouais, 39, 40, 41, **42,** 43
commerce, 39, **42**

P
Palomino, chemin, 209, 213

origines du nom, 209
Palomino Lodge, 209–213, **210, 211, 212**
origines du nom, 212, **212**
Papetière Delisle, 151, **151**
papier, manufacture de, 151–153, 156–157
Papiers Rolland, 156–157, 160
Papineau, Louis-Joseph, 102–103, **103,** 104, 106, 107, 144, 186, 193
et l'Institut Canadien, 141
fuite aux États-Unis, 106, 107
influence de Thomas Jefferson, **103**
Paquette, Moïse, **215**
Parc Doncaster, 56
Parc linéaire du P'tit Train du Nord, **194**
Parti des Patriotes (Parti Canadien), 102, 104, 105, 106, 107, 155
Pays d'en-Haut, 15, 16
Perrier, Hector, 220
Petit lac Nominingue, 28, 29, 35
Petit Train du Nord, 17, **194,** 215, 221
Petite Nation, seigneurie de, 103
photographie
cyanotype, **25, 27**
Osias Renaud, **180,** 180–182
plaques de verre, 181
Pie IX, pape, 186
Piedmont, 19, **19, 60,** 77, **79,** 216
Pine Tree, chemin, **117,** 121, **121**
origines du nom, 121
pins blancs, 114, **114,** 119, **120, 121**
rouille à cloques, **120,** 121
Piste de la feuille d'érable (Maple Leaf Trail), 217–220
Plaines d'Abraham, Bataille des, 155
Pointe à Rolland, 160
Pointe Greenshields, 159–163, **160**
origines du nom, 160–161, 163
Pontiac, 43
potasse, 96–97, 112, 148
Préfontaine, district de, **22,** 172
Première Guerre mondiale, 168, 174, **174,** 181, 211
Prévost, 19, 77, 129
Prix David, **193,** 193–194, 195
Prix du Québec, **193,** 193–194
Proclamation de Québec (1763), 101

Q
92 Résolutions, 104
Québec, 64, 67–69
origines du nom, 67
Québécois, 69

R
Rabiners, 210, 211, **211**
Rapide-de-l'Orignal (Mont-Laurier), 189
Rapport Durham, **68**
Rawdon, canton et municipalité de, 89, **89, 90, 91**
origines du nom, 89, 91
Rawdon, Francis, 89–93
Raymond, Adèle (épouse de A.-N. Morin), 109, 143
Raymond, sénateur Donat, 182
Rébellion de 1837, 102, 105–106, 128, 141, 143
Morin, Augustin-Norbert, 106
Nelson, Robert (docteur), 106
Papineau, Louis-Joseph, 103, 106
Récollets
titres contestés, 53
Renaud, chemin
origines du nom, 183
Renaud, Osias, 179–183, **182**
comme fermier, 182–183
comme ouvrier de moulin, 179
comme photographe, 180–182, **181,** 183
Repousse, la, 138, 139, 142, 143, 144
élévation de, 142
Richardson Greenshields, 162

Riel, Louis, 162, 163, 188
Rivière de l'Ouest, 123
origines du nom, 23
Rivière des Outaouais, 21, 22, 23, 27, 31, 37, **37, 38, 40,** 95, 120
origines du nom, 43
Rivière Doncaster, 21, 56
Rivière du Diable, 20, 71–74, **74,** 142
origines du nom, 73–74
parcours, 71, **72**
Rivière du Nord, 19, **19,** 20, **20,** 21, 22, **22,** 23, **23,** 31, **60,** 71, **72,** 96, **96,** 108, 123, 127, 128, **128, 153,** 157, 192
origines du nom, 23
parcours, 19, **19,** 20, **20,** 21, 23, **23**
sources de la, 21, 111
Rivière Kitchisipi, 37, 43
voir aussi Rivière des Outaouais
Rivière la Lièvre, 31
Rivière la Petite Nation, 31
Rivière Mohawk, **45**
Rivière Rouge, 20, 21, 22, 71, **72,** 131, 142, 143
origines du nom, 28
source de la, 28
Robarts, John, 207
Robinson, Zachariah, 148
Rolland, Damien, 156
Rolland, Jean-Baptiste, 155, 156, 160
achat de La Minerve, 156
apprenti à La Minerve, 155
au Sénat, 156
co-fondateur de banque, 156
imprimeur, éditeur, libraire, 156
jeunesse de, 155
manufacturier de papier, 156
Rolland, Jean-Pierre, 155
Rolland, Octavien, 160
Rolland, Stanislaus, 156–157
Royal Edward Laurentian Chest Hospital, 174
Ryan, Joe, **31,** 220
Ryan, Morris, 209–210

S
Saint-Adolphe-d'Howard, **84, 85, 86, 87**
origines du nom, 86
Saint-Bernard, chapelle, **33**
Saint-Eustache
Bataille de, 106, 132
Saint-Faustin, 71
élévation de, 20
origines du nom, 143–144
Saint-Jean-Baptiste-de Bélisle, 192, **193,** 194
origines du nom, 192
Saint-Jérôme, 19, 21, 137, 138, 151, 152–153, 156
Saint-Jérusalem, paroisse de, 95
Saint-Jovite, 133, 139, **142,** 219
élévation de, 20
origines du nom, 143–144
Saint Laurent, 15, 16
Saint-Laurent, fleuve, *voir* Fleuve Saint–Laurent
Saint-Norbert, paroisse de
origines du nom, 109
Saint-Sauveur-des-Monts, 86, 217
Sainte-Adèle, 19, 20, 21, 56, 101, **101, 105, 107, 108, 138,** 141, 142, 157, 165, **217**
élévation de, 19, 20, 142
origines du nom, 109, 143
rue Morin
origines du nom, 109
Sainte-Agathe-des-Monts, **22,** 111–112, **112,** 114, 132, 139, **139,** 142, 159–163, **160, 161, 162, 163,** 165, 168, 171, 173, 174, **175,** 176, 179, 180, 182–183, 194, 209, **211,** 215, 217, **218, 220**
boulevard Morin
origines du nom, 109

chemin Sir-Mortimer-B.-Davis
origines du nom, 176
élévation de, 20, 111, 142
origines du nom, 143
Sainte-Lucie-des-Laurentides, 55, **55**
origines du nom, 143
Sainte-Marguerite, 142, 217, 219
Sandy Lake, *voir* Lac des Sables
Saunderson Falls, 151, 152
Savignon, 38
Seale, George, 148
Seconde Guerre mondiale, 176, 206–207, 219–220
Seigniory Club (Lucerne), **103,** 217
Senecas, 54
Shaughnessy, Lord Thomas George, 171, 194
Shaw, William, **127,** 127–129
Shawbridge, 77, 127–129, **128,** 215, **215,** 217
origines du nom, 128–129
Shawinigan Water and Power, 162
Sifton,Clifford, 187, 188
Sir-Mortimer-B.-Davis, chemin
origines du nom, 176
sirop d'érable, 124
ski, **31, 33, 112,** 117, 166, **167,** 180, **200,** 201, 209, 211–212, **213, 215,** 215–221, **217, 218, 220**
cartes, 217, 219, 220
monte-pente, 215, **215**
Stadaconé, 64, 65, 67, 68
Steinberg, Sam, 212–213
Stern, rabbin Harry Joshua, 203–207
adolescence aux É-U, 203–204
au Temple Emanu-El, 204–207
éducation de, 203–204
et la Seconde Guerre mondiale, 206–207
et l'Hôpital général juif, 204–205
iniatives œcuméniques de, 204, 205–206, 207
jeunesse en Lituanie, 203
sionisme de, 204, 207
Sulpiciens, 53, 54, 55, 124
titres contestés, 53

T
Tarte, Israël, 188
Taschereau, Louis-Alexandre, 193
Thibodeau, père Théophile, 159–160
Thompson, John, 156
Thomson, William, 131, 133
Tiowero:ton, réserve de, *voir* Doncaster
Traité d'Aix-la-Chapelle (1748), 77, 78
Tuskaroras, 54

U
Up North, 16

V
Val-David, 191–193, **193,** 194, **194,** 195, **195**
origines du nom, 193, 194
Val-des-Lacs, 207
Val-Morin, 20, 21, **21,** 101, **139,** 219
origines du nom, 109
Vallée-du-Manitou, chemin de la, 167
Vary, Charles, 148
Vaudreuil
origines du nom, **38**
Vaudreuil, Pierre de Rigaud, **38**
Victoria, reine d'Angleterre, 54, 61
Viger, Denis-Benjamin, 106, 107, 155
Vignau, Nicolas du, 38, 39
Villiers, Joseph Coulon de, sieur de Jumonville, 77, 78
Vineberg, Moses, 173

W
Wabasso Cottons, 162
Walker, William, 132

Washington, George, 77, 78
Watts, Mary (épouse de Sir John Johnson), 49–51
enterrement d'objets de valeur par, 49
fuite de, 49–50
Wentworth, 99, 147
Weskarinis, 21, 22, 27, 28, 29, 31, 33, 35, **74,** 111, 131
Wesleyville, *voir* New Glasgow
Weymouth, George, 118
Wheeler, chemin
origines du nom, 201
Wheeler, Frances, 197, 198
Wheeler, George & Lucille, 197–201, 216
arrivée à Saint-Jovite, 197
exploitation forestière, 197, 198, **199**
Gray Rocks, 199, **199,** 200
incendies chez, 198, 200
Wheeler, Harry, 219
Wheeler, Lucille, 201
Wheeler, Tom, 197, 198, 201, 220
Whitworth-Aylmer, Lord Matthew, 104
Wieissenberg, Catherine (épouse de Sir William Johnson), 46
Wilson, Frank Howard, 152
Wilson, Edwin Howlett, 152
Wilson, James Crockett, **151,** 151–152
carrière de, 151–152
et le développement des sacs en papier, 151–152
vie publique, 152
Wilson, Samuel, 151
Wilson, William Walter C., 152
Wilson Falls, *voir* Chutes Wilson
Wilson Paper, **96, 151,** 151–153, **152, 153**
Winnebago, 39
Wolfe, canton de, 55
Wolfe, James, 80
Workman, Mark, 173
Wright, Philomen, 123–124

Remerciements

Pour un raconteur, conter des histoires n'est pas une corvée mais un péché mignon. À une époque où tout le monde est à court de temps, chacun peut se permettre de céder à son péché mignon pendant une pause ou en vacances, mais certainement pas pendant les heures de bureau. Néanmoins, Sheila Eskenazi, ma partenaire en affaires et dans la vie, n'a jamais cessé de m'encourager à céder au mien. Sans son appui et son aide précieuse, jamais je n'aurais trouvé le courage d'investir autant d'heures à la recherche et ensuite à l'écriture que ce livre ne m'en a demandées. En plus des innombrables relectures qu'elle a faites du texte à mesure qu'il prenait forme, Sheila s'est assurée que j'aie le temps de me consacrer sans interruption à la tâche. C'est elle qui a pris les photos de la rivière du Nord, qui a produit toutes les cartes dessinées à la main et qui a compilé l'index. Elle m'accompagne aussi dans tous mes déplacements promotionnels, me livrant ses impressions lorsque je parle en public, me conseillant par exemple de redresser la tête afin de mieux projeter ma voix.

Nos clients ont toujours témoigné de la curiosité pour l'histoire des Laurentides, écoutant attentivement et posant des questions quand nous les emmenions visiter des propriétés. Certains nous ont fait part de leurs observations par écrit, en réponse à des textes que je publiais dans la circulaire de notre compagnie. C'est Jack Burger, le courageux propriétaire et éditeur de Main Street, la revue mensuelle anglophone couvrant l'actualité dans les Laurentides, qui m'a demandé de lui fournir des textes et c'est ainsi que mes récits ont commencé à voir le jour dans sa publication en 2001.

D'abord sceptique, j'ai contacté Graeme Decarie pour lui demander de lire quelques-uns de mes récits. Enthousiasmé, il a entrepris de me donner un cours accéléré de concision et de présentation, une leçon de maître qui m'a fait une telle impression qu'elle m'a pour ainsi dire re-programmé. Graeme m'a ensuite encouragé à récrire et remanier les versions successives de mon manuscrit.

Judith Isherwood, en me faisant part de ses réactions, a enrichi la leçon que j'avais apprise de Graeme et ainsi approfondi mon éducation de raconteur. Ses conseils éditoriaux m'ont aidé à façonner la version finale. Je lui dois une énorme dette de reconnaissance et j'ai un profond respect pour son amour des livres et la conscience qu'elle a de la place qu'ils occupent depuis si longtemps dans notre société.

La carte principale m'a été fournie par David Chandler, de Ptolémée Plus, et est extraite de The Atlas of the Dominion of Canada, publié en 1875. Nous l'avons trouvée à la dernière minute mais grâce à Rita Bauer, de Silver Lining, qui a préparé toutes les cartes pour la mise en page (y compris celles dessinées à la main par Sheila), nous avons pu respecter nos échéances.

Patty Brown m'a invité à reproduire ses cartes postales, dont elle a une collection considérable, et nous sommes vite allés les scanner chez elle, avec l'aide de Tom Crabtree, un bon ami de notre fils David. Ces cartes postales racontent toute une histoire à elles seules. Les photos de Val-David nous sont parvenues de Claude Proulx, de la Société d'histoire et de patrimoine de Val-David. Normand Lortie, le petit-fils d'Osias Renaud, a mis à notre disposition la collection photographique de son grand-père, tandis que Marilyn Adams a trouvé pour nous la photo des funérailles de Sir John Johnson. Les autres images de Johnson nous viennent de Charles Bury, qui était alors éditeur de Quebec Heritage News. Sarah Robinson nous a patiemment aidés à mener à bien notre travail.

Rémi Cloutier, Louis Pelletier et Doris Lecault, Erik Wang, Phil Gold, le comte Philippe Ogier d'Ivry, René Bauset, Shirley Captain, Janice Rosen, Velos Christou, Eric L'Heureux, Bob Scholefield, Beverly Prud'homme, Gordon Barker, Alan Raymond, Frank Guttman, Donna Girard, Gleason Théberge, Peggy Austin, Stan Ferguson, Louise Lachapelle, Mathieu Robillard, Nicholas Kasirer, Wanda Leah Trineer, Brian Ferstman et de nombreux autres collaborateurs ont tous fait leur part pour aider ce livre à voir le jour.

La version française en serait encore à attendre un miracle si je n'avais pas pu compter sur l'appui de Michelle Tisseyre, qui, en marge de sa propre écriture ainsi que de projets de traduction déjà en cours, a entrepris de traduire ce texte et de reproduire fidèlement ma voix en français. Lorsque viendra le temps de parler de mon livre, j'aurai la sécurité de savoir que mes lecteurs, une fois qu'ils m'auront entendu, me reconnaîtront en me lisant aussi.

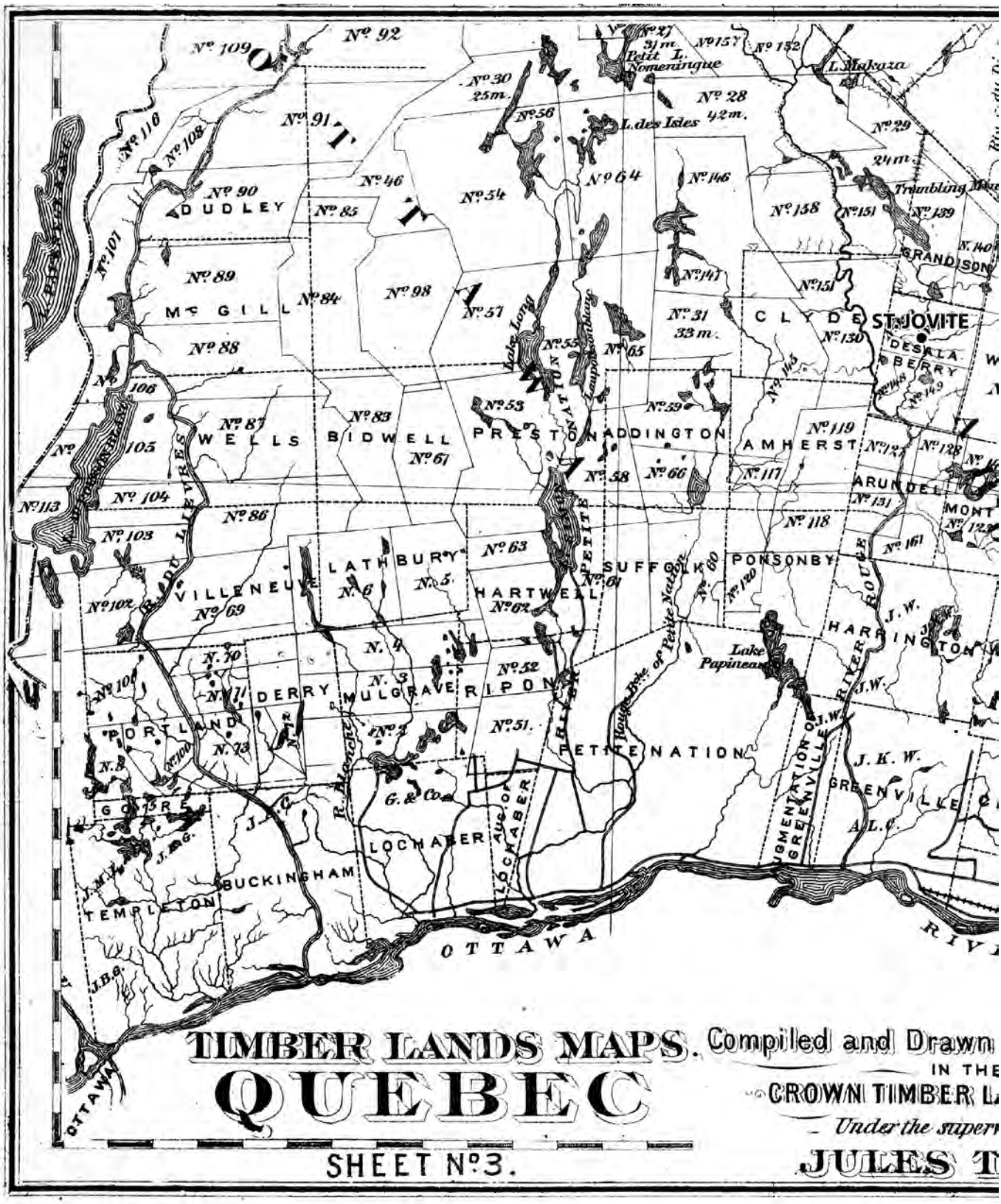
Pierre Anctil, le respecté auteur, historien et traducteur, qui est également directeur de l'Institut d'études canadiennes à l'Université d'Ottawa, a eu la bonté de valider mon livre, non seulement en écrivant l'avant-propos, mais aussi parce qu'il a pris le temps de lire l'édition anglaise et d'encourager mon projet chaleureusement. L'intérêt qu'il lui témoigne est d'autant plus apprécié qu'il me vient de quelqu'un que je respecte énormément et son approbation me confirme que le temps et l'effort que j'ai fournis pour le réaliser aura quelqu'utilité pour ma communauté.

Gleason Théberge et Louise Lachapelle, tous deux professeurs de CÉGEP, ont pris le temps de réviser les épreuves françaises afin de corriger les coquilles qui peuvent subsister dans un texte final au moment de le dépêcher chez l'imprimeur.

Maintenant que le travail est terminé, j'ai davantage le sentiment d'avoir fait partie d'une équipe que d'avoir fait œuvre d'auteur et je tiens à exprimer ma plus sincère reconnaissance à tous mes collaborateurs pour leurs efforts, leur enthousiasme et leur patience. Cependant, en tant qu'auteur, j'accepte la pleine responsabilité de toute erreur qui se serait quand même glissée dans le produit final.

Au sujet de l'auteur

Né à Montréal en 1949, Joseph Graham a vécu presque toute sa vie dans les Laurentides. Ses écrits ont paru dans de nombreuses publications et il collabore régulièrement au *Quebec Heritage Web* ainsi qu'à *Quebec Heritage News*. Propriétaire, avec sa femme Sheila Eskenazi, de l'agence immobilière Doncaster pendant plusieurs décennies, il a d'abord commencé ses recherches historiques afin d'en faire partager le fruit avec ses clients. Ses récits ont paru dans la circulaire de l'agence Doncaster à partir de 1994, et dans le journal Main Street à partir de 2001. La *Canadian Authors Association* lui a conféré un prix pour sa fiction. Il est co-fondateur et a été président du comité du patrimoine de Ste-Agathe, et il a déjà été co-éditeur avec Sheila Eskenazi de *Quebec Heritage News*. Joseph et Sheila habitent à Sainte-Lucie-des-Laurentides, où ils élèvent des poules et cultivent un grand jardin potager.



TIMBER LANDS MAPS.
QUEBEC
SHEET No. 3.
Compiled and Drawn
IN THE
CROWN TIMBER L
Under the super
JULES T
OTTAWA
DUDLEY
McGILL
WELLS
BIDWELL
PRESTON
ADDINGTON
AMHERST
CLYDE
ST. JOVITE
GRANDISON
DESALABERRY
ARUNDEL
MONT
VILLENEUVE
LATHBURY
HARTWELL
SUFFOLK
PONSONBY
HARRINGTON
DERRY
MULGRAVE
RIPON
PORTLAND
PETITE NATION
GOORE
LOCHABER
BUCKINGHAM
TEMPLETON
GREENVILLE
Lake Papineau
Petit L. Nomeningue
L. des Isles
L. Makaza
Trembling
Lake Long
Lake Papineau
Rouge Bche. of Petite Nation
R. Blanche
G. & Co.
AUG. OF LOCHABER
AUGMENTATION OF GREENVILLE
RIVER ROUGE
PETITE NATION
DU LIEVRES
OTTAWA
RIV

HISTOIRE

Avec ce livre, Joseph Graham nous lègue un portrait vivant de plusieurs siècles d'une occupation fort complexe et formée de divers étagements historiques.

de l'avant-propos de Pierre Anctil

Six générations de ma famille ont visité ou habité les Laurentides, leurs jolies montagnes et leurs lacs, aussi ai-je été enchanté par cette anthologie des noms de lieux dans la région. Dans son livre, Nommer les Laurentides, Joseph Graham nous en décrit, avec concision et d'une manière tout à fait divertissante, la paléoclimatologie, la géologie, la géographie, l'histoire proprement dite et la petite histoire des évènements qui ont fait de la région ce qu'elle est aujourd'hui. Écrit par un amoureux des Laurentides, qui y a grandi et qui y vit, ce livre agréable à lire donnera au lecteur une nouvelle appréciation de la région, en lui permettant de jeter un regard nouveau sur des lieux familiers mais méconnus.

Comte Philippe Ogier d'Ivry

C'est dans une perspective de vie brève et de passé tout proche que Joe Graham fait revivre pour nous ses personnages. Des Amérindiens aux défricheurs, en passant par les grands entrepreneurs de nos premières industries, on a l'impression qu'ils sont nos voisins et que leur pays est désormais à deux pas, mais je ne sais pas si je dois le remercier. Depuis que son ouvrage, dans bien des cas, m'a fait connaître les Weskarinis, le rabbin Stern ou le coquin d'Abercromby, ou fait réapparaître de page en page, le curé Labelle, Louis-Athanase David et Augustin-Norbert Morin, je retrouve la trace des leurs pas jusque dans mon jardin, et leur présence est désormais si vivante autour de moi que j'ai un peu peur qu'ils ne viennent me réclamer leur dû et manger mes carottes. Je l'en félicite, évidemment, mais vraiment, je ne sais pas si je dois le remercier.

Gleason Théberge

ISBN978-0-9739586-1-4

$28.30

main street

Maquette de couverture: Rita Bauer